

LE PREMIER

LIVRE DES VERS DE:

DEDIE

ATRESILLUSTRE PRINCESSE MARGUERITE DE FRANCE DVCHESSE DE SAVOIE ET DE BERRI.

AVQVEL A ESTE AIOVTE LE SECOND ENSEMBLE DAMALTHÉE.

Billioth publ aurelian ex dono D.



L PARIS,

De l'imprimerie de Michel Fezandat au mont S. Hilaire à l'hostel d'Albret.

1561.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

MYSES AFFIN DY AVANT MA MORT S'ARRACHE

MON NOM DE L'AVARE TOMBEAY

SVR LE PARNASSTEN COVPPEAV

A VOTRE HONREYR CETTE OFFRANDE 1'ATTACHE

ET POVR GARDER QUE LA NUIT PLUS NE CACHE

QUE FET VOTRE PRESTRE NOUVEAV

M'AVE'S ABBREVE' DE VOTRE EAV TE VOYS SYPPLI QYA CE COVP ON LE SACHE, OR" QVE IE VAQVE A VOTRE SAINT AVTEL CEIGNE'S MON CHEF DY LAVRIER IMMORTEL

Q VI DAVANT MOI L'ENVIE ABPAISSE

AYX GRANDS YERTYS DE MA PRINCISSE

AYX GRANDS YERTYS DE MA PRINCISSE

LE PREMIER

LIVRE DES VERS DEVI

AV ROL. ODE, 1.

ENRI le plus grand Roi que soutienne la terre,
Apres auoir montré combien tu peus en
guerre,
Mesme auoir enuoié iusqu'au ciel tes hauts
Retirant tes fureurs qui les mauuais punissent,
Assin qu'en tes pais tes belles loix sleurissent
Sogneux de notre bien, tu apportes la paix.

Te publiant en tout Roi tant émerueillable, Que ça bas sous le ciel d'une gloire semblable Ne marche ton pareil, soit qu'il faille parler De tes divines loix, ou des effrois belliques: ... ut'i montres si grand que tous les rois antiques A ta haute vertune peuvent s'égaller.

Combien t'aime le ciel su les ans le temogne En tes premiers efforts ta conquise Bologne, Et le septre Ecosois en ton poing sleurissant: Bien souvent a sent i Charles Cesar Auguste, Auec le meur conseil dun Roi Chrestien si inste, Ce que peut au besoing vn prince si puissant.

Le Rhinen est temoin, qui en l'aspre furie De Mars, accourageant ta grand' gendarmerie A n



I. LIVRE DE

Te vit, or te connut au front de tes aieux: Et voiant sur ses bords l'honneur roial du monde Liberal te rendoit, en s'esclauant son onde, (Si tu eusses voulu) de soi victorieux.

Ie laisse du Piemont les fortes villes prisés, La tremblante Italie en instes entreprisés, Les Siennois de ta main doncement recuillis, La Lignstique mer kumble dessons ta force, Qui s'ouurit ses grands bras, pour te donner la Corsé, Voiant venir de loin les saintes sleurs de lis.

Ton antique Calais parauant imprenable A tes septrés aseux, aux plus forts effrosable D'un haut mur sourcilleux, y a sceu tant presumer De ses forces, qu'en fin ta maîtresse puissance N'ast chassé pour iamais les siers Anglois de France Trassans leur honneur mort tous confus par la mer.

Et qui ne scait l'effort de la foudre Gullique?

Dieu en te decouurant la secrette Amerique

I descendit les tiens, menés d'un si bon heur,

O ue sous un autre ciel ou de nuit ne se glissent

Les aftres tels qu'a nous) ia veincueurs ils bâtissent

Vne seconde Gaule, à ton roial honneur.

Bref le destin guidant ta prudente waillance,
A étandu les bords de ta croissante France
Par les terres or mers, si loin auec ton nom,
Ou'au bruit de tes assauts encor'en est stasse
D'un grand et nnement or l'Aphrique, or l'Assa Qui sans te voir s'adore viant ton seul renom. Mais Sire (sauf l'honneur de ta grande coronne)

En parlant de tes faits plus de los on te donne

D'auoir du ioug de Mars siré ton peuple franc:

Car qui donte soi mesme, & commande à son ire,

Est bien un plus grand Rii, & plus digne d'Empire

Qu'un qui massacre tout & par stamme, & par sang.

Eut battu l'uniuers iusqu'à forcer Neptune Ta puissance inuincible, en cela la fortune Reine par dessus tout, prendroit l'honneur à soi, Yn los t'en demourroit auec tes capiteines, Mais d'auoir triumphé de ces antiques haines Sans auoir compagnon, la gloire est toute à toi.

Le cruel Dieu guerrier qui effroie le monde A la merci du fer, acquit la terre, & l'onde, Par dix mille trauaux aux antiques Cefars: Il est si trespuissant qu'il a sur tout victoire, Mais par la douce paix triumphant de sa gloire, Tu serus appellé le grand veincueur de Mars.

Quelque autre chante dong tes fanglantes batailles, Tes triumphes gagnés aux capsines murailles Des peuples loin dontés, se courbans sous ta loi: Moi Sire le direi sa diuine sustice, Tes étas bien rangés, or ta fainte police, Ta roiale bonté, ta clemence, or ta foi.

En confissant qu'en querre, es paix, on ne voit estre Roi plus vaillant, ni doux, es n'en pourroit tel n'aitre, Bien que par tos s'en vient l'áge d'or precieux: L'ar l'un à susse droit il faut que tu te nommes L'in

I. LIVRE DE

D'un titre meritéle plus grand Roi des hommes, Par l'autre,lon te voit ça bas femblable aux Dieux.

A LA REINE

Omme vn orfeuure industrieux

Qui d'vn burin laborieux

A vn grand hanap d'or découppe

Les costes, puis en le couurant

D'vn beau couvercle, i va œurant

Vn feuillage qui l'enueloppe,

Voulant son or faire valloir,

Tasche au plus braue lieu d'assoit

Sur son œure Mentorienne,

Pour embler l'oeil du regardant,

Auec vn beau rubis ardans

Vne belle perle Indienne:

Ainsi mon ouurage entrepris
Pour le parfaire en plus haut pris
De diuerses vertus ie trace:
Et d'un traict par mes dois viuant,
De ma plume les engrauant,
Ie t'i ai gardé cette place:
Assim qu'étant pres de ton Roi
Toute semme se mire en toi,
Reine des Reines l'excellence,
Qui n'es seulement de mes vers
L'ornement, ains de l'uniuers,
Aussi bien comme de la France.

M. CL. DE BVTTET. 4

Maintenant ie te veu conter
(S'il te plait ores de prester

A ma bouche vn peu ton oreille)

Les secrets que m'a reuelé
Clion, qui m'aiant accollé
M'a repeu de cette merueille.
Retien (dit elle) mon enfant,
Par quel heur l'honneur triumphant,
Des deux plus grands peuples s'allie:
Et qui est celui qui a set
L'étroit neud de l'amour parset,
Serrant la Gaule, & l'Italie.

Le haut Dieu qui par son pouuoir Quand il lui plait set tout mouuoir, Auissit en sa preuoiance Que bien tôt les prochaines sins De ses immuables destins Deuoient plus loin borner la France: Dont soudain il va commander A l'heure, de ne retarder, L'heure obeit, & tôt deplace: Lors Reine le grand Roi voulur, Que l'œure paruint à son but, Par la main de ta digne race.

Incontinent au veul de Dieu Tout ainsi comme vn subtil feu S'en vint ça bas vne ame belle, Et dedans le ventre s'assit De ta mere, qui engrossit De toi, lors s'a charge nouuelle.

I. LIVRE DE

Et ia commençoit d'approcher Son heureux terme d'accoucher, Quand dans vn verger de plaisance Lasse elle alloit se comportant, Au lieu ou Arne va hatant Ses slots en ta belle Florence.

La de ling sur son flanc se mit,
Pun sur son beau bras s'endormit,
Et decouurant sa face belle,
Les grands vertus qui la veilloient,
De ses beautés s'émerueilloient,
Se courbant à kenui sus elle.
Dor Princesse, dor doucement
Dit l'vne, car le ciel t'aimant
Ferme des vens les bouches fortes.
O en tout trois of quatre sous
Heureuse toi, si tu sauois
Princesse qu'est ce que tu portes!

Comme la Nymphe ainsi contoit,
Elle sengeoit qu'elle enfantoit,
Au-pres des destins ses Matrones,
Sans souffrir ni peine, ni mal,
Dedans un beau palais roial
Des grans septres, or des coronnes;
Qui hautes au ciel se dardant
Alloient tumber en occident,
Les autres courroient voir l'Aurore:
Et vit lors un beau septre droit,
Qui sou le Septentrion froid
Comme un trait se plantoit encore.

A peine le soleil doré,
Raus du grandrond az uré,
Vit deux fois Tethys en fon onde,
Que le ciel montrant son pouoir
Pour nous rendre heureux te fit voir
La belle lumiere du monde.
Al heure que venant ça bas,
Auecques tos tu apportas
De là haut vne telle grace,
Que meintenant Reine tu vois
Tes enf ins & Reines, Rois,
Marcher heureux deuant ta face.

Le ciel qui est iuste donneur
De toute ample grace, or bon heur,
Seulement ne l'a fet largesse
De tant d'honneurs, man a vestu
Ton cueur de la simple vertu
Pour commander à la richesse:
Et la vertu tant a tiré
Ton cueur tout d'elle ennamouré,
Qu'ardente tousiours tu embrasses
Les lettres, qui te vont cherchant,
Le diuin sauoir l'épluchant,
Pour t'ouurir les celesses traces.

O France qui or vas hauffant Ton bras entre tom fi puiffant, Pren bon cueur aiant mere telle: Et enuoie à ce coup es cieux Son los des ans victorieux, Au fein de la gloire immortelle,

LIVER DE

Et toi ma Muse au pied soudain, Qui prenant la lyre en la main Cette humble chanson lui as sette, Di par tout ou tu t'en iras Que iamais tu ne chanteras Vne Princesse plus parsette.

SVR LE MARIAGE DE treshaut & vaillat Prince Emanuel Philibert Duc de Sauoie, & tresillustre Princesse Marguerite de France, Duchesse de Berri.

ET vom celestes pegasides,
Pierides,
Venés moi toutes acccoller,
Or que la fureur Delphienne
Tout m'emmene,
Grands choses ie veu reueler.

Dedans voz antres plus fautages Voz mignardifes me tenoient, Et ma harpe en fes doux langages Flatoit ia des bois les ombrages, Qui MARGVERITE refonoiét,

Quand de votre trouppe immortelle La plus belle, D'auant moi vint se presenter. Cesse, car pour princesse telle (Me dit elle) Ie te montrerei que chanter. Alors vne douce humeur lente Descendant peu à peu rendit Ma teste au sommeil languissante, Puis de membre, en membre glissante, Comme mort palle m'étendit,

Quand le Dieu qui de sa main sombre Par sause ombre Mille formes en l'ame peint, Tira à soi ma santasse, Tôt saisse D'vn long songer viuement seint.

> Trois fois se fenti sur ma face Sa paume froide, op prontement Morphée qui trompeur m'embrasse Me transporte en étrange place, Tout éfroié d'étonnement.

Ouest fondue la montagne
Ma compagne?
Ou font courus les bois amis
(Di-ie lors)& quelle eau là fume,
Et écume?
En quel monde me voi-ie mis!

La Nymphe tout entour contemple, Puis me dit mon fils ne crein rien, Ci est de Cumes la terre ample, Nous sommes ia voisins du temple A mon cher frere Delien.

I'LIVRE DE

Temple de Dedale vollage Haut œurage, Qui fuitif en ces lieux encra: Et des ailes son nauigage Pour le gage De la memoire, 1 consacra:

> Ce long trait d'une eau si lointene Que tu vois de flots s'argenter, C'est la profonde mer Tyrrhene, Par ou la pauure gent Troienne Vint les oracles consulter.

Mais si ia du temple t'appelle L'œure belle, Pincé de desirs doux ardans, Allons i, la le genoil plie Et supplie Appollon,puis entron dedans.

> En or, & beaux pilliers Doriques, Le temple ardoit lair plus ferein, Báts à grands pierres rustiques, Ou font des grands portes antiques Aßifes fur gros gons d'erein.

Au portail braue en œure meinte Viuoit feinte D'Androgée la triste fin: Pun d'amour Passphae prise 14 soumisé Au ventre du Toreau peu fin.

M. CL. DE BVTTET.

Là(cas enorme)i est encore Au Labyrinthe plein d'erreur, Cet infame-né Minotore, Qui les corps des enfans deuore, Liurés à fa gloutte fureur.

Tu aurou part en la grand' œure De ce feuure, Que tant industrieux on voit Icare, si tu laissou fere A ton pere, Et si sa douleur le pouuoit.

> Par deux fois pourfilant tes ailes En or, le cueur lui traffaillit, Et ridant les ondes cruelles, Par deux fois des mains paternelles L'outil, & la force faillit.

Si bien que l'œure encommencée Mi tracée, L'aiant de sos tout étrangé Lui fist quister la place vide, Que l'humide De l'air, & des ans ont mangé.

> Sow cette Parienne pierre Ma fainte guide ne fouffrit Que plus en ces merueilles i'erre, l'entre, or mets le genoil à terre, Puis telle priere elle offrit.

LIVRE DE

O Dieu de Tenede, or de Clare, Et Pathare, Viue voix des oracles fürs, Si ta fainte ardeur qui f'enflame, Dedans l'ame, Onques ne dedaigna tes feurs,

> Ouure nous tes dinins oracles, Tousiours quand nous i inuoquerons: Et ne detourne tes miracles, En ces Cumeans habitacles, Sur les Choses que nous querons.

Fai ta prestresse secretaine
De toi pleine,
Ores venir prophetiser
Les grands heurspromis à la France:
Par presence
Veuille lui tant fauoriser,

Que seulement elle n'écriue Sur des seuilles ses obscurs vers, Ains d'v'ne voix hautement vine, Crie l'heur qu'il fault qui ensuine Des hauts Dieux les destins couvers.

A cette parolle divine

La cortine,

L'autel, or le faint ornement,

Donnant lieu à la chose ditte

S'entr'agitte,

Tremblant d'un doux seconement.

La Muse receuant le sine Message de son frere cher, Lassse la maison Apolline: Et prenant mon bras, m'achemine Droit au prophetique rocher.

Nous arriuons tôt à l'hotesse Et prestresse D'Apollon, qui par certeins vers Parloit en ces lieux solitaires: Grands mysteres Tantôt me furent decouvers.

> Lors une cauerne profende Dressee d'un front merueilleux Que le roch Euboien fonde, Obscure, horrible, or furibonde, A coup vint étonner mes yeux.

Auet cent grands gueules beantes,
Abbotantes,
Ou il faut qu'en se foruoiant
La voix enclose en cent s'ecarte,
Puis s'en parte,
Quand la Sibylle va criant.

Là dauant la compagne mienne M'abbaisse, or met sur les genous, Pun dit, à vierge Amphrisienne S'il est vrai qu'Apollon te tienne Tout maintenant regarde nous. A peine eut la parolle ditte Que subite La Cumaine du grand rocher Sort,& de cette réponse vse, Sainte Muse Ie ne vous suroi rien cacher.

> Lors ie ne scai quelle priere Seule entre ses dens marmonna, Trois sou se retira arriere, Trois sou regarda la lumiere, Et trois sou l'antre environna.

Puis d'vn corps, ce me semble, étrange Toute change, Vne autre voix elle halena, Au chef les cheueux lui dresserent, Et changerent, Et rien plus d'humain ellen'a.

> A coup de rage toute pleine Va crier d'un horrible émoi Voici le Dicu qui me demaine, Voici mon grad Dicu qui m'entraine, Voi le ci, lognés vous de moi.

Lors vne peur soudaine & froide, A pre, & roide Oue tout effroié mon cueur eut, Despuis ma teste herissée Englacée Mabbatant à mes piés courut.

Adox;

17

A donques sute elle s'élance Par l'antre el la fet aguiser Sa voix heuse, puis s'auance, Pus se toupant deuers la France Commenceainsi prophetiser.

O destinées tout puissantes Ah troplentes, Quand nous trerés vous le tens Que l'heureuf Françoise terre Hors d'guerre, Conioindra dux esprits contans?

> Quand verras ta Déesse humaine En mille graces, & beautés, O bien-heureux sleuue de Seine, Montrant vne sace sereine Reluire dauant tes autels?

O vierge ores le ciel l'incline
Et destine,
Le ciel tout fet, le ciel tout peut:
Voici venir vn braue Prince
Qu'amour pince,
Qui te pourchasse, or qui te veut.

Voici l'amant par doux allarmes Que le petit Dieu iette à bas, Faisant de tes beautés ses armes: Voici l'Héroc aux amours sermes, Qu'irasensumant pas à pas.

В

I. LIVRE DE

Ie voi toute France assemblée
Ia troublée,
Qu'elle ne te peut retenir:
Ie voi puis vne terre heureuse
Fort ioieuse
De te voir en ses bras venir.

I'oi desia comme elle t'appelle, Sentant éleuer son bon heur, Et ia ta seruante sidelle Se mirc en ta presence belle, Vrai pourtrait d'un roial honneur.

Mais ains que la parolle mienne Lui auienne, O France tu as à foliffrir: O Dicux que d'auentures doubles, Que de troubles, A mes yeux se viennent offrir!

> Mais rien perdre cueur ne te face, Si tes forts ennemu hatifs A ton fang, forcent vne place, Et si Mars d'une siere audace Traine tes Heroës captifs.

Car le ciel, qui pour ton bien veille, T'appareille L'heur sous vne infelicité: Te rendant ia pour l'auantage De l'outrage Ton antique port, & cité.

10

Bellone laisse la campagne,
Deux Nymphes vont la repousser,
Tout ce qui est perdu se gagne,
Há,ie voi la France, & l'Espagne,
A ce coup à amour s'embrasser.

Od Alcide le fort lignage
Pren courage,
Ie ciel fet ces appointemens:
La plus belle que le iour voie
Il t'enuoie,
Receuoir tes embrassemens:

Et si promet la race tienne Croître en hauts fets, si glorieux Qu'auant que ton iour fatal vienne Verras en vertu ancienne Resusciter tes grands aieux.

Et toi regarde un puissant septre
Bien haut croitre,
Es fortes mains de tes enfans:
Et par l'heur grand que tu leur donnes
Les couronnes
Reluire en leurs chefs triumphans.

Desia ie voi marcher leur gloire Des les champs ou l'Aurore luit, Iusqu' ou la tarde Tethys noire Voir de Phæbus les cheuaux boire, Puis par tout ételer la nuit.

J. LIVRE DE

Vn Prince en ta race vient naitre,

Oui doit estre

Le seul Cesar qui vangera

Ses anciens Aieux de Troie,

A qui proie

Le Turc instidelle sera.

Le Turc non feul, ains sa puissance Rien de plus grand ne pourra voiri L'áge d'or reprendra naissance, Et de la terre, & de la France, Ne sèra qu' un mesme pouvoir.

La grand' force ou Tytan se lieue
Perit brieue,
Aussi celle ou le midi point:
Du couchant la toute derniere
Non guerriere,
En son heur ne perira point,

Iusques à tant que l'œure immonde De ce vieil estre terrien, Deiognant la machine ronde, Rompe les fondemens du mondes Remettant ce tout en son rien.

Tels fiecles les Naroues palles
Seurs fatales,
D'un accord veulent la filler,
Le Dieu qui fet chofe si grande
Me commande
A ce coup de le reucler,

Lors, comme la grand' mer pousée Fet monstrueux flots amasser, Par les contraires vens brassée, Puis en sin se rend abbaissée Et cesse de se courrousser,

La Sibylle en son fier courage
Perd la rage,
L'esprit en elle refroidit,
La face lui reuint sereine,
Puis soudaine
Au prosond antre se perdit.

Adonques mon escorte chere Qui ce pendant ne mélogna, Voiant du clair iour la lumiere Tumber en l'onde mariniere, Me criant à coup m'empogna.

Ie m'éten ouurant oeil, et bouche, Fout farouche, Des Sibyllins cris furieux: Puis me leuant a sa parolle Loin s'enuolle Le pesant sommeil de mes yeux.

> Allors la Nymphe gracieuse Me dit, siche en ton souvenir La réponse ores non douteuse, Sur celle destinée heureuse Qui doit à la France avenir. Big

T. LIVRE DE

Et anime de telle gloire Ton inoire, En ces miracles si souvent Qu'en vain sa certaine parolle Ne s'enuolle, Pour servir de ioûet au vent.

> Dong' aux vers que tu appareilles Fai tes cordes si bien chanter, Que ta Princesse en ces merueilles Sente ses rauies oreilles D'vn diuin accord contenter.

Au pres de moi gifoit ma harpe Que ie happe, Pour l'animer auec ma voix: Lors foudain ces vers i'y compasse, Pui l'embrasse, Sus elle promenant mes dois-

SCAV REVERENDISS. Cardinal de Chastillon.

ODE. 1111.

. }

Vand deuant la feur du Roi

La diuine MARGVERIT.,

Ie montroi au pres de toi

Quelque traits de son merite,

Et que mon vers se combloit

D'vne lyrique merueille,

Qui de douceur lui embloit

L'esprit raui par l'oreille,

12

Le soin qui te tient le plus,
Et la faueur dont tu vses,
Aux chers enfans de Phæbus,
Et aux faints prestres des Muses,
Te sit d' un si bon aueu
Louer les tons de ma rime,
Que ma Princesse ma eu
Des ce tens en quelque estime.

Le saint chœur Castalien Ma harpe bien loing reiette, Si iamais pour un tel bien De ton los elle est muette: Toutes sou qu' un million De diuins esprits en sorte, Qui le nom de Chastillon Insques aux étoiles porte.

Desia Ronsard sçait combien
Ta faueur a de puissance,
Faisant du vieil sang Troien
Croitre l'honneur de la France:
Lui qui bien haut chantera
Le fils d'Hector, & se gloires,
Et de HBNRI ne taira
Les bien conquises victoires,

l'oi,ce me femble, Pascal Qui ia tonne en ses annales De ton frere l'Admiral Les grands batailles naualess Poutant tous les tiens nommer

I. LIVRE DE

Foudres des bandes guerrieres En la terre, & en la mer, Par cheuaux, & par nauieres.

Mais moi peu ie puis encor',
Car la roiale largesse
Auec vn éperon d'or
N'aenhardi ma paresse;
Pour autant me duit il mieux
Chanter Pan, & ses Nymphettes,
Hantant les rustiques Dieux
Et les icunes amoureites.

Si par amour toutes fou

Quelqu' vn deigne fere entrée

Par les ombres de mes bois,

Oie ma forest sacrée

QDET bien haut te chantants

Et entonnant tes lousanges

Dessus le vent les portant

Insques aux terres étranges.

Et ne m'est papier empraint De beaux vers, plus agreable Que cil ou la Muse a peint Ta vertu émerueillable: Pour auoir esté cellui Qui la bande Loniene En France à tiré d'ennui, Digne du nom de Mecence. Dieu te gard ô vrai support
Des vertus qui te poursuinent,
Et l'élisant pour leur port,
A toi par troupes arrinent:
Aiant dans ton cucur encré,
La vn lit elles disposent,
Ou de suppiter à gré
Les neuf filles se reposent.

A MADAME BEATRIX de Paciecô Contesse d'Entremons.

ODE. V.

Blen qu'al aure que ie t'ai fette
Il out ainsi qu'vn bon architeste
Ie pourroi étonner meints yeux,
Les amusant parhauts ouurages
Aux termes, & témoins images
De la vertu de tes aieux
Vraie race des Dieux,

Les uns guerriers pour la patrie N'épargnans les biens, ni la vie, Cognus capitaines vaillans: Les autres, outre l'art de guerre, Pour fermer la paix en leur terre Aux droit urieres loix veillans, Et toufiours trauaillans,

Et bien que le puisse à ta gloire Montrer d'vne antique memoire, Ton Esfagne auoir veu plantés

I LIVRE DE

En armes d'or bien étophées, Leurs beaux victorieux trophées, A coups de masse tempetés Et morrions cretés,

Pourtant ores ne sera peinte
D'autre que de ta vertu sainte,
Ma table viue en tes douceurs:
Qui bien que mon pinceau t'imite
N'a qu'vne grandeur trop petite,
Pour i animer en couleurs
Tes vertus, & valeurs.

Se vantent de leur parentage Ceux qui n'ont plus grand auentage Qu'estre nobles par leurs aicux, Et qui à leur vertu chenue S'opposent ainsi qu' vne nue Contre l'oeil des astres raieux, Bien lointeine des cieux.

Mais or ie veu que lon entende, Que ta vertu point ne demande Brauer par vn autre ornement: Ançois de foi toute diuine D'une propre marche chemine Par leur sentier, également, Voire plus hautement.

Que feruoit la claire noblesse A l'Assyrienne princesse, Si ses haues faits du iour amis M. CL. DE BVTTET. 14 N'eussent redonné la lumiere A l'aieule vertu premiere, Froissant en harnois tant bien mú, Les effors ennemis?

Qu'eut vallu la race ancienne A la superbe Eg yptienne, Si sa victorieuse mort N'eut fraudé du Romain la gloire? De Lucrece quelle memoire, Et de la vierge en cueur si fort Nageante au Tibrin bord?

Iamais la vertu ne se range Qu'a cellui qui point ne la change, Mais ardant l'ensuit en tous lieux. Iadis par elle meinte dame S'arrachant viue de la lame, Dedans vn beau char precieux Courut Deesse aux cieux.

Par elle ainsi lon te vit estre

La feale oreille, or la dextre,

De la grand' Reine Helconor,

Vesue au preux Hercule de France,

Qui tua le monstre ignorance,

Et dora son beau siecle encor

Du Saturnien or.

Par elle non iamais oifeufe, Ta claire aiguille industrieufe Peint les cienx, la terre, & les caux, or' un Dieu, er sa Nymphe aimée,
or' sus une toile animée
De Lunon les fiers pans nouneaux
D'un or Cyprien beaux.

Ores puis aux heures deliures,
Au miel des philosophes liures
Doucement te vas allaictant,
Nourrissant tes pensées pures
Du fruit des saintes écritures,
Et ton esprit guerrier constant,
A son corps resistant.

Außi Minerue t'a apprisé:
Toi qui ceux qu'elle fauorisé,
Tousiours d'un meilleur oeil reuois,
Mesme ains que me voir eus en grace
Mes vers, qui du harpeur Horace
Cherchent aux doux pas de mes dois
Les accords Callabrois.

Or pourtant ma Mule venue
Ta vertu iusqu'au ciel connue
Ne tasche furder, ni derer:
Comne vn bel astreon la voit luire,
Mais bien sur ma harpe veut bruire
Tes honeurs, pour se decorer,
Et en toi honorer.

M. CL. DE BVTTET. 23 GA MADAME DE Saint Vallier.

ODE. VI.

Sortons, puis i sommes remis, Auons trois puissans ennemis Cauteleux, qui nous font la guerre.

Le tens saccageur, es brisant Noz œures en les déprisant, L'enuie palle, qui empogne La vertu des cueurs triumphans, Et la mort, mesme aux icunes ans Qui de nous gueres ne s'élogne.

Sur ces trois la sagesse humaine Pour neant cherche son pouoir, Si la raison ne vient prouoir Aux maux dot cette vie est pleine. Car le fort tens qui tout abbat Hardi nous liure le combat, L'enuie de trauers nous gronde, Et si sommes tous destinés, D'estre par la mort ruinés Entrant au miserable monde.

Ong' en vain pourtant ne trauaille

La vertu, qui nous fet prifer,

Et par nez, fets éterniser

En tens de paix, ou de bataille.

Car contre eux les tout-voians Dieux

De l'immortalite des cieux

I LIVRE DE

Arment leurs fauoru Poetes: Et par leurs carmes bien-heureux Ies Heroës cheualereux, De la race desquels vousestes.

Or' les saintes Muses, Go Graces,
Equippent ia Buttet en point
Latrousse en son släe, l'arc au poing,
Pour resister à leurs menaces.
Aux armes wont l'industriant:
Puis la plus belle en me riant
Vn bouclier garde-corps me donne
Pour aux hasards m'accompagner,
Sur lequel on woit rechigner
L'borrible chef de la Gorgonne.

l'appresse une l'ame tranchante,
Contre le tens caut attrapeur:
Puis mon grand boucher donne peur
A l'enuic de dueil creuante.
Ainsi d'un Martial ostroi.
Ces dames m'ont promis pour toi
En leurs grands efforts les detruire:
Voi me ci sa arme, sa soit
Que ta vertu qui les deçoit
Se peut reuanger de leur ire.

Ausi telle grandeur ne glisse Au tour des ans qui se resuit, Indigne en la prosonde nuit Qu' un long obli l'enseuelisse, Il ne faut que the sor si beau

M. CL. DE BVTTET. 16

S'accable dessous le tombeau, Ni que ton nom là bas arriue Sans gloire,aux ombres se plegnant Que les beaux vers le dedeignant N'ont set qu'en noz bouches il viue.

O si Mars ami de ma Muse,
Et Phæbus que tant i ai cherche,
M'ouurant vn antre non touché
Ses beaux lauriers ne me resuse,
Quelquesois on m'orra tonner
Les grands assauts qu'on vit donner
Quand les deux princes Allobroges
Voisins ennemis de long tens,
Firent au sang des combattans
Les grands slots de l'Isere rouges.

Iors que la gent Sauoissenne
En peu de nombre épouenta,
Assaillit, rompit, o donta,
Le fort camp du Dauphin de Viene.
Chantant Berol, o son bon heur,
Ie n'oblirai point l'honneur
Illustrant ta maison antique,
Ni les noms aux astres vollans
De tes aieux de Miolans,
Coulonnes de la republique.

Ie dirai des lauriers la gloire Qu'ils fesoient en leur sang bagner, Se perdans, pour mieux se gagner A l'inuiclable memoire.

LIVRE DE

Ie publirei, par leurs moiens
De quel cueur les Sauoifiens
Conquirent & chafteaux, & villes,
Et que plus leur pais leur doit
Que iadis Rome ne deuoit
Aux Scipions, ni aux Camilles.

SCA FRANCOIS DE Lambert Euefque de Nice.

SI la fieure palle, or tremblante,

Ores chaude, or ores glaçante,

Las tant ne me venoit reuoir

Aucques fes forces cruelles,

Me faccageant iufqu'aux moelles

Et abbatant tout mon pouoir,

Ie desir qui a toi me presse N'auroit la creinte pour maitresse, Et ie ne viuroi angoisseux: Mau à peine vn bâton me porte, Resemblant d'vne face morte Vn simulachre paresseux.

Pourtant les gentes Tespiennes
De leurs flutes musiciennes
Gau mottets vizanent me donner:
Et m'ont pour toi cette Ode fette,
Qu'orendroit à ma main defette,
Si se puis, ie ferei sonner,

Nymphe, mon faint amour, dépefche, Pren mon Luth muet à la perche, Et fai le parler d'vn beau son. Di moi comment mieux on l'accorde, Puis i condui de corde, à corde, Auec mes dois, cette chanson.

Les vieux Grecs que tant on admire, Marians les vers à la lyre, L'accord des cieux alloient trouuant: Mefme Temisfocle à la table, Refusant le Luth delectable, En fut reputé moins sauant.

Mais ce fiecle qui foible plie Sous la vertu, ne s'étudie Qu'amasser grands the sors, & biens, Laissant lois la trace divine De la tant loüable dostrine De noz bons peres anciens.

Aucuns aians lame plus belle, Recherchent la gloire immortelle, Quittans la terre aux vicieux: Et d'une échelle peu hantée Vont gagnant l'étroitte montée Pour aller empogner les cieux.

Entre lesquels la grand' lumiere De sa versu,n'est point derniere, Amçois par su les autres luit, Comme en outrans les nueux voiles

T. LIVRE DE

La Lune est Reine des étoiles, Et Emperiere de la nuit.

Außi la prudence diuine Entre tous bien te voiant dine, Au facré college Romain D'éleuer vne charge grosse, Pour appui te donna la Croße (Ores fleurssfante en ta main)

De ta Nice, en sa forteresse Que la verde Tethys caresse, Quand par slots, en reslots dispos, Te riant au port elle arriue: Et plus loin qu'aux bords de sa riue E nuoie le bruit de tou los.

Ce grand ciel qui de son oeil ample Les œures des mortels contemple, Taiant de long tens épreuué, Pour estre à ton merite large, Auoit cette divine charge A tes épaules reservé.

O Dieu combien a de puissance Le sauoir ioint à l'innocence, Qui aux beaux palaus supernels Nous emporte, & notre nuit donte, Et ça bas les siecles surmonte, Rendant les hommes éternels. Le grand Macedon qui par guerre Triumphant embrassa la terre, Achille estimoit bien heureux D'auoir trouué la trompe forte, Qui reueilloit sa vertu morte, Le vangeant du tens rigoreux.

Mais la tienne bien plus diuine,'
Te fera ta claire buccine,
Sans aucun Homere chercher:
Car par tes doux labeurs toi-mesmé
Hors des bras de la parque blesme
Viuant te pourras arracher.

GA FRANCOIS d'Eguebellete. ODE. VIII.

T Ous ceux qui veulent ne sont pas Mugnons de ma Muse puissante A sauver l'homme du trepas, Et qui sille des Dieux se vante: Mais ceux qui courageusement Ardans taschent la vertu suiure, Ils sont graués plus viuement Sur mes vers, que dessus vn cuiure.

Außi ne fuf-ie iamau las Tirer du noir fein de la terre Ceux qui vont adorant Pallas, Soit en la paix, foit en la guerre, Et qui rians l'humain danger

Cherchent une éternité douce: Sur ma plume d'un vol leger Iusques es hauts cieux ie les pousse.

Tes vertus qui m'ont retardé
En ta braucté fleurissante,
Eguebellette ont commandé
Que cette Ode à ton los ie chantes
Et ton port qui les Dieux atteint,
Les Dieux, qui au front de ta face
Au vif la hardiesse ont peint
De Seissel, ta vaillante race.

Le courageux Dieu Tracien Qui te vost d'vn oest fauorable, Au grand cheualier Pelien De corps, de cueur, t s fet femblables Mais tes faits d'armes glorieux Ne lui scauroient donner puissance Te faire galopper les cieux Comme Perse, auec ta lances

Car bien qu'ainsi qu'éclairs tramis Ton harnou dans vn camp slamboie, Quand sur le dos des ennemis Ton bras d'vne masse foudroie, Si ne peus tu te reuanger Armé d'vne surce si durc, Du tens pront a nous saccager, Qui aux plus braues set insure.

Man aiant gagné la faucur

M. CL. DE BVTTET.

Des Muses, qui chantent les armes, Méprise hardi sa fureur, Froisse du choc de mes carmes. Comme tot les plus vaillans cueurs Sont fauoru de ces mignonnes: Puu les Poètes, er veincueurs, Ont le pris de mesmes couronnes.

GA SON AMALTHE'E ODE.IX.

I lle plus que ta mere l'elle,
Qui d'amour eut épris les Dieux,
Egale à la douce pucelle
Souci du cygne gracieux,
Mais puis de lui tant amoureuse,
Qu'au ventre en œuf il lui germa
Celle grand' beauté quereleuse,
Qui les deux pars du monde arma:

O toi dong' ma Tyndarienne,
Qui sur moi fais Amour armer,
Si pour toi tant douce est la peine,
Ie ne crein la mort pour l'aimer.
Mais las ma Nymphe aumoins octroie
Que cet insuste archer veincueur
N'embrase vne seconde Troie,
Lançant ses brandons à mon cueur.

Cen'est moi qui prend ton riuage Maugré ta gent, pour t'emmener: Mais bien ie veu en ce ieune áge

Mon cueur pour hôte te donner, Fai dong fai, que Dione douce Vite face oter à fon fils Ses traitres flambeaux, of a trousse, Qu'il mit dans tes yeux, qui mont pris.

A IEAN GASPARD de Lambert, Gentilhome Sauoisien.

ODE.X.

HEureux qui pour acquerre Le ciel, quitte la terre Et toute vanité: Et qui par vertu ample Se laisse pour exemple, A sa posterité.

Vertu suit vne trace Que nul ne tient, iusqu'a-ce Qu'il ait dur tens souffert. Fortest qui pour l'atteindre Au maux, qu'on ne doit creindre, Hardiment s'est offert.

Vn mal instruit courage Cet épineux passage Veut rauir en courant: Ainsi la fausse tourbe Le iette au chemin courbe De l'aueugle ignorant.

Mais qui fet lente courfe Pas, à pas, voit la sourse

M. CL. DE BVTTET. 20

Du haut roch ou il tend, Et lors qu'il crie, & monte, La vertu d'aider pronte Inuoquée bentend.

Hercule aiant defettes
Les sept Hydrines testes,
Pront en vn sentier tel
La print: en mesme affaire
Castor, auec ton frere,
Tu es set immortel.

Aucuns s'allans retraire Loin des pas du vulgaire, Ardans de deceuoir L'enrouillée oubliance, Prudens par la science S'efforcent de l'auoir.

La feience honnorable Plus que l'or fouhetable Que le ciel t'éclouit, En si sage entreprise Pour estre de toi prise, Belle s'épanoûit.

Q nand bien ieune tes guides Les faintes Pegafides, Defirant te loger, Su leur haut mont te mirent, Eı en dormant t'i firent Leurs beaux fecrets fonger.

Là ta gorge alterée Huma l'eau etherée, Ou but profondement Le bon berger d'Afcrées Là la troupe facrée Te tient mignardement.

Entre elles Calliope Te baifant, enueloppe Du rameau triumphant L'or crespu de ta teste, Comme propre conqueste De son tant cher ensant.

Et mettant la main tiennne Sur la harpe Orphéenne, T'a fet son art tenter: Mau vien en plus hauts carmes, Les triumphantes armes De no Z Princes, chanter.

Qui est cellui qui pense Plus braue recompense Pour son heur mersté, Que de pouoir conquerre, Apres mort, en sa terre Gloire, & éternstés

I'honneur des plus grands tombe Auec eux, sous la tombe: Qu'est ce ou l'obli ne mord? Mais ta vertu suinie

Ţ

sous les piés de la vie, Maßacrera la mort.

Le Palmier qui boutonne Esperance nous donne Manger le fruit suiuant: Or ta meure prudence Plutôt que l'apparence, On a veu mise auant:

Car le ciel qui l'ordonne, Ains que sou en Autonne Ta rendu fructueux: Faisant de ta ieunesse Vne sage vieillesse, Tant es tu vertueux.

Se A VENVS ET CVPIDON contre Amalthée.

Deesse Aphrodite fille
De la mer, que l'air fit rider,
T'embarquant dans une coquille,
Pour droit en Cythere aborder,
Quand bien petite encore,
Mau tresgrande en beauté,
Ton Isle qui t'adore
Conneut ta deité.

Tu as sur l'univers regence, Par toi tout au plaisir se iosnt:

Car tu renerues la puissance De ton fils mignard qui tout point. Voi donques ie te prie Mere d'Amour, comment Ma gentile ennemie Se ioue à mon torment.

Bien que tu te sois retirée

Dans Thrace, ou vollent tes desirs,
Ou que ta ville Cytherée

Te tienne en tes premiers plaisirs,

Tourne ton beau Char ample
En mes champs, si tu veux
Que ie t'i dresse vn temple,

Pour te rendre mes væux.

Le doux mal d'Amour incurable Qui par monts, & bou t'a contreint Suiure ton mignon tant aimable, Mon cueur pour Amalthée étreints

Q ui feule me trauaille En fes divines meurs, Et d'une fourde oreille Méprife mes clameurs.

Tu peux matter par douce force L'orgueil des plus siers animaux, Mesme bruster en ton amorce Les Monstres aux marines eaux.

Mais ma Nymphe,taproche, Caute à me molester, D' vn cueur né d' vne roche T'ose bien resister. Dong' Amour pren ta fleche amere, Bande ton arc, fai la douloir, Sans tot la douceur de ta mere Longuement ne pourroit valloir. Iu aues dans ses os plisse

Insques dans ses os glisse Ton seu lent, plein d'aigreur, Et sai qu'elle pallisse D'une douce langueur.

Si le grand Roi qui tonne, & grelle,
Sans viser tu frappes au cueur,
Ne pourras tu d'une pucelle
Par longs ans te rendre veincueur?
Du trait qui me fet blesme
Tasche à l'atteindre droit,
Car ce tonnant supresme
Elle seule veincroit,

En fin quand ta prodique trousse Tous ses traits t'aura set sortir, Pour la rendre à mes trauaux douce Fai lui vn peu mon mal sentir Puis regraue sans cesse En son cueur tendre set, La peine vengeresse Du tort qu'ile me set.

SVR SON RETOVR des champs.

ODE. XII.

DEsta l'hyuer qui tout tremblant frissonne, Des mons tous blans droit nous darde ça bas

Vne froideur tant as pre quelle éconne Mes champs aimés, mes foulus, mes ébas.

Les dous ruisseaux clair-courãs aux campagnes, Par l'Aquilon arretés, or trancis, Font, or refont, aux froids pieds des montagnes Vn roch scabreux de glaçons endurcis.

Puù les forests, dont les testes brottues Fefoient épes les feuilles verdoier, De leurs cheucux orendroit déuetues, Sous neige, eglus, se deulent de ploier.

Tous les plaisirs des champs mornes se taisent, Que tout lascif ie souloi sauorer, Au nouueau tens qu'oiseaux gan se degoisent, Et que l'on sent les rochers murmurer.

Des dostes feurs celle bande celeste Vers vous,mes champs,me piqua de venir: Mais puis qui ia Decembre m'i moleste, Plus prisonnier ne me poués tenir.

Philelphe auant, que mon cheual on felle, Muses pourquoi venés vous m'empcscher? Attendu suis d'v ne trouppe fidelle, Qui par voz dons toussours m'a tenu cher.

Long tens au bord de cette eau az urine · Ai bataillé,comme votre fouldart, Allors qu' Amour entré dans ma poitrine, M: faccageant i mst le feu qui m'ard,

22

Mais à ce coup mon Chamberi m'appelle, O Paradis de ma felicité, Que n'est dessa cette plume immortelle, Pour tracer vif ton honneur merite!

Si ie vai la, tom mes plus fauorables En m'embrassant me viendront caresser, Me faisant voir leurs labeurs memorables, Que les longs iours ne pourront ranuerser.

De Battandier la ioieusesté braue Ses mots fleuris soudain dégorgera, Et mon Lambert Pallas ton doux esclaue, De Ciceron les thesors versera.

Ramasse i est, & Pingon à la trace Des anciens, ses vers sera bondir, Qui sont venus freschement de Parnasse, Ou Apollon les lui a set ourdir.

Mais ma cruelle en cent graces friande, D'vn doux regard las me vient r'allumen O malheureux qui par beauté trop grande En vain esfoir ne se soule d'aimer!

A MADELEINE LA

OPE. XIII.

St dessous les ombres molles Douce Eraton tu m'accolles, Quand en ton giron is suu,

Maniant mon Iuth à l'aife, Rien ie ne di qui ne plaife, Car ma chansen tu conduis.

Mais quel soin tousiours te presse. Di moi ma sainte maitresse De courir voir les beautés D'vne Dryade qui emble Les cueurs, & esprits ensemble, De ses graces enchantées?

M'as tu ta cachette ouuerte, Pour i faire entrer ma perte? Ou veux tu guider tes pai? Ferme ici ta belle plante, Il n'ia chemin, ni fente, Ie te supplin'i va pas.

l'enten dessa vn allarme, Et le petit Dieu qui arme D'arc, & de fleches s'es mains, Pour à plat en douce guerre A grands coups de traits sur terre Verser les foibles humains.

Bien dong si tant te plait chante. Celle beauté qui tant gente Rauit à soi les esprits: Qui sera, l'aiant ia prise, Au pur or de mes vers mise, Comme vne perle de pris. La Nature merueilleuse, Fut de son œure amoureuse La formant, ou bien il faut Que sous vne face humaine Quelque Déesse hauteine Nous vienne voir de la haut.

Car Daphne ne fut ong' telle, Non Eglé, non la pucelle Fui ante l'obscur des bois, Quand Pan qui apres hahanne Pour elle embrassa la canne, Ou pleint encore sa voix.

Ce ieune enfant Dieu qui volle D'vn trait mignard rendit folle Vne garce, qui conceut Sous le blanc cygne amiable La beauté émerueillable Qui flamme aux Pergames fut.

Mais par les Graces menée, Gorge tu nous es donnée Des cieux, pour les admirer, Qui d'enhaut leurs clairs yeux paissens Courbés sus toi, tant se plaisens En tes vertus se mirer.

O fille au Nymphal corfage Qui d'un beau ouuert vifaige D'amours,& graces tout plein, Me paissant de tes doux termes

Deignes mes bien-heureux carmes Du vierge creux de ton sein:

Puis-que bons la France auoüe Les petis vers que le ioüe, le iure les saintes seurs, Et leurs vers lauriers, ma gloire, Te loger chez la memoire, Pres des Graces, & Douceurs.

Et par moi (si trop ie n'erre) Les filles de meinte terre Verront aux Astres luisans T'emporter des vertus belles, Que les Muses éternelles Ont set maitresses des ans.

AVX MVSES POVR immortaliser la vertu de Madame Marguerite.

ODE. XIIII,

Res que la vermeille Aurore Repigne ses beaux crins dorés, Sur l'Indois sablon qu'elle honnore, Or qu'elle efface, chasse encore Les Astres de la nuit tirés:

Reueilles vous diuine race Qui Parnaße Habites, on les fresches eaux D' Eurote, ou les beaux bords humides Libetrides, Ou les Pindiens arbrisseaux,

> Ouurés moi voz freschettes prées Peintes des plus gaies couleurs, Et ces carbeilles diaprées Par voz subtiles mains sacrées, Faittes rire de mille sleurs.

Que votre docte main façonne La coronne, Promise en honneur immortel A la Princesse MARGVERITE, Qui merite Que vous lui dressiés vn autel.

> Courés dong à l'enui vous rendre Tandis que l'aube aiournera Sur l'herbe verdelette, en tendre, Puù son doux the sor alles prendre, Et tout ce qui de beau sera.

Sus à ce bis, sus à ces roses,
Or décloses,
Sus à ce bel oeillet vermeil.
Man gardés qu'aucune ne bouge
La sleur rouge
Teinte de l'infernal sommeil,

Dépechés que l'on amoncelle Tout ce que le gai printens peut.

Cueillés la violette belle, Et la fleur qui reuelle celle Pour qui ce beau butin se cueut.

Par voz mains des fleurs soefue-nées Bien ornées, Voz vers preaux soient déponillés, Tant que leur bigarreure viue Si naue, Ne les rende ainsi émaillés.

> Ie voi ia une Nymphe adextre, Qui pour ses compagnes gagner Se fet si gentile apparoitre, Qu'il semble que lon voie croitre Ses roses dedans son panier.

Vne autre derriere la guette La finette, Enuieuse de ses couleurs, Tant hatant sa main larroncsse Que tout verse, Tapissant le beau pré de fleurs.

> Ainsi doucement outragée S'efforce de la mestre à bas, L'autre fuit sa seur non vangée, Et en la course accouragée Perd vne rose à chácun pas,

On alles vom gaies pucelles, Doctes, belles, Ces tant douces noises cessés: Et que voz sleurs les plus exquises Me soient prises, Venés, & les entrelacés.

> Au nom de la Nymphe roiale Ie pren ces trois fleurons diners, Le lis, la rose matinale, La marguerite virginale, Ornement de mes petis vers.

Et veus que sa deüe coronne En fleuronne, Repeinte en cent mille façons. Or est tens qu'on en face offrande Belle bande, Frappés dong l'air de voz chansons.

> Puis dessus l'herbette feconde Prenés vous, & allés dansant, Menant des bras vne douceonde, Virottant toutes à la ronde, Parmi ce beau pré verdissant.

Là dong' que chácune foit preste Ceste feste, Et ce bean iour folennifé: Que fon nom d'vn tens innombrable Pardurable, Soit par vous immortalisé.

Affin que la memoire d'elle Publie le ciel ne pouvoir Enrichir la beauté mortelle, D'vne ardente vertu plus belle Qu'en MARGVERITE lon peut voir

Muses qu'un marbrin simulachre
Lon lui sacre,
Sur deux piliters bien haut montés
Qui viue, er sa grace excellente
Represente,
Et le dium de ses beautés.

Mau affin qu' vn malin orage Ni coure sa force épreuuer, Defendés le de tout outrage: Car il faut ces vers contre l'áge De voz propres mains engrauer.

PRINCESSE QVI DES TON ENFANCE

EN TA FRANCE

TES COMPAGNES NOVS APPELLAS,
AIANT ACQVIS L'HEVR PAR MERITE
D'ESTRE DITTE

SVR TOVTES, LA DOCTE PALLAS:
NOVS SACRONS CETTE AVTRE CORONNE
(OVTRE LE LAVRIER MERITE

QVI TON SAGE FRONT ENVIRONNE)
A TA GRAND, VERTY QVI FLEVRONNE,
POVR GAGE DE L'ETERNITE.

M. CL. DE BVTTET. 27

GAV SEIG. IEAN

Boiffoné Tolofan.

ODE. XV.

Tous les maux, toute la mifere, Du Pastol tout l'or fluctueux, En la fortune moins prospere. Ne font puissans asses, pour faire Abbaisser un cueur vertueux.

Non des citoiens la menace, Irés comme un torrent émeu, Ni d'un cruel Tyran la face, Fit il rougir & mettre en place Le Toreau d'erein sur un feu.

Deut le ciel des la haute cime son grand batiment ruiner, si b ien remparé il s'anime Qu' un tant épouentable abime Le frapperoit sans l'etonner.

En tous dangers contre la chance De fortune, il peut se fermer Comme vn rocher que le vent tence, Quand sur lui d'un grand hurt sélance La vaguerage de la mer.

Car la vertu toursiours compagne Le conseille, & d'un clair renom Léternisant ne le dédaigne: Plusieurs marchent sous son enseigne Qui ne l'ont connu que de nom.

Mai toi des la fleur de l'enfance Heureux Boißoné, la fuiuant, Nous montres par experience, Que vaut d'auoir fur la constance Philosophé tout son viuant.

Ta force à nuls maux afferuie, Triumphe de tes ennuieux, Qui tachoient forcennés d'enuie Rompre le repos de ta vie, Ores sus eux victorieux.

D'une accoutumée prudence Ton cueur si bien s'est asseuré, Qu'apres ta longue patience A eux la grieue repentance, A toi est l'honneur demeuré.

Nous faifant voir (puis que rien ferme N'est en cet estre terrien, Qui clôt notre heur en peu de terme) Que quand pour nous la vertus arme Le dur malhour ne nous peut rien.

O bien heureux, & vraiment sage, Qui se courbe patiemment Dessous la fortune vollage, Et qui a son riant visage Ne s'amuse pas grandement.

M. CL. DE BVTTET. 28 A LOVIS DE BVTTET fon coufin. ODE. XVI.

A Infi qu'aux terribles allarmes
Courageux tu te rueras,
Vétu des Piemontoifes armes,
Sous ce grand Conte de Varus,
Loin i entrerei
Aux bois toffus, & plus fecrettes prées,
Et auec Pan,les Faunes, Napées,
Des vers venfanterei.

Vraiment tu ensuis notre race, Prenant le ser pour batailler, Les Dieux en differente trace Prudentes me voulurent tailler. Le trop dur Mars

Or ne me rid, or ne scais me surprendre, l'aime la Muse, aussi et viens m'apprédre Ses sciences, or arts.

Quantefois à la decouverte Quelque Dame qui te verra, - Ia cregnant ton indigne perte Prise de toi, soupirers

D'une grand' tour, Te remirant au dur front de l'armée, En ce pendant que sa maîtresse aimée Merquera tonretour.

Mais fui l'atrait que l'Amour donne, Ou ton cueur languira étreint: D'iij

Et ne reuien si la coronne

De laurier, n'a ton front enceint

Buttet, aff in

Qu'au choc de mort ta gagnée victoire,

Des vertueux te repande la gloire

Qui durera sans fin.

A RENE' IVLIEN Parisien. ODE. XVII.

SI lon te calumnie,
Si le droit on te nie,
S'on épie ta mort,
N'en vi en peur aucune:
Ains contre ta fortune
Pren cueur tousiours plus fort.

Car celluy qui dispose Iulien, toute chose, Tout bon ne permet pas Venir le bras robuste Des mechans, sus vn iuste, Pour le ranuerser bas.

Puis le tens rien ne cache, Et faut qu'en fin on sache Ou l'equité se tient. La vertu enuiée Sans qu'elle soit noiée, Tousiours au dessu vient. Et bien que lon saccage Tes biens, ton heritage, Qu'on tasche t'en priuer, Donnant au malheur place Regarde apres la glace Le prin-tens arriuer.

Au sort plein d'inconstance A bien peu d'asseurance, N'i mets son sondement: Tantôt le dueil il meine, Tantôt apres la peine Le doux contentement.

SVR LA NAISSANCE de nostre sauueur Iesus Christ.

ODE. XVIII.

R Eucille toi mon luth. The chante Des vers au tresorad Dieu des Dieux, D'vne corde si bien disante Qu'elle arreste étonnés les cieux,

> Quel Apollon m'assaut D'vn nouueau feu plus chaud? Qui me va rethaufant L'ame, en si saint émoi? Dieu supresme fai moi Chanter ton doux ensant.

En ce bas descri ou nous sommes, Le haut verbe etetnel viuant Se vétit de la chair des hommes, A noz miseres s'asseruant:

Et vint (vangeant le tors Du serpent) par sa mort La terre secourir, Qui sous l'antique erreur, S'en alloit en l'horreur Des abimes perir.

Aux fonds des profondes tenebres
Ce grand Soleil se reuela:
Et rompant les portes funebres
De Pluton, soudein appella
Du haut ciel éclairci
La Pitie, & Merci,
Qui l'homme ont dechaine
Des gouffres infernaux,
Ou en éternels maux
Il étoit condanné.

Vne Nymphe Galiléenne
Dans son flanc heureux le porta:
Et par puissance non humene
Mere, & Vierge elle l'enfanta.
La Nature en ce fet
Etonnée se tait,
Et en soi ne comprend
Comment faire se peut
(Quand sa loi ne le veut)
Vn miracle si grand.

Tantôt que par celeste grace L'enfant du tout puissant fut né, L'ange de Dieu des cieux déplace De splendeur tout environne:

Criant aux pátoreaux Sus laissés ces toreaux, Qu'estes vous endormis? En terre s'est rendu, Du ciel large étendu, Le Messie promis.

Enfans n'aies peur, qu'on s'appreste, Debout, en Bethlèem courés, Sur du foin, dans vne grangette, Au maillot vous le trouuerés.

> Ainsi leur annonça L'esprit, puis sélança Par lair divinement: Lors les celestes voix Ont frappé plusieurs soit Le front du sirmament:

Les bergers en liesse grande Leurs musettes, & challemeaux, Font oüir,& toute la bande Chante,& rechăte,chants nouueaux.

Au grand Dieu tout puissant Louanges vont dressant, Pleins de diuine ardeur: Aiansoui des cieux, En ces terrestres lieux Venir vn si grand heur.

La nuit lors pour estre agreable Tendit son manteau ételé,

Iusqu'aux fins du monde habitable, Ou elle a l'enfant reuele.

Le ciel qui tôt le sceut
Muet point ne le teut,
Tirant ses mouuemens:
Et tout soudain l'ont veu
L'air, la terre, es le feu,
Et tous les élemens.

A coup une étoile drillante Traçant le ciel oriental, Traine sa cueue blanchissante, Nonçant ce mystere fatal.

Trois sages regardans
Ses beaux cheueux ardans,
La voiant auancer,
Dirent que le haut Dieu
Droit l'élançoit au lieu,
Pour son Roi annoncer.

Ioieux de ce diuin message,

Auec honnorables presens
Le vont voir, d'vn humble visage
Lui offrant or, myrrhe, encens.

Sachans qu'il s'étoit set
D'éternel Dieu parset,
En corps semblable à nous,
Chácum d'eux s'abbatit
Deuant l'ensant petit,
Sain tement à genoux.

M. CL. DE BYTTET. 3t

Or puis que fus tant admirable Claire nuit par tout l'uniuers, A samau sois moi fauorable, Inspire moi des diuins vers.

> Et toi le doux confort De mon ennui si fort Luth, que se vas pinçant, Cesse de lamenter: Et appren à chanter Le los du tout-pusssant.

de la Reine de Nauarre, suiuant les vers latins de Iean d'Aurat,

A Insi que le Prophete grand, Raus d'un braue char ardant, Bien haut par l'air print la carriere, De son bras doré, & luisant, La bride, & le fiein condussant, Des cheuaux foulans la lumiere,

O uand la robbe se deploiant Hors du sein du vieil slamboiant, Cheut aux ieunes mains suppliantes Du moindre Prophete, et ainsi Apres soi par l'air éclerci Tiroit longues traces ardentes,

Comme une étoile on voit flamber Tumbante, ou qui semble tumber,

Du ciel des autres bien lointaine, Trainant vne cueüe à long trait, D'vn feu soudainement pourtrait En la nuit brunette, & sereine.

MARGVERITE non autrement, Lasse de l'humain vetement, Qui d'une tache naturelle Outre son gré l'alloit couurant, Plus diuine se deliurant De l'orde masse corporelle:

Auciel hauteine s'éleua, Sur quatre roues elle va, Foi, Charité, & Esperance, Et la force qui donter peut Le sort malin, qui point n'émeut Vn cueur bien armé de constance.

Sur ce beau Char victorieux, Se ioint à la trouppe des Dieux, Ou Déesse elle se contemple, Et Reine, par dessiu les Rois, Non de son petit Nauarrou, Mais bien d'un Roiaume plus ample.

A ANTOINE BATTANDIER.

ODE. XX.

Le celeste Toreau dressant Sacorne d'or, de sleurs ornée, D'un front sur la saison puissant

·

Pousse la porte de l'annèc. Le ciel chauf ant l'humide de la terre, Nouueaux thesors de son giron déserre.

Desia se desensient les eaux, Abbatant leurs ondes legeres: Et parles champs les pátoureaux Se iouent aux gaies bergeres, Ores tout rid: mais cet estre agreable Nous va monstrant que vien n'est pardurable.

Tantôt le renouueau plaisant
Vn esté couppe-ble nous donne,
Et soudain que l'esté cuisant
A set place aux vineux Autonne,
L'hyuer recourt: ainsi l'heure nous meine
De iour, en iour, à notre mort certeine.

La Lune pourtant chácun mois
Rachette sa clarté perdue:
Mais Battandier si vne fois
L'arrest des trois parques nous rue
D'auant Minos,ou tous nous faut descendre,
Nous serons lors maugré nous ombre, et cendre.

Pourquoi dong' pour biens acquerir Perdons nous l'aise pour la peine, Quand si soudain un bref mourir Trompe notre esperance unine? Voici le coup de iouer, or s'ébatre, Or' pour iamais faut la trissesse abbatre.

I aisse le palais plein démoi,

I aisse, laisse, ces loix rongeardes:

Et te per aux champs auec moi,

Pour voir caroller les pryades,

Du bord ia sard d'une fonteine pure,

Sus un lit mol de mosseuse verdure.

CONTRE VN POETE iniurieux od E. XXI.

Le ciel pour punir ton outrage, Te plante au cerueau vne rage, Qui plus or plus croissant tousiours, Ainsi qu'Hecube malheureuse Forcera ta gueule hideuse, Tous les soirs par les carresours.

Va mátin, es ne me hafarde: Bien que d'envie ton cucur arde, Cherchant fur moi ficher ta dent, Et que ce vilain groin tu tordes, Ie n'ai point peur que tu me mordes, Me refusuant d'un ocil ardent.

Situ ne veux que ie t'accoutre
De coups, la sse moi pass routre,
Es tu bien pour me foruoier?
Mau sita rage encor te happe
Approche toi, gronde, vrle, iappe,
Tune me peux rien qu'ablirier.

A. M. D. B.

ODE. XXII.

PAr Venus qui t'est fauorable, Marguerite di moi, Di moi pourquoi trop mal traittable, Tu pers mon Lambert tant aimable, Cuit de l'amour de toi?

Pourquoi rechangeant de nature Plus parler on ne l'oit Que de sa Marguerite dure, Et n'a plus de ses amis cure, Ainsi comme il souloit?

Le bal, les festins, & les tables,
Et sa propre maison,
Les riu, & les teux delectables,
Et les lieux plus accompagnables,
Il hait comme posson.

Plus à m'appeller il ne tafche Pour entrefeüilleter Son cher Ciceron qui lui fache, Linçois penfif l'amour rem.che, Qui le vient tormenter.

Plus pour les tors dont tu lui vfes, Entre rochers connus, Entre vaux, of forests recluses, N'allons reuoir les saintes Muses, Nules Faunes cornus.

E

Y. LIVRE DI

Plus, las plus, n'enfonce sa dextre Larc droit au blanc visant: Vn Dieu archer trop trop adextre, Ingrate la set ta proie estre, D'un truit bien plus nuisant.

Sa dure peine cotumiere

L'af rce d'un tel pli,

Que rompant son ardeur premiere

Pour toi il sette tout arriere,

Voire soi en obli.

Dedans ta maifon importune
(Non foul d'i feiourner)

Aussi tôt n'anuite la brune,
Que pour te gemir sa fortune,
Il va s'emprisonner.

Ainsi le damoiséau Achille Secret se cachetoit, En la vierge trouppe gentile, Pour n'estre à l'assaut de la ville Ou on le souhetoit.

O petit dieu pour vne enfance Que grands sont tes effors! Quand mieux estre armé on se pense Lors tu sau sentir ta puissance Aux soibles, & aux sors.

M. CL. DE BVTTET, 34 A LOVIS MILLIET

SAVOISIEN. ODE. XXIII. Et en les bras en haut, l'attemoigne les cieux, Et sure le grand Styx, neur de la navure ombre

Let sure le grand Styx, peur de la parsure ombre, Que le mourroi plusôt ains qu'estre écrit au nombre Des malheureux ingrats, pour t'estre iniurieux.

Car cest toi qui aimé des loix silles des Dieux Par ton graue parler me tiras de l'encombre Ou s'alloi trebucher, quand soudein tu sis sombre Tout le Senat béant à tes dits merueilleus.

Mais laschant les torrens de ta forte harangue, Toutefon tu ne veux que le dore ta langue, Almant mieux à mes vers tes doctes loix changer.

Milliet tu as raison quitter l'or au vulgaire, Car l'or donner ne peut qu'une bien brieue gloire, Mau les vers de la mort seuls nous peuuent vanger.

A IAQVES RAPPIN, Aumonnier ordinaire de la Reine, ODE, XXIIII.

DEMANt le dur front de l'enuie Remettant la loüable vie Dont heureux le ciel t'a vétu, Sans que de moi aucun fard forte, Il faut Rappin que mon vers porte Temognage de ta vertu.

Combien que la connue épreuue La par tout publiquement preuue Quel est ton esprit, par l'effet : Et la pennible diligence,

Que pour notre pais en France Envoie au Roi tu as fet.

Cellui aux troubles plus contraires Qui meine à chef grandes affaires, N'est pas digne de peu d'honneur: Et meint son sauoir i consomme, Et tout ce qui peut faire un homme, Qui toutesois n'a ce bon heur.

En vain dessiu les eaux prosondes, La nes va resendant les ondes, Pour prendre le port bien souvent, Et pour neant dresse la teste Le mast, encontre la tempeste, S'elle n'a la saueur du vent.

Outre la vertu tant soit grande, En tout ne sçai quel heur commande Qui bridant haut notre dessein, Le bien dont aucuns il deuoie, Aux autres de grace il octroie, Tenans la fortune en la main.

Toutefou les Dieux inculpables, Ne versent leur dons fauorables Qu'àl'esprit au beau meité: Et qui par vne étroitte trace Pour les aller trouuer embrasse La vertu seule, & l'équité.

Meint d'anant toi qui avoit prise

Ta charge, de son entreprise Souuent s'est trouné deuoié: Mais onques tu ne sis demande Au besoin, tant sut elle grande, Que le Roi ne t'ait octroié.

Pour autant la vertu ornée Qu'en faueur le ciel t'a donnée, S'est ia fet voir au iour, si bien Que la Reine à ton heur propice En t'honnorant de son service, Desiat'a retenu pour sien.

Et à ta prudence estimée Ouurant son oreille sermée Si vn fait tu lui vas contant, Sachant combien tes propos pesent (Tant tes meurs bien nées lui plaisent) Voluntiers te va écoutant.

Or si ceux qui pour la patrie Se perdoient, regagnoient la vie Cábas en immortel seiour, Bien plus que ceux látu dois plaire Qui d'une audace temeraire Etcignoient sollement leur iour.

Et merites mieux de reuiure Par vne statue de cuiure, Qui tasche faire front aux ans: Mau pour toi ces euures peu viuent, Et maugré la memoire suiuent,

La longue inconstance du tens.

Reçoi dong mes vers qui plus valent (Si ne suis trompé) car il parlent, Et des ans hurtés ne cherront: Ainçois aux oreilles étranges, Faisans present de tes louanges Vaincueurs par les bouches courront.

ASALYRE, ode xxv.

S l la mort ne m'enuoie boire L'obli trop tôt, doré inoire le te promets mander ton chant Deslá ou le iour prend sa gloire, Insqu'ou Tethys le va cachant.

Puis guerrier courant aux allarmes, Auecques fes ardans gendarmes Ie camperes Berol veincueur: Mais o''s ecri de vaines larmes L'affais qu' Amour donne à mon cueur.

Ia Ronfard fet bruire hautene En France la harpe Thebene, Et pour chanter l'honneur des Roys Reçoit la trouppe Aoniene Dedans fon heureux Vandomois.

Et ia sur la riue Latine Dubellas la glosse Angiuine, Le Tybre étonné a rendu, Au luth a la corde argentine, Du bel oliuser dépendu.

Or moi auant que ie reuienne, De l'amoureuse Lesbienne Orné du beau myrte ombrageux, En ma terre Sauoisienne Premier i'apporterai les ieux.

> FIN DV PREMIER LIVRE.

KEPAE AMAAGEIAE.





DE ILLYSTRISS. ALLO-

BROGVM DVCIS D. MARGARETAE

Gallicæ è Gallia migratione, Ad Marc.Clau. Buttetum. Ioan. Auratus Lemouix.

V M Gallica Dux Margarin Allobrox

Sponsus paternos duceret ad Lares,

Phryx qualis Eleam puellam

Abstulit axe Pelops eburno,

Non Pifa læto tempore triftius Nubente flebat Virgine præpete Orbas paleftras, nec cruore Oenomai madidas quadrigas:

Quàm tota fleuit Gallia, quòd nurus Galli migraret fedibus è foli, Non illa equeftre, fed canorum (Cuius erat decus) agmen orbans.

Iustė sed Elis passa sit improba Raptus alumna, regis 😙 impij

Casum,

Casum, mala qui fraude Diti Tot generos socer immolasset.

At tale Gallos nil meritos sua Regemúe culpa, funere regio Mutasse pompas nuptiales Non leuis inuidia est deorum.

Nam Rex nec illo rege fidelior Hofpes, magis nec plebu amans fuit, Qui pacis Vltro fanciendæ Victima sit generosa factus.

A refricandis Musa sed abstine Sæuam Vetustis Viceribus manum: Sat Margaris tunc Vna Gallis Causa, superq; fuit dolendi.

Regale linquens Margaris atrium, Et fratris aula transfuga Regia, Et tot clientes, tot clientas Efficiens inopes patrona.

Quid nunc misella, quid sacient sua Orba (inquiebant) matre Camænula? Regi quis Vltra, quis benigna Tradet eas ope protegendas? Quod tu folebas optima Virginum Vt Virgo quondam, fic quoq; fæmina Nunc Vna fumme fæminarum Moribus ingenioq; præstans

Proinde & artes ingenuas q; tuis Semper tueri prona fauoribus, Quas nnnc relinquens, destitutas Vindicis auxilio reltnquis.

Has atq; plures his queremonias Tunc increpabat Gallia flebilis, Se, clamitans, omnes suasq; Funditus interiisse Musas.

At non deis non hac erat inuidis Mens, Vt ferina barbaries genus Gallorum, Vt olim, nec Veternus (Turpe nefus) rudus occuparet.

Vifum fed illis præfidii fatis In rege, & eius principibus fitum, Francifco, auici non in artes Degenere, aut animi paterni.

Francisco adultos in puero Viros Qui Vicit, acres iná; Viro senes Victurus est, si fata cursu, Quo semel instituere, pergant. Cui Nestorem Vnum, cui tot Achilleas De Guifiana dij tribuunt domo, Per quos & armis, & falubri Gallia confilio triumphat.

Ergo sat Vsis palladia Deus Cultisq; Gallis Virgine, sustulit Hanc à suis, & ad feroces Transtulit Allobrogas colendos.

Illic, Vt olim finibus in suis Doctos fouebat, sic fouet exteris Et nunc in oris : patriasq; Promouet, atq; propagat artes.

Tu testis Vnus tu satu es meis Buttete dictis & tua carmina, Qua Lesbÿ non Cambriani Vatus opus neget esse nemo.

Seu tu recentes ferre per orbitas Dignare gressum lege carentibus Rhytmis : catena siue certi Verba pedislibet alligare,

Tu primus ausus Sapphica Gallicæ Aptare lingnæ plectra: Viviliter Tu masculæ masè puellæ Fronte rapu meritam coronam. Seu facta regum, & prælia principum Ingentia æquas comparibus modis : Seu tu pudicos ludis ignes Nomine fub mutilæ capellæ,

Dignus tuæ qui de dominæ tibi Cornu coronam diuite conferas : Florum quod Vber atq; frugum Tu canis Vberiore Verfu.

Per te Sabaudis Gallicus adstupet Nunc & Camœnis & numeris chorus : Et patrios miratur hymnos Tam citò transiliisse montes.

Istud sed omne muneris est tui Quærapta in oras Margari dissitas Ronsardum ibi Bellaiumq; A19; alium a19; alium creasti.

Nunc ergò famæ Vecta draconibus Cœlo fereris ceu Ceres altera Actæa, quæ disseminasti Cecropius segetes per orbem.

FINIS.

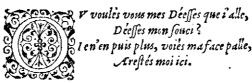
LESECOND

LIVRE DES VERS DE

MARC CLAVDE DE BVTTET SAVOISIEN.

AVX MVSES

ODE I.



En vain helas, en vain par voz saints antres Par voz saints antres cois, M'auéz gagné, quand faisiés les bois chantres Apprentis sous ma voix.

Combien traçant cette rude montée M'aués fet reculler Seul à l'écart, pour ma dure Amalthée Faire aux pins reparler ?

Et combien las d'une course legicre T'ai ie veu remonter Lesse tes slots, ma natale riviere, Pour m'our lamenter ?

Ou esties vous pucelles, quelle riue, Quel mont vous appelloit,

Allors

Allors qu' Amour os, nerf, & vaine viue Indigne me bruloit?

Ie ne croi pas qu'Aganippe glaçante, Pinde vous eut tenu, (Le bord d'Eurote, ou Lécolle sauante De Parnasse cornu.

Les Dieux des bou, & Nymphes, de leur grace Pour fecours me donner, Voiant ma mort écrite sur ma face, Vindrent m'enuvonner.

Chacun deux quiert d'ou vient ma maladie, D'ou me fourdent tels maux, Et fur tous Pan le bon Dieu d'Arcadie Auec ses patoreaux.

Helas, dit il, quel defastre en ta chance I'a le soulas rompu? Toussours l'amant d'une solle esperance Vainement est repeu.

N'allonge plus tes données angoisses Des l'heure que fus né, Car par arret les fatales Déesses L'ont ainsi destiné.

Or faintes feurs votre bande s'appreste, Et si aués pouoir Encontre Amour, pour vostre cher poète Faites l'ores fauoir. Il fault tenter si les drogues Colchiques Peuvent à ma langueur : Et si au feu les Idoles magiques Ont effet, ni vigueur,

Aff in qu'ainsi la beauté qui me presse Me veiille souvenir : Mais il vaut mieux qu'à ce coup ie la laisse, Que tant m'en souvenir.

For SVR LA MORT DE Trefillustre Prince Charles. 1x. Duc de Sauoie. ODE. 11.

Prince entre tous princes heureux,
Qui tirant ton cueur de la terre
De la paix fus tant amoureux,
Q'on ta veu veincueur de la guerre:
Et menas en ces mortels lieux
Vne vie femblable aux Dieux,
Puis quand tes vertus manifestes
Virent de tes gris ans le but,
Paiant le naturel tribut
T'ont porté aux manoirs celestes:

Ta diuine ame qui tenoit Son fort, par raifon si puissante, Du seul bien qu'elle imaginoit Triumphe ores toute concente. Haut au grand palau supernel Tu bou le nectar éternel,

Plein

Plein de l'heur qui des Dieux redonde: Et pres de leurs trofnes t'afsieds, Pressant les aftres de tes pieds, Ioieux d'auoir laissé le monde.

Látu prens la paix qui tiroit
Cá bas doucement ton courage,
Qui le premier áge doroit,
Ains que le fer fut en vfage:
Mais quand les deuoiés humains
En leur fang tacherent leurs mains,
Au ciel elle allá faire entrée:
Retirant des glaiues pointus
L'innocent scadron des vertus,
Pour accompagner son Astrée.

CHARLES dong' tu regnes lá haut
Ou ta puissance est tousiours vne,
Et ton regne ni creint l'assaut
De la variable fortune:
L'à tu prens immortels ébats,
Puis iettant tes yeux ici bas
Turu nos trop vaines demandes:
Voiant ce monde terrien
Estre vn petit point, & vn rien,
Au pris de richesses si grandes.

Ce pendant d'ung long pleur nouueau Ton peuple que l'apre dueil mine, De loin deborde à ton tombeau, Rebattant des poings sa poitrine : Et en grands cris continuels

Appelle

Appelle les aftres cruels: Man les tron Fées filandieres, Et le tens à nom faucher pront, Quand le fillet de noz jours rons S'endurcissent à noz pricres.

Desia pour toi ie commençoi
Tirer une euure à la memoire,
Ou pront ie descuelissoi
De tes aieux la morte gloire:
Mais las ton suruenu trepas
Ranuerse l'entreprise à bas,
Car ma Muse taschant première
Leurs braues fets aller chantant,
Non supportée va quittant
Sans honneur, sa trompe guerrière.

Mais si pour ton tige éleuer, `Ton silz pousse ma hardiesse,
l'irai ta grand' race treuuer
Iusqu'au fond de l'antique Grece:
Et montrerei nés tes aieux,
Du sang d'Hercule merueilleux,
Attirant sa longue noblesse,
Aux puissans empereurs Saxons:
Lors entonneront mes chansons
Ton grand Berol, & sa proisesse.

Tandis pour toi i immolerat Au noir seiour des ombres mornes Vn toreau, que i atournerei D'une girlande par les cornes.

Tout l'autel au ciel fumera, Et chaqu'an facrifiera Ma Muse sur ta sepulture: Qui contre l'obli hasardeur, Epiant de loin ta grandeur, Te graue ores cette écriture:

BBLIONB Q YI TANT DB MAYY FAIS ANYON ET DISCORDE ET GYBARX NAPROCHE'S FOINT DB CETTE TERR# 101 PORT LB PRINCEDE PAIX.

ASA MVSE. ODE III.

T Eune Eraton Sauoisienne, 📕 Qui la manne Hyppocrenienne Commences feulement gouter, Pour un iour te faire écouter, Petite, mais doucette Muse, De qui l'amour si bien m'amuse Qu'auec vn luth melodieux, l'aime mieux ensuiure les Dieux Forestiers, & Faunes rustiques, Et les Nauondes aquatiques, Aufrau des bocages plus beaux, Et aux tors riuages des eaux, Mignon du Prince de Pathare, Que la voix du palais auare, N'aiant iamais l'art dedaigné Que les neuf seurs m'ont enseigne: O de ma gloire la defense, Mon Support, ma seule esperance, Inspire mos des noneaux vers,

Anı-

Animés parmi l'unisers : Et me targe contre l'enuie Des traits aigus en calumnie, Que tousiours mon renom cherchant Iniquement va decochant Ce lourd, or profane vulgaire, A qui onq' vertu ne sceut plaire, Großier courbant son esprit loin Du ciel, qui de nous a pris soing: Donne que d'un fredon lyrique Le sonne le carme Sapphique Par la France, affin que premier Gagnant le Lesbien Laurier, Et maugré l'enuie dontée, Par une gloire meritée Tu cernes d'un tour triumphant, Le tendre front de ton enfant.

A A P O L L O N, Vers Sapphiques. O D E 1711.

Prince des Muses, Touiale race, Vien de ton beau mont subit, & de grace Montre moi les ieux, la lyre ancienne, Dans Mitylene

y u'autrefois Sapphon fona si delente, Quand le cueur bruloit à la pauure amante, Pere si tu veux que le les fredonne Ponne la donne.

Es que d'un archet resonant ie poussé Mille grands beautés de ma Nymphe douce, Douce non, mais las à l'amant fidele Toute cruelle.

Or que dans ces bois ie me tire a l'ombre, Plein d'amours nuifans, que ie porte fombre, Trompe mes langueurs, la doleur, la peine, Qui me regeine.

Yange toi Paan de la Cyprienne, Qui va commandant à la bande tienne : Pas ne fuis du rang de fa trouppe ferue, Mais de Minerue.

O l'honeur par tout reuerend de Clare, Des faueurs tiennes ne me sois auare, Montre les hauts cieux à ma gloire belle Perpetuelle.

Par fureurs faintes loge dans ma teste, Contre les Parques facre moi poète, Des noueaux lauriers à la ieune Muse Dieu ne refuse.

Mets l'amour tousiours de la belle en estre, Fai que ton luth d'or resone en ma dextre, Et que l'ord Python de sa langue inique Flus ne me pique.

A LAMALTHEE

ODE V.

S I tu beuois la froide Tane,
Femme à quelque cruel marr ane,
Encor' piteuse en maux si longs,
Pleindrois tu l'assaut que i'endure,
Butin d'auant ta porte dure,
Des apre-soustans Aquilons.

Ois tu cruelle, ois tu la porte, Poußée de la Bife forte, Qui rebruit d'un fec hurtement? Et le voisin bois qui f'entonne, D'un abboi que le vent lui donne, Iusqu'au haut de ton batiment?

O pauure moi, & loin de grace,
D'estre ici frilleux fur la glace,
T'aimant fur tous tes pour suiuans:
Mais indigne qu'amour me brulle,
Indigne que lair ainsi m'urle,
A la merci de tous les vens.

Abbats ta fierte violente:
Elle est a Venus deplaifante,
Et ront d'amour le doux lien,
Tu nes de la Vestale trouppe,
Ni difficile Penelope
Fille au pere Tyrrhenien.

IL 'LIVRE DE'

Lus l'or & les perles que donne L'amant, auecques fa perfonne, Pour f'arrançonner de malheur, N'ont point leur force à toi égale Pour t'auoir, non ma couleur palle Triste temoin de ma douleur.

Ains ce pendant qu'auec ma lyre Ie plein, ie fanglotte, & foupire, Ie tafihe a t'ouurir mesennun, O trop rigoreuse Amalthée Seule dans ta chambre nattée Tu trompes mollement les nuits.

Mis si les seux de la nuit lasse, N'ont set que le somme t'embrasse, Douce Amalthée écoute, voi Comment Amour le cueur me ronge: Si tu dors, à tout le moins songe Combien de peine i'ai pour toi.

A PHILIBERT DE Pingon, o D E VI.

or que l'hyuer s'approche, Pingon, Pingon, vois tu La Niuolette roche Haussant son chef pointu, Toutte de nege blanche: Et les arbres pressés De glaçons sur la branche, Se courbans tous lassés? L'eau qui tournoiant dore Les prés verds en bouillant Ferme s'empierre, & ore Plus ni va gargoillant: Las & foible se frise, Cuidant son trot hater, Au cisset de la Bise Contreinte d'arreter.

Chasse donq' la froidure Et fas seu de gros bois : Romp la paresse dure, Debout, à cette sois Ne pardonne à la caue : Sois d'un vin abbreué, Ia de trois ans ésclaue, Aux amis reserué.

Fai fumer ta cuifine
De mets non excessis,
Et au bal contremine
L'effort de tes soucis.
Que me chaud quelle terre
Mars remette en émoi?
Ien'ai soin d'autre guerre'
Que de m'amie & moi.

Qu'on m'apporte ma lyre C, à Philelphe, & außi Cour t'en a Lambert dire Qu'il vienne droit ici, Auec sa Marguerite :

Puis

Puis entre chez Milliet, Di lui qu'il vienne vite, Et que la bande i est.

Si l'étude l'engarde,
Nous lui mandens tous trois,
Que trop il famusarde
Au grand chaos des loix.
Or sus qu'on casse en terre.
D'un libre pié veincueur
L'aspre souci, qui serre
Et deseche le cueur.

Or est, ou iaman, heure
Que gan nous nous tenions.
Il n'est chere meilleure
Que de vrais compagnons.
Pingon de cette place
Vn seul ne bougera,
Qui ne vuide la tace,
Lors qu'elle écumera.

Au reste laisse faire,
Aux bons Dieux leur vouloir:
Tel ores se voit plaire,
Qui se verra douloir.
Ne nombre, & ne ranuerse,
Le cours d'un l'endemain:
La fortune peruerse
N'est pas à notre main.

Ce que ton fort te donne, Te face tout content. Si fortune n'est bonne, Ne te va tormentant. Ne crein la derniere heure, Oui nous traine au trepas: Combien que le corps meure, La vertu ne meurt pas.

SVR LE TRIVMPHAL retour de Bologne,

DE la mer ou fut Bellone farouche, Ou Tytan tumbé tout rouge se couche, HENRI le vangeur de l'Angloise outrance Reuient en France.

Ramenant braue fon fort exercite, Non iamais veincu dessous sa conduite, Ia du beau laurier qui par mort s'achette Cernant sa teste.

De son absence Paris tant malade, Le sentant venir de bien loin l'ocillade, Et lui appresse le triumphe, gloire De sa vittoire.

Par les faints temples, les voutes pendantes Defia fallument de lampes ardentes: Les prestres qui ia les encensoirs ventent Haut aux Dieux chantent. LL LIVRE DE

IA desia lon voit de loin aux campagnes Flamber les armes, blanchir les ensègnes, Et d'un trot braue la cheuallerie De Mars cherie.

Ia desia lon voit herisser les pleines De porte-lances, & de capitaines, Linsi bouïllantes comme en la marine L'eau qui chemine.

Lá haut encrefté le Duc de Vandaume Ardent se montre tuteur du roiaume, Plus armé de cueur, & de forces fermes Que de ses armes.

Iá Guìfe, Aumale, noirs d'honneste poudre, Semontrent ard ans ainst qu'une foudre, Nians fet estre l'Angloise vaillance Boule à leur lance.

La Mommorenci Nestor de la France, Qui au front porte la sage prudence, Nerue de vertu sa force ancienne Vlysienne.

Le ieune NE MOVRS que la gloire anime, Comme de Sauois race magnanime, Faisant reuiure les superbes septres De ses ancestres,

Mignon de vertu qu'il aime, & caresse, Promet un grand fruit en sleur de ieunesse,

M. CL. DE BVTTET.

Craquant des armestout leger galoppe Parmi la troppe.

Par tout retreluit la flotte argentine Du roial tige, celeste origine, Auec les armes, lances, & épées, En sanglantées.

Mais au beau milieu de si clairs heroës H E N R I flamboie, decouuert les ioües Sous sa visiere, se faisant voir estre Vn Dieu terrestre.

De tant forts princes Bologne étonnée Trembla, se voiant toute environée Sensat des Anglois, foibles pour repondre, La versu fondre.

Quand les murailles de terreur tremblantes Receurent grands coups des gorges tonantes, D'un brust, et rebruit, d'un double tonnerre Crollant la terre.

Le grad Dieu Neptun des sources profondes En sent refremir sonregne, & ses ondes, Trous ou anonce dun sier bras moleste Guerre suneste.

Son septre empoigne, qui les eaux enuoie, Puis prenant pitié du clair sang de Troie, Trompat son courroux, long tens effroiable, Fut fauorable.

IL LIVRE DE

Aux François mesme Tethys est facile, Redonnant faueur à son plus qu' Achille, Qui ne dost creindre tant haut son heur monte Qu'autre le donte.

Et si lui promit d'une iuste guerre Non sa Bologne, non seule Angleterre Ains à toussourman tout ce quelle embrace D'un long espase.

Mais hama lyre tu es trop hardie, Encor les armes ne faut que ie die. Garde qu'en cuidant enfuiure les trompes Tu ne te rompes.

IL SEPLEINT D'AMOVR ET D'AMALTHEE, ODE VIII.

P Etit Dieu, Qui en tout lieu As fes maitresse ta main, Las & puis, Que tsen ie suis, Que ne mes tu plus humain,

Le tens tout, Chasse à son bout, Et rien ne peut sciourner : Vn iour fuit, L'autre le suit, Tout s'en va sans retourner. Les flambeaux,
Du ciel, plus beaux,
Sur nous verfent leur pousir:
Car ils font
Sellon qu'ils vont
Tout à sa fin se mouvoir.

Mais douleur, Ni ma couleur, Ni ma trop ferme amitié, Ni la foi, Trop viue en moi Ne treuuent mort, ni pitié.

Ah beauté, Qui m'us enté Ton front au cueur, & tes yeux, Dent l'attrait, Tiendroit fuiet, Mesme le plus grand des Dieux,

Ton beau teint, Ton marbre peint, Les Déesses ont en soi : Tels biens ont, Et si ne sont Cruelles ansi que toi.

Pour Adon, De Cupidon Venus les traits tu sentu, Phebs eut bien

IL LIVE DE

Le Latmien, Et Cybele son Atys.

Me perdant D'un feu ardant, Amalshé' su me nourris : Pour l'émoi Que i'ai par soi Ne me donnant que tes ru.

A quoi las, Hatant mes pas Veux su m'abbatre à lénuers, Qui chanté Li ta beauté, Portée au ciel par mes vers ?

Sus leur mont
Les Mufes m'ont
L'un de leurs chers fils nommé.
Hé que vaut
Vn bien fi haut,
Si de toi ne fuis aimé?

De ma mort Iurée à tort Quel los peux tu rapporter ? Asse d'heur, As de l'honneur, Que seule m'as peu donter. M. CL. DE BYTTET. 48

Sainctquentin, & les victoires de François de Lorreine, Duc de

Guise, à Calais, & Thionville. od a 1x.

Omme vn lion autrefois redoutable, Sentant desia pesans Ses membres gourds, à soi non plus semblable Faisant place à ses ans,

Aux fiers combats des plus forts ne s'encombre Qu'il a tadis tenté, Ains s'accroupit, & se retire à l'ombre De quelque antre écarté,

Ne perdant point pourtant sa fiere audace Desous sa vieille peau, Il enhardit, & auance en sa place, Son ieune Lionneau:

Qui de fureur troublant toute la pleine, Par un noueau effroi Saute aux toreaux, & les mord, & les traine, Tous en fang apres soi:

Tant pour amour de la gloire éveillée Que pour faim du repas, Soit pour autant qu'à celle heure épiée, Le pasteur n'i est pas:

Linsi .

"Ainfi Cefar quittant les fortes armes Bas de dessus son dos, Laissant l'ennui, & fuiant les allarmes, Pour gagner le repos,

Arma son fils de fer, & de courage, Ou en premier butin Accoup embla comme vn puissant orage Les murs de Saintquentin.

Mars depitéen sa terrible bande` L'ensegne déploia, Et voiant France en siance trop grande A ce coup l'esfroia:

Ini presentant pour la faueur, la perte, (O ciel soudain mué :) 'Au roial sang sit rougir l'herbe verte, Sous vn Prince tué.

Mais comme on voit qu'en éclairs le tonerre Pret de tout accabler, Groule le ciel, d'un grand bruit, qui la terre Prontement fet trembler,

Haut au milieu de son ardente trouppe Le vaillant Guise ainsi, Brane accourant des champs de Partenops, Vint fondroierici:

Et de prim saut en secourant la France A dans sa main remis Le fort Calain, deux cens ans en souffrance Foulé des ennemis.

Puis fattachant à meinte, & meinte ville, Tout pret a les faucher, A ranuersé l'orgueil de Thionuille, Pour autres depescher,

Si que par tout la peur, le sang, l'esclandre, Il enuoie aux plus forts: Epouentant l'Angleterre, & la Flandre, De ses heureux efforts.

O fort heroè! o vertu plus qu' humaine, Qui grande au ciel te mets, Par tes hauts faits la gloire de Lorreine Ne perira iamain.

HYMNE A LAPAIX.

I lle de Dieu, des peuples mere, Qui des que les chetifs humains Malins ne connurent ton pere, Armans leurs infideles mains, Tirant haut ta diuine bande Nous laissas à tout malheur choir, Puis au ciel en magesté grande T'allas pres de ton pere assoir.

Si quelque vertu non foulée Encores foufflans nous foutient, Or que la terre defolée

A son

IL LIVER DE

A son dernier abime vient, Ecoute moi : ne soit couverte Ta pitié, pour plus ne nous voir : Asses nous a punis la perte Dedaignans de te receuoir.

Ah las rien plus çá bas n'abonde
Que tout malheur, nous r'accablant!
Le cruel Mars l'uniuers monde
De ville, en ville, va troublant.
Las plus le ciel ne nous auoue,
Loin loin de nous fe nfuit tout bien,
Sans raison Bellone se ioue
A épancher le sang Chrestien.

Les cités aux tonnanas allarmes Rompant le saint honneur des loix, En grand effroi sautent aux armes : Des trompes les horribles voix Noncent par tout ouverte guerre: L'une gent court l'autre assommer, Que reste si non que la terre s'enfondre pour nous absmer?

Ah si ta celeste caresse
Nous cache son visage doux,
Helas debonnaire Deesse,
Pour tout iamais cest set de nous.
Le ciel soudroiant nostre race,
Dorera vn siecle nouueau,
Puisque de son antique sace
L'uniuers n'a plus rien de bean.

Poi tu P HILIPPES qui arriue Pour tout à coup la France embler, Faisant d'une fureur hattue, Vn meruelleux camp assembler? Les pleines qui claires herissent De fer, viennent à s'animer, Comme les ondes qui se glissent L'une, apres l'autre, dans la mer.

Voi, voi, en la large campagne HENRI pront les armes happer, s'opposant aux forces d'Espagne, Et pres d'Amiens se camper: Ou couurant toutte la praire Va ses siers étandars hátant, Puis dressant sa gendarmerie D'un front invinicible l'attend.

Quelle ruine plus profonde

Ah pourroit l'Europe encourir,

Las si cette élite du monde

S'entrebrassant vient à perir!

Du meurtre la bourelle guerre.

Faisant Somme à regret háter,

Ne se contentant de la terre,

Courra Tethys en sanglanter.

Descen du ciel froisser leurs armes, Qu'ils n'aillent iamais combattant: Et vien pronte essuier les larmes Du pauure monde qui t'attend. Empogne la corne abondante,

MAH

Man de l'arbre ou tant tu te plan Orne ta trouppe triumphante O paix, o bienheureuse paix.

En or pompeusement ornée Venus ait son beau Ceste ceint, Amenant le bon Hymenée D'une robbe de pourpre peint. Les plaisirs, les gais ieux, la chere, Tes saints pas talonnent de pres, Te suiuant tous leur Reine chere O paix, o bienheureuse paix.

Quand l'horrible affaut prendra veie Pour au choc ces grands Roys irer, Comme gryphons qui à la proie A coup se veulent déchirer. Vien au sécours : ah ne nous laisse, Mais contre l'affaut hasardeux Partant du ciel comme Déesse Lance ta grand force entre deux.

Bien que de Mars la rage ouverte Semble tout à la mort messer, Sans esperance que de perte: T'armant de ton dium parler Aux scadrans élancés commande D'arréter: lors chacun tout coi Abbatant sa sureur plus grande, Humblement obisse à toi.

Di leur Rois guerriers si la gloire

Obstine's vous contreint armer Faut il en sanglante victoire Desoler la terre, & la mer? Suiure's vous ce Mars execrable Tant de voz cités ranuersant? Las voiés l'estre pitoiable De votre peuple perissant.

A ta voix la pitié chrestienne Si sainte les puisse émouvoir, Qu'à l'enui l'un & l'autre vienne Humble à toi, pour de pres te voir. Lors ta grand' beauté fauorable Resplendisse en ses doux attraits Par sus toute autre émerueillable, O paix, o bienheureuse paix.

Pren la main à la guerre adextre

De HENRI du ciel fortuné,

Puù la victorieuse dextre

De PHILIPPES a vertu né,

Et en foi non iamais muable

Fai les si douces enlacer

Qu'époints d'une amour pardurable

Tous deux viennent à s'embrasser.

Iors Bellonne en afpre furie Rompant ses homicides fers De depit, & forcennerie, Aux grands abimes des enfers Trebuchant pour iamau descende : Es chascun raconse tes faits

Anonçant ta victoire grande, O paix, o bienheureuse paix.

Que plus aux champs Mars on ne voie, En canons terribles tonner. Haut au ciel montent feux de ioie, Les temples faints on voie orner. Toute l'Europe à ta venue Déborde en triumphes expres : Et tout peuple apres toi se rue O paix, o bienheureuse paix.

Va reuoir le monde habitable, Merquant ce grand rond terrien: Et ta douce main équitable Rende à chacun ce qui est sien. Le prestre dedans son eglise, Le noble l'autrui ne cherchant, Le marchant en sa marchandise, Le laboureur soit à son champ.

Puis de l'abondance prospere, Commence les thesors verser A la tout-engendrante mere, Qu'a tes pas on voie engresser: Et que l'accroissante richesse, Bigarre en tous bons fruits épes No7 champs dorés de ta largesse, O paix, o bienheureuse paix.

Par quel los Déesse puissante Bruira ton nom en mes vers mis? Baut il que ma harpe te chante La grande fille de Themis ? Plutot pres de Dieu toufiours telle Flambas en ton trofne, à iamais Sur tous les fiecles éternelle, O paix, o bienheureuse paix.

Quand cette grand' machine ronde Contr'émeut tous ses mouuemens, C'est toi que pour tourner le monde Arrengeas tous les elemens. Et lors que le chaos contraire Rebroùilloit la cause aux effets, Tu les sis en leurs lieux retraire O paix, o bienheureuse paix.

Tu es de tout mere divine,
Compaigne des grands Déités.
La Iustice à tes pieds s'incline,
Tu peuples les grandes cités.
Tout ce que ce beau tout enserre
Ministre au grand Dieu tu le fau:
Toi puissante au ciel, & en terre,
O paix, o bienheureuse paix.

Il n'est region si barbare Qui humble ne t'aille adorant. L'ardent More, & le froid Tartare, Laissant Mars te vont implorant. Les Medois bragards à la trousse, Pour trophé t'appendent leurs traits. O des viuans nourrice douce!

G nig

o paix,

O paix, o bienheureuse paix.

O celeste, o trois fois tresgrande,
Antique Reine des humains,
Oi comme chacun te demande
T'addressant la voix, & les mains.
Ne sois de noz veux dédaigneuse,
A t'auoir voi tous peuples prets.
Descend, descend, o paix heureuse,
O paix, o bienheureuse paix.

A ANNE. ODE. X.

P Res d'un doux ruisselet bruiant, Encortinés d'une ombre lente, Euiton la chaleur mordante De lápre soleil ennuiant.

Douce mignonne ie te prie Faison ici rompre noz. pas t Ie t'asseure que ie suis las D'une autre ardeur, qui plus m'ennuie.

> Sous cet orme courbant son dos Au vent, d'une douce halenée, Trompons cette chaude iournée, Sommeillant en oisif repes.

Ote dongues ta Turque toil**e,** Et que tes cheueux separés En trines d'or, soient égarés Pour faire à Zephyre vne voile.

M. CL. DE BVTTET

Puis mets de fleurs vn gai chappeau Sur ton front, ou ton poil se frise, Echarpant ca crespe chemise, Qui follatrera sur ta peau.

Telle aux bois fut iadis connue Venus, accollant fon ami, De grand aife tout endormi Sur fa blanche poitrine nue.

> Et en tels ornemens sutils De Tyr les pucelles chassantes, Portoient les trousses traquetantes Sous leurs coudes pronts, & gentils.

C, á donq' vien ma mignonne, & laçe, Ton doux bras à mon cou baißé, Me tenant de l'autre embraßé, Sur ton g yron qui me soulasse.

> Lors par fois fort le baiséreit Tes humides leures décloses, Puis sur tes beaux tetins de ross Doucement le m'endormires.

Et en ce soupirant ombrage Qui tant bien nous embouchera, Quand le plaisir me touchera Veincu d'une doucette rage,

> Plus mignard t'irei caressant Qu'un pigeon qui s'amie baise :

Tous deux languirons de grand aise, L'un auec lautre perissant.

Ainsi morrei sous ce bel arbre, Ainsi ta vie s'en ira: Lors ton blanc corps me seruira D'un soues sepulchre de marbre.

> Ies Nymphes des bon qui verrent Viure apres mort notre amour grande, En vain faisant de pleurs offrande Tels vers funebres nous donront.

O TOMBE NON IAMAIS OBSCYRR BIEN MERITES CE CORPS ICI RT TOI LOIAL AMANT TRANCE VNE TANT BRAVE SEPVLTYRE.

A CLAV. DE LAMBERT.

T V viuras plus heureux Lambert, si tu passages Sans paureux t'assabler aux dangereux riuages, Et sans en haute mer ta voile aller donnant A l'Austre forcennant.

> Praiment cellui se voit ça bas un petit Dien Qui des deux bouts choisit le vertueux milieu: Vn estre par trop grand donne peine, & souci, Pauuretté sache ausi.

M. CL. DE BVTTET. 54

Plus founent les hauts pins (quand les vens fe font guerre) Par la rage de lair veincus gifent à terre: Grāds tours ont plus grād cheute, et fur les monts plus grāds Sont les foudres grondans.

Quel desir dong' nous chasse au bas Inde vermeil, Et aux peuples chausés d'un étrangier soleil, Si la richesse, & l'or, sous leur vaine valeur Couvent tant de malheur?

Tu feais mon cher Lambert, que la vertu conftante De ce qui est asses paisible se contente : Ien'estime non plus de se voir empereur, Que panure laboureur.

> Lanature à tous donne vne commune loi, Vn pauure crocheteur, & vn superbe roi, Nassans n'apportent rien, & quand ils s'en iron**s** Rien ils n'emporteront.

Tous nous faudra franchir vn passage semblable, Tous nous faudra passer l'onde non repassable, Foir Sysiphe, & Tantal, & la punition, De l'orgueil d'Ixion.

> Cest arreté que tous qui viuons des presens De la douce Ceres, serons trainés des ans En l'éternel exil, on noz biens du trepas Ne nous garderont pas.

Tandis que les trois feurs tirerent notre vies. Loin de l'ambition, loin de la palle enuie,

Viuons

IL LIVRE DE

Pinons nets de peché, le reste qui sera Le destin le fera.

> A toi les iustes Dieux n'ont voulu refuser Des biens à suffisance, & moins l'art d'en vser, Esprit, ni corps dispos; que vas tu souhetant? Rien n'est en tout content.

A L'AMALTHEE

Helas que me veux tu plus?
Voi qu'aux maux qu' Amour m'assemble
Vn palle mort ie resemble,
Qu'on met au tombeau reclus.

Que veux tume geiner mieux Que plutôt tune m'assommes? Crois tu que les veillans Dieux' N'ont souci des fets des hommes?

> O Dieu, est ce rendre un iour Au port, l'éspoir qui m'enchaine, M'abbatre de tant de peinel Est ce le loier d'amour?

Veut ton beloeil confummer Vn pauwre cueur si fidelle? Veux tu estre en lieu d'aimer, Vne Belide cruellé &

M. CL. DE BYTTET. SS

Ah si tu en suin ce tort, Auec moi cherra ta gloire. Est ce quelque ample victoire Al'ami donner la mort?

Qui chantera tes beaux yeux, Ton doux meintien, tes caresses, Dont tu detiendron les Dieux, Quittans pour toi leurs Deesses ?

> <u>Ou</u>i tracera de longs pleurs Saface étrange, & mi-morte, La nuit à ta fourde porte Offrant des pleins, & des fleurs ?

Iadis eut en tel dedain Narcis, vne Nymphe belle. O fier iuuenceau en vain Te plaise vne autre, dit elle.

> Amour la pouurette ouit, Il prend larc, à sa priere Court une fleche meurtriere Qui du rebelle souit.

Car tant soimesme il s'aima Panché sus vne sonteine, Qu'en sin mort il i páma Quitté de son ombre vaine.

> De son sang plein de langueur Bumant au mosseux riuage,

Pour éternel témognage Sortit une belle fleur.

O si le ciel veut tenir Labalance à ton iniure, Pourra iamais deuenir Ta beauté,sleur, on verdure?

> Plutôt courras te cacher, Dans les bois ourse poureuse, Plutot (ô trop rigoreuse!) Roidiras en long racher.

Venstu qu'un trais punisseur Au fleuue infernal te mande ? La beauté par la douceur, Tousiours sélieue plus grande.

> Mais que me vaut de donner, Aux fiers vens ma pleinte vaine? Puse le soc en l'areine Pour rien puis n'i moissonner.

En se pendant tu nourris Mon mal d'un espoir seuere: Puis,o trompeuse,ton ris S'ébat tout en ma misere.

> Ong femme ne tallaitta, Eiere, superbe, rebelle, Vne tygresse cruelle Sus vn dur roch t'enfanta.

M. C.L. DE BVTTET. A P. DE RONSARD Vandomois. ODE XIII.

R Onfard fils d'Apollon, il faut Qu'au ciel ma flamme foit portée: Amour m'ard d'un brandon si chaud, Allumé à loeil d'Amalthée, Que sentant mes forces éteindre Le n'ai plus ma voix pour me pleindre.

> Or'font reuerdis trois printens, Que cette grand'beauté cruelle Tyrannife mes ieunes ans, Triumphant de ma perce, telle Qu'un braue Roi aiant foumis Sous fa main les murs ennemis.

Que reste il donq' fors qu'en ses bras, La Parque à mes maux plus humame, Me prenant, m'abime lá bas, Pour me décharger de ma peine : Et que Caron ramant sa barque, Me sauue aux champs ou est Petrarque ?

> si tu sceus ong' comme Amour point, Par ta Cassandre ie te prie Que l'obli ne m'emmeine pont: Donne à ma cendre une élegie, Et prenant pitié de monsort, Complein de ton ami la mort.

IL LIVRE DE

Ainfile trait d'Amour veincueur
Par l'oeil d'une beauté divine
Qui mit le camp deuant ton cueur,
N'atteigne à ta fainte poitrine:
Ainfi Venus mal fecourable,
Plus qu'a moi te foit fauorable.

A IEAN DE PIOCHET

ODE XIIII.

Diant le Saturnien âge
L Piochet, que vas tu regretant
Le non reparable dommage
Du monde, qui viuoit contant?

Lors (dis tu) notre grande aieule Du soc n'auoit le ventre encré: Car sans la semondre, elle seule Tout nous prodigoit de son gré.

Les vignerons à la vendange Iamau érener ne f'allvient. En touttes pars (miracle étrange!) De vin les purs ruisseaux couloient.

Iamais la chaleur retournée De l'Eté, ne les bafanoit, Et fans voir grifonner l'année Toufiours le mois de Mai regnoit, Encor le pin marchant à rames N'auoit veu les marins dangers, Ni la trompette aux fiers allarmes N'animoit les cheuaux legers.

Encor lo fer, nerf de la guerre, Et l'or plus nuifant que le fer, Ne fasfoient éuentrer la terre Iufques au tenebreux enfer.

L'execrable faim d'auarice Q ui ne se soule d'assembler, La discorde source du vice, N'osoit point les cueurs accabler,

Ni la ieune èpouse feale Point ne rompoit le neud certein De la blanche foi nuptiale, Pour tromper son mari lointein.

Car la vertu viuoit au monde, Franche des outrageux exces: Chacun f'aimoit d'amour profonde Il n'étoit Iuge, ni proces.

O tens heureux que ie m'étonne Te voir tant careßé des cieux l Tu es dit à raison tresbonne Siecle dorsfiecle precieux.

Ainsi parlant des premiers hommes Piochet, ou vas tu t'empecher

Du grand age dor? nous i sommes, Ne cour plus si bin le chercher:

Ores l'or aux peuples commande: L'or plus que vertu on cherit, Ores par or l'amitié grande Et la plus forme foi perit.

L'or fet qu'ores l'auare mere Vend sa fille aux sales amours, L'or fet que l'enfant de son pere Cherche la mort auant ses sours.

L'or fet dans une riche bouche Entrer le venin trahissant, L'or fet étrangler dans sa couche Sans cause iuste l'innocent.

Par or fachettent les offices, Pour détruire un pauure fouffrant: Et se vendent les benefices Comme meubles, au plus offrant.

Par or les honneurs on échelle, Sans or tu n'auras iamais bien, Sans or en ta iuste querelle Ton auocat ne dira rien.

Bref mon Piochet l'or tout maitrife, Meintenant l'or est adoré, Chacun veut l'or,chacun le prise, Voici vn vrai siecle doré.

M. CL. DE BVTTET. 58 SVR LE TREPAS du Roi. ODE XV.

ENTREPARLEVRS.

LE POETE ET LA FRANCE.

Air répon moi is te pri,
Qui es tu qui d'un tel cri,
Et d'angoisse si étreinte,
Enuoies au cuelt a pleinte?
Et tirant sanglots prosonds
En larmes toute te sonds?
Pourquoi ta main tant outrage
Tes longs crins, or ton visage?
Quel apre regret te sand,
Comme vne vesue dolente,
Qui se déchirant lamente
La mort de son seul ensant?

LA FRANCE.

Fuit'en loin de mes ennuis,

Ah qu'est ce que plus ie suis?

O France, France angoisseuse,

I a trop t'estimoit heureuse

Le ciel, las qui en vn rien

S'oppose à mon plus grand bien:

Hé hé qui pourroit contreindre

Fut vn dur tygre, à ne pleindre,

Voir ainsi mort deuant moi

HENRI mon grand heur prospère,

Mon Roi, mon prince, mon pere,

Mon pere, mon prince, C. Roi!

LE POETE.

A droit ta iuste douleur

S'attache à si grand malheur.

Las qui en tant tristes termes

Brideroit ses chaudes larmes?

Lui ces iours qui tournoiant,

D'armes tout reslamboiant,

Terrible en sa force agile,

Eut soudroié un Achille

De grands coups, sous son armet,

A il hors soussiele uve?

Di moi comment ie te prie,

Si ta douleur le permet.

LA FRANCE.

Ah las, & ne scais tu pas
Qu'aux Heroiques combats
Du grand tornoi, par vengeance
Mars d'une fatale lance
Qui son armeure outre-ouurit,
Déclats son beau front meurtrit.
L'étourdissant à la cheute,
Las & en vain à l'émeute
Le sécours vint le saisir:
Lors cheut en si grande outrance
Ma briene resoinssance,
Et mon trop fraile plaisir.

LE POETE.

O Dieux de notre heur ialoux,
Etoit il rebelle à vous?

Auoir au monde rendue
La paix par tant d'ans perdue,
Ramparer la sainte foi,
Voir ce grand Espagnol Roi
(L'honneur du monde) son gendre :
Puis taschant un repos prendre
Pris de la Parque à l'instant!
Quand plus, co plus i's contemple,
Ceci est un vrai exemple
Que çá bas rien n'est constant.

LAFRANCE.

He voir mon fort Roi veincu,

Qui haut veincueur a vécu

Par tant d'horribles allarmes!

Combien l'ont chargé les armes

Guerroiant pour mon support,

En plus grand has ard de mort?

Las quantes son à ma pleinte,

M'en a set verser la creinte

Vne grand' pluie de l'oeil?

Man lors Dieu gardoit sa vie,

Pour en cette tragedie

L'outrer à mon plus grand dueil.

LE POETE.

Dieu est iuste, & rien ne fet Qui ne soit bon, & parset, Encorn' arrivoit son beure. Il faut que tout homme meure Tôt, ou tard, également: Nul ne scait quand, ni comment. Tel souvent se promet d'estre Ici bas un Dieu terrestre, Qui en hauts desseins trompé, Tombant sous son asseurance, Auec sa vaine es perance Tout à coup se voit happe.

LA FRANCE.

Las au beau palais roial
Il ornoit le lit nossal
De sa seur, iointe en grand'ioie
Au puissant Duc de Sauoie:
Mais la mort qui le guetoit,
La tombe lui apprétoit,
Et à moi vn lac de larmes.
O trop infideles armes
Perdre ainsi mon Roi si doux!
O ciel sourd à ma compleinte!
Ah m'aiant ainsi contreinte,
Pers tu le souci de nous ?

LE POETE.

Arreste ton vain crier,
Par cris on ne peut plier
La Parque à chacun seuere.
Trompe ton dueil, laisse faire
Au grand ouurier de la haut,
Qui voit bien ce qu'il nous faut.
Cuides tu que ta cririe
De mort le reueille à vie?
Le ciel dun long tour dispos
Abbat toute chose née:
Et faut sous la destinée
Que chacun courbe le dos.

Or donques torche ton ocil,
Sans tant r'appeller ton dueil.
Tu as FRANCOIS, dont l'enfance
N'atrompé ton esperance,
HENRI en repos se voit
Meilleur que quand il viuoit.
Quant à la Parque traitresse
Qui tant te brasse dangoisse,
Elle a vsé de ses droits:
Car à tous se montrant vne,
Non plus que la gent commune,
Elle n'épargne les Roys.

H iiij A

A IAQVES IVLIOT DIGEONNOIS,

ODE XVI.

A plus grand' malheurté qui puisse Rendre l'homme ésclaue à tout vice, Cest que se voiant imparset, Et perissable en ce bas estre, Auenglé il ne veut connoitre Ce pourquoi il a été set.

Plutôt dégenerant en beste, Toussours à bas panchant la teste, Du ciel va son oeil détournant : Egal aux brutaux qui ne viuent Que pour perir, o par tout suiuent Lá ou le corps les va trainant.

Mais de nous celle part meilleure Qui laissant cette orde demeure Retourue au ciel son premier lieu, Montre que par elles nous sommes Et deuons estre appellés bommes, Visse image de ce grand Dieu,

Eussions nous tous la connoissance Que cest que de notre naissance, Iuliot le souverein bien Ne nous fuiroit, & cette vie Qui nous trompant tôt est rauie, Nous estimerions moins que rien.

Chacun

Chácun de son peu tenant conte Viuroit content: la raison pronte Coupperoit la griphe à proces. Le fer qui sa mere ensanglante, Forcé d'une main violente, Pour l'or ne feroit tant d'exces.

Plus l'abus on ne verroit naitre. Le marchant, le noble, & le prestre, Son chemin tracé ne romproit. Par tout sicuriroit la police, Et iamais l'auare iustice Par presens on ne corromproit.

La Foi ores de nul connue, Et la Verité toute nue, Et la Paix qu'on ne peut auoir, Amerant du ciel leur sequelle, Auecques Astrée la belle Viendroient çá b as pour nous reuoir.

Mais Iuliot nul ne veut suiure Le vrai bien, qui heureux fet viure: Et tant l'erreur nous tient pressés, Que sculement or on caresse Les vains honneurs, & la richesse, Et les grands thesors amassés.

Pourquoi mortels voz cueurs ferangens Aux chofes vaines qui fe changent? Quel heur attendés vous auoir Suiuant l'inconstance du monde,

IL LIVRE DE

í.

Et si celle vie seconde Plus belle ne pensés de voir?

Soit l'Aube & le vespre, la marque Aux biens d'un salué monarque, Dontant ce grand rond terrien, Qu'en a il ? tout s'en court, & plonge Au vain obli, tout comme vn songe Vitement s'en retourne en rien.

Iene voi point de difference De la richesse, à l'indigence, Ni des plus petis, aux plus hauts : Car außi bien la mort assomme Le riche Roi, que le pauure homme, Nous faisant en fin tous égaux.

AV SEIGNEVR IEAN Truchon, premier President de Grenoble. ODE XVII.

Vel Dieu ma Muse, quel prince, ou heroe, Quel Roi ma Clion veus tu que ie loise, Dont le nom, la voix dans les bou hardie Die, & redie?

Ou par l'épesseur d'Helicon ombreuse, Ou dessus Pinde, ou dessus la frilleuse Roche Hemienne, iadis rechausée Du chant d'Orphée,

Aux

Aux doux arts docte de sa mere sage, Frenant les sieuues, ou des vens la rage, Lors qu'il oreilloit les forests suiuantes, En vain marchantes?

Veux tu rechanter des fiers Grecs les flambes ? Ou les déreglés & gais Dithyrambes ? Ou de Briare les cent bras molestes Aux fors celestes ?

Ou d'un vers tout neuf sucré de ta manne La prise de Mets, ou Sienne Tuscane, Sacrant de HENRI l'immortelle gloire A la memoire ?

De ce ma lyre pas vn mot ne sonne, Mars sur tes cordes asses ne s'entonne, Les soucis ieunes, les amours qui croissent, Mieux te connoissent.

Sus donques mes dois que lon se remue, O Pimpléennes venés, qu'on salue Mon Truchon (votre des sa tendre enfance) Qui vient de France.

Qui vient, & venant, auec soi rameine L'Equité, les loix, & la soi certaine, Que ce iour me soit pour si chere teste Liamais feste.

Lyre trop basse retor tes oreilles, Qu'on sonne, & sonne, qu'on face merueilles, Chacune

Chacune corde, sans quelle se rompe, Soit une trompe.

Tai toi dong* Amour, & vous außi armes, le sonne Truchon patron de mes carmes, Et qui aux Muses sur tous m'accourage En ce teune áge.

OT stan trop lent es eaux a Jurées, Si tu honnores tes roises dorées D'un iour, qui face que ie chante un hymne De ses mains dinne

Dans vn dur antre, ou dessus la molle herbe, Reneillant les ieux honnorés de Lesbe, Quels nerf, quels fredons, quelle ode plus douce, Veincra mon pouce?

AVX DAMOISELLES SAVOISIENNES, ODE VIII.

E Dieu de dostrine, & science,
Ou in aime des ma tendre enfance,
Or moffrant d'un suste loier
Ce qui set mon front verdoier,
Ma donné cent plumes nouvelles,
Oui les beautés des damoiselles
En tout rapportent vivement;
Et vous ose faire vn serment,
Oue les votres du ciel venues,
Ne cherront sous terre inconnues,

Et par moi la posterité Saura quelles aués eté.

La beauté de la braue Reine
De Carthage, voire d'Heleine,
(L'une éteinte pour son amant,
L'autre la grand Troie enstammant)
Lá bas eut reconnu sa gloire
Sans la Muse, par la memoire,
Qui bien loin de l'obliense eau
Lui courut fermer le tombeau.

Damoiselles si sages estes, Fauorise's moi les poètes, Leur doste plume gardera Que le tens ne vous changera: Car ce vieil saucheur n'a puissance Ou les neuf seurs sont resistance.

Petrarque sa soif éteignit, Lors qu'un doux feu le contreignit Humer la sainte eau cheualline Chantant celle Laure diuine Sa douce angoisse, & gai ennui: Mais si Amour m'aioint à lui Sous les hauts lauri ers du Parnasse, De Marcossei l'emblante grace, La Buron à l'oeil ranisseur, Et les gais attraits de sa seur, La Graue, Maillant, Chatel, voire Anecques sa bonté Rauoire, Quand mes Muses les hucheront Pour viure à iamais sortiront Tout à coup de ma chaude forge: Et le bel oesl noir de la Gorge

Qui lance aux cueurs l'amour ardant. En cette carte ce pendant Muse, mon cher souci, big arre Les propos dorés de la Barre, Et son haut esprit que les cieux Ont comble des thesors des Dieux. Fi d'une beauté nompareille Fardée de vaine merueille, Si le beau corps n'est reuétu Comme de beauté, de vertu.

A IEAN DE SAINT Denis, Seighr de saint Christophle, ode xix.

E chaud nous commande de boire
Saindenis, or dong si tu veux
A ce coup pour ton bien me croire,
Sous cet if aux frisés cheneux
Ne parlant vn mot de lá guerre
Ni de proces, d'esprit contens
Ici dessus la belle terre
Il faut arréter le bon tens.

Sus laquais tire la ferriere
Qui r'affreschit au fond du puis.
Que songes tulà Mordentiere
Tousiours sur ton Timée? opuis
Monchatre degaine ta flute,
Guillaume emporte ce Platon,
Ie veu qu'orendroit on dispute
Dostement contre le flaccon.

M. CL. DE BVTTET. 64

Que vaut en tristesse ennemie L'abbestir comme vn cagnardier? Courage chambriere m'amie, Pren moi la hure de senglier, Et mets lá gentiment la nappe, Et le iambon, pour boire mieux: Auant que ce iour nous échappe le veu qu'il nous rende ioieux.

ODE XX.

Omme au chaud midi I anette Dégoifant vne chanson, Pignoit sa belle cheurette À l'ombre d'un verd buisson,

Et que la roche hauteine Couplet, par couplet, contoit Aux bou, & à l'eau prochaine Tout celá qu'elle chantoit :

Vne orde guespe felonne Qui murmurant s'en fácha, Sur la cheurette mignonne Son dur aiguillon ficha

si profond, que la rebelle Regimbant va féchapper Des douces mains de la belle, Qui las ne l'a peu happer.

Ia bien outre elle est lancée, Tirant sa maitresse apres : Et de sa douleur chasse Court aux peuplées sorets.

O dieu Pan, dit la bergere, Garde qu' un lou boucager De fa grand' geule meurtriere, Ne la me vienne outrager.

Dedans ton faint temple entrée, Chantant ton los immortel, l'offrirci de sa ventrée Vn cheureau, sur ton autel.

Tandis que la bergerette Reuague fans fauoir ou, Sertant du bois la cheurette S'en varancontrer le lou.

Le lou qui la voiant seule Cautemen: la regardant, Ouuroit ia sa large gueule, Fensant d'en souler sa dent.

Mais en se dérobbant pronte Vn temple abbatu treuua : Et à coup sur l'autel monte Du dieu Pan, qui la sauna.

I a là cheurette conduitte Lá haut, la mort attendoit s

M. CL. DE BVTTET. 65

Et le lou cregnant la suite Seulement la regardoit,

Quand Ianette l'oiant braire Par prieres arréta Iaquet, qui de grand colere Dessus le lou se vetta.

sur le lou sa fronde il iette, Il tire, il va l'étranglant: Et d'un gros báton tanette Rebat son museau sanglant.

A la fin l'horrible beste Ils dépositlent, & la peau Pend la d'auant pour conqueste : Puis Iaquet cet écriteau

Entailla de sa serpette

Dessus un poteau de sou,

ICI IAQUET ET IANETTE

ONT PENDU LA PEAU DU LOV.

A VENVS,

A Toi Déesse Venus
Qui náquis es slots chenus,
Des Tritons tant admirée,
Et de Tethys az urée,
Qui par ses argentés slots
D'ordre rebruians ton los

Icieuse à la Cypre affronte : A toi Reine d' Amathonte, De Dyrraque, & Gnide außi, Qui éuentes mon fouci, Et d'une fuite lointeine Chasses ma borteuse peine, Pour m'estre au iourd'hui repeu Des doux baisers que i ai eu De la bouche de m'amie Qui m'ont redonné la vie, Dessus ton dinin antel Chantant ton los immortel Ces sacrés charbons i allume, Et en tourbillons i'enfume La voute du temple tien D'un parfum Arabien : Et deuot te fai offrande D'une rosine girlande Ourid con myrte facré, Te priant l'auoir à gre. Mais, o d'amour douce mere,

Sil te plait encor me faire
Tant heureux quelque matin
De conquester son tetin,
Ie t'en ferei d'auentage.
Tu auras tôt vne image
D'un marbre plus precieux
Qui fut ong' offert aux Dieux.
Mais si apres plus traittable
Tu m'étou tant fauorable
(Psur reparer le forfet
Que par tos ton fils m'a fet)

De faire qu'un coup ie puisse Mesurer sa ferme cuisse La tenant entre deus draps Prisonniere de mes bras: Pour l'heur de si grand' victoire le te promets qu'à ta gloire D'un art bien plus braue encor Tu te verrou toute d'or. En admirable presence : Et ton Mars auec sa lance, Aupres de toi ranuersé De toi seroit caresé. Lá rivoient les mignardises, Et de crespées chemises Mille Cupidons vetus, N'usans plus de traits pointus : Et tes ieux qui d'ennui prinent, Et les plaisirs que te suinent.

SCA ANNE,

Ette bouchette fresche, & vermeillette, Me scait la rose, puis la violette, Ainçois que l'aspre soleil, l'ait blemie Anne m'amie.

Et le pur báme, le doux miel Attique, Le Cynamome, L'encens Panquaique, Et de fon arbre la myrrhe tumbée En la Sabée.

Ou des noirs Indes la miélée canne, Ou bien la fainte fécourable manne, Et si en douceur chose plus plaisante Nature enfante.

Donques se taise la douce Arabie, Donques se taise la superbe Indie, Et toute terre qui drogue odorante Enuoie en vente,

Car ni ciuette, musc, ou ambre encore, Ni moins les roses filles de l'Aurore, Ni odeur sauue d'une mer contraire Peuvent tant plaire,

Comme tes léures sauoreuses, voire Qui peuuent veincre le precieux boire Que Ganimede ce Troien gars, donne Au Dieu qui tonne.

Sus donques Anne ie veu qu'on me baise, Ma petite Anne, mon bien, & mon aise, Asses n'est forte ta main ieune, & tendre, Pour te desendre.

Bouche doucette, bouche coralline, Trop longue attente ia le cueur me mine : Basse moi, basse, basse moi dong' ores, Encor', encores.

O bouche tant douce! hola, ah méchente Tu me mords, ce tour point ne me contente, Fai,

M. C.L. DE BYTTET. 67 Fai, fai mignarde qu'en plaisir ie meure, Tout à cette heure.

Que ie resucce un baiser de colombe, Tant que l'humide nestar au cueur tombe: Que l'un, de l'autre, de si longue entente Pareil bien sente.

SCA VNE VIEILLE,

T Vn'es (o vieille Cybele!)

Plus si bolle,

Que d'impatiente amour

Ie soi pris par tes ocillades,

Ni qu'aubades

Ie te donne, au point du jour.

Long tens a que la ieunesse Qu'Amour blece, N'épie tes pas contés. Nul galand ne te courtise Al'église, Courant apres les beautés.

Car ainsi comme marchettes
D'épinettes,
Ta langue éloche tes dens:
Ta face est toute peausue,
Et mossue
Est touse

On voit ton seil, vieille fouche Baueux, louche, Tu as tremblante la voix, Ta cuisse est comme vne gaule, Ton épaule Est aussi seche que bois.

Et toutefois vieille crosse, Vieille rosse, Tu oses bien t'enhardir, De penser qu'à ta charogne Ieme iogne, Pour tes froids ans reuerdir.

Plutôt feral'aigle en l'onde Vagabonde, Et lair de poissons couuer, Les loups & cheures ensemble, Que i assemble Mon printens, à ton hyuer.

AVX BERGERS,

Den vous gard gentils pátoreaux, Qui pres de ces vertes condrettes Faittes dancer sous les musettes Voz cheurettes, & voz toreaux.

Aués vous point veu trauerser Par cetrac qui aux bois semesse, A cheual vne Damoiselle, Qui ores ne fet que passer? Ils font trois noirs cheuaux à cours, Et elle sus vn blanc se hâte, Aiant vn manteau décarlatte, Et vn haut chappeau de velours.

Vn peu d'auant s'en va dispos Le laquais, qui court de vitesse, Menant vne leuriere en lesse, Merquée de noir sur le dos.

Nel'aués vous donques point veu E L'appetit vous a fet entendre A bucheter parmi la cendre Voz chatagnes dedans ce f eu.

O bergers qu'heureux ie vous voi! Que le ciel vous a fet de grace N'otant des plaisirs votre face, Et mesme deut passer le Roi.

Iamais d'ennui ne vous fouuient, Ains contans fables, o fornettes, Ici auec voz bergerettes Vous prenés le tens comme il vient.

Mais moi las ferf de l'amitié A qui i'obzi trop fidelle, Ie cour apres cette cruelle, Qui n'a ni merci, ni pitié.

Et langui, sans esperer rien Que la mort, sous le dur empire I si y

D'une

D'une maitresse qui m'est pire Qu'un Turc à vng pauure Chrestien.

A PHILIBERT DV VAL, EVESQVE DE SEES, ODE XXV.

V Al si iamais en toi s'assirent les neuf seurs, Si le Dieu qui son front du beau laurier couronne, Si le gas I égean qui sept challemeaux sonne, Si les Faunes barbus qui cherchent tes frescheurs,

Si les Nymphes, & Dieux, qui fur les molles fleurs Pourfusuent les amours que leur oeil aiguillonne, Si le cristal coulant qui doux en toi boisillonne Peut en rien defoiser les tracassés chasseurs,

O'r que mon arc foncé bien loin ma fleche pousse, Que ie porte en écharpe & ma trompe, & ma trousse, Preste moi ton repos : ia de trauail i ahane,

Et ce pendant, o Val, que le brosse les bois, Que l'anime mes chiens, que tout est aux abbois, Iete pri fai ouir mon cornet à DIANE.

ODE XXVI

ENTREPARLEVRS.

BYTTET ET AMALTHEE.

T Andis que tu me caressiu,
Et qu'en moi tes yeux tu paissou,
M'assotant par faucur diuerse,
Nul plus agreable pendoit
A ton cou, ni te mignardoit,
l'étoi vn autre Roi de Perse.

AM.

M. CL. DE BVTTET, 69

AMALT.

Tandis que ton cueur enflamme N'a autre qu' Amalthée aimé, Et qu' Anne ne sceut te surprendre, On ne parloit que de moi, lors Ie surpassois de face, & corps, Les beautés d'Oliue, & Cassandre.

BVT.

Mon cueur n'a gueres Anne éleut, Doste a faire parler le luth Qui la Tufque Itale a fuinie, Et pour fa beauté (fi ma mort Ne la tiroit à mesme sort) Ie ne creindroi donner ma vie.

AMALT.

Mon cueur ard du ieune Lambert, Braue, tout fauant, tout expert, De lui feule me voi feruie, Pour l'amour duquel (fi ma mort Neletiroit à mes mé foit) Centsois voudroi perdre la vie.

BVT,

Quoi? constante comme le vent Si tout ainsi qu'au parauant Ie t'ouure de mon cucur la porte,

Si ie fai paßécette fois Anne vifage de bois, Et si d'elle ie me deporte ?

AMALT.

Bien qu'il foit beau comme le iour, Toi bien fort colere en amour, Et plus leger que vaine écorce, Sus tous ie te voudroi cherir, Et auec toi viure, & morir, Tant tu as sus mon cueur de force.

A ANNE, ODE XXVII.

O V vas tu mon petit oeil, Ma toute gentile amie, Ou fui tu Nymphe iolie? Vien me faire vn doux accueil.

Cá tôt que iaie de toi Vn baifer, deux, trois, & quatre, Vien ma mignonne follatre Ma ieune ardeur, pres de moi.

Comme à son mignon plus doux Que la nuit tient en paresse, L'Aurore les léures presse Loin de son viellard époux

Ren ton amant bienheureux T'épámant dessus sa bouche : Ton soupir ia mon cueur touche Doucettement langoreux.

Amour entrant dedans nous

Quand au cueur sa flamme il vente,

D'un baiser ne se contente

S'il n'est bien long, ferme, & doux.

D'un baiser dong' addouci Pai mon cueur, soule ma vie, R'allense ma chaude enuse, Ah mignonne cest ainsi.

O dieux que doux me nourrit Ce baifer, douce mignarde, Douce fille fretillarde, Mon petit enrage-lit,

Mon tout! mais laisse ma main, Ie veu cueillir cette fraise, Iaisse la ioüer à laise Par l'albatre de ton sein.

Elle poursuit ses ébats, Pren les tiens, ne la retarde, Ma mennonne ie n'ai garde De l'aller mettre plus bas.

Rebaife moi mon cueur doux, Encor', encor' de la forte, Há fine tu fais la morte, Pour me tromper tous les coups.

Lá dong' feson les si longs Que l'un de l'autre l'ame emble : Ainsi bec, à bec, assemble Venus, ses mignards colombs.

ODE XXVIII.

I A se leuoit la belle aubette Partant de son nuiteux serour, Et ia redisoit l'alloüette Au laboureur, qu'il étoit iour.

Quand Tenot en poil tout farouche, S'abillant aupres du foier, Laisse le foarre de sa couche, Pour monter haut sur vn noier.

Il s'en i va, & lá dechausse Ses sabbots, puis à l'arbre met La main, puis le pied, & se hausse Se grimpant iusques au sommet.

Ou refrongné en orde moüe Branlant sa perche d'un fort bras De çá, & de lá, il secoüe Les noix, qui meures vont à bas.

Pui en mettant fin à sa peine Tirant bien hautement la voix De l'estomach, à guele pleine De ce chant fit brammer les bois. O toi plus que la rofe belle Veux tu dong à la mort laiffer Ton Tenot, qui l'amour cruelle De fon cueur ne peut déchaffer?

Ie t'ai plus chere que ma vie Margot, & tu tenfuis de moi ? Si n'aurei-ie iamais amie (Et vint vne Nymphe) que toi.

I ane me veut, si fet Michelle A qui ia le dur tetin point : Mais (o Dieu!) ie te voi si belle Que toute autre ne me plait point.

Tu es plus gente que la branche D'aubépin, ou le sep pampré, Comme pur lait ta face est blanche, Ton bel oeil est verd comme vn pré,

Ta ioùe à la pomme migraine Va refemblant, ton poil follet Feroit de pres honte à la leine De notre petit agnelet.

Mais ah Margot tu es plus dure Que ma cognée a émancher, Que le bois qui ce bourg emmure, Et que la coste d'un rocher.

Dieu gard la gente iouencelle En qui pitic iamais n'entra:

Cest tout vn ie l'aimerei telle Tant que l'ame au corps me battra.

AV VENT ZEPHIRE,

Latard Zephyre mignon de ces riues, Et des bocages aux perruques viues, Et de Diane, par son frere lassè D'estre à la chasse.

Ieux, & delices, des fleurs soupirantes, Ieux, & delices, des enux trottignantes, Et des Napécs, qui par les vers aulnes Fuient les Faunes,

Laisse ta Flore, puis me fauorise Ainsi qu'au pasteur reuerend d'Amphrise, Que slutoit ses vers d'une agreste canne Pleine de manne.

Dou-soufflant vental, soulas de Cephale, Lors qu'imprudamment sa fleche s'aualle Sur sa Procre, helas que fortune enuoie Sa triste proie.

Soit que ton plaisir mollement seiourne, Aux seinlleux tertres dont Menal s'atourne, Soit que sus i de freschement tu ventes Les éaux bruiantes.

Hai auant, ici tes ailes se hâtent : Vien voir ces Nymphes qui gaies se battent

M. CL. DE BVTTET. 72

En ces bords pierreux, & toutes font rage Par le riuage.

Vien, vien voir entre ces follatres filles Mon Amalthée, qui or des coquilles Pas à pas marchant d'une socsue peine Cueut sur l'areine.

Ainst Dione par son Idalie Entre ses Graces plus belle se plie Sus sleurs diuerses, puis leurs fronts en bande D'une girlande.

Ainsi aux riues, que l'orient dore, Les belles Nymphes qui voient l'Aurore Peschent les perles, & la pierrerie Pour l'or nourrie.

Mai quels corfages, quel blanc poli marbre, Et quelles beautés derriere cet arbre Caché ie vi fe, o quelles merueilles Aux Dieux pareilles!

Vien donq à ce coup, ia elles carollent, Vien, & ameine les amours qui vollent, Armés de brandons, de douces flameches, Darcs, & de fleches.

Fai qu'en enfonçant leurs archets rebelles, Tous d'un flot fautent affaillir les belles, Mais sur tout garde que nul ne pardonne A ma felonne.

II. LIVRE DE

Ou si tel secours en toi ne demeure, Au moins las affin qu'en dueil ie ne meuro Soufsse (si tu peux) étem, ééolle, Ma slamme molle,

CHYS. ODE XXX.

D'une mesme façon ils sont traitres connus,
D'une mesme façon ils sont traitres connus,
Car l'un le cueur enflambe,
Et l'autre le cerueau: l'un de noz plus verds ans
Va la sorce battant, es l'autre agant le tens
Nous fet flechir la iambe.

Amour qui ne voit goutte, et ne cherche qu'aller Au jour, pour estre veu, a souvent set parler Meint homme à la volléé: La sotte jurgnerie à tous se decouurant D'un set, tant grand soit il, va l'entreprise ouurăt, Par auant bien celeé.

Ce brutal Cupidon souvent pour peu de cas Brassant de toutes pars dommageables debats Emuet des grands allarmes, Et de mesme Bacchus encore non armé Se rue aux bras de Mars, or de rage enslamme Est aueuglé aux armes.

Iadis la Cyprienne inique ranuersa Le roiaume d'Asie, & au vent ne laissa De Troie, que la cendre.

M. CL. DE BYTTET. 73

Et toi l'ach poussant les Centaures hardis (Rauissans Hippodame) aux Lapithes iadis Tu fus vn grand esclandre.

Quand ces deux forcennes ont vne fois surpris Le rampart le plus haut, noz sens & noz esprits, Pris de leur Tyrannie, Ne se peuuent r'auoir, la bonté ne nous suit, Toute honte est perdue, & la raison s'enfuit Bien loin de nous bannie.

Enchaine dong' Penus, & Bacchus fortement,

Affin que la mignarde en prenant finement

Ton cueur, ton corps ne gaste:

Et que ce Dieu sumeux pour t'auoir de reches

(Se montrant toussours doux) t'empognant par le ches,

A la sin ne t'abbate.

Ou s'il te plait Venus amie receuoir,

Ie le veu bien, pour veu que ce soit pour te voir

En tes enfans reuiure.

Mais ne laisse Bacchus de ta table approcher,

Si non tant seulement pour ta sois étancher:

Et non pour sol le suiure.

SVR LA MORT D'VNE DAMOISELLE. ODE XXXI.

L

Eués vous aux prieres miennes, O saintes vierges Tespiennes, Et or à ce triste tombeau

Accourés

II. LIVRE DE

Accourés, immortel trouppeau: Debout, fortés des vertes ombres D'Helicon, pour voir les encombres L'angoisse, & le regret profond, Que les destins sousfrir nous font.

La beauté ou les douces Graces Choisirent leurs duisantes places, Lors que le dur tens les troubloit, La Nymphe qui vous resembloit Du ciel pour vn miracle offerte, De soi & de nous à set perte.

Las si les Heliades seurs
Lamentant fondirent en pleurs,
De dures écorces étreintes,
Regretant en vain par leurs pleintes
Leur frere mal caut attelant
Le char tout l'uniuers brulant:
Au moins soient messes en voz carmes
Durs soupirs, compagnons des larmes,
Et d'un cri étrange en peu beau
Fendés cet auare tombeau,
Menant vue pleinte si grande
Que le ciel mesme vous entende.

Et moi me rongeant iours, or nuits, Ie verrei auec mes ennuis Si mes angoisses inhumaines, Si mes aspres sanglots, or peines, Et mes pleurs pronts à le lauer, Seront forts pour le souleuer.

Prins tu plassir ciel de parfaire Ce bel cuure pour le defaste \$ O terre mere peus tu bien

Perdans

Perdant ton plus sounerein bien Ores tes gais atours reprendre? La fiere Parque a fet descendre (Ah Dieu en un moment si brief!) Dessous toi (ô creue-cueur grief, O dure Parque inexorable!) Tout ce qu'eut ce tens d'admirable, De douceur, de grace, & beauté, Et n'a peu flechir sa bonté La riqueur d'une loi si dure: Mais le ciel en print tant de cure Qu'encores elle a le pouoir Maugré la mort faire renoir Sa vertu suruiuante au monde. Hé Dieu quelle angoisse profonde, Ah quel regret perpetuel Voir choir fous un astre cruel La beauté des Dieux admirée! Voir helas deuant la serée L'unique rose ainsi fanir! Quiconque ici vaudra venir De pleurs bagne un tombeau si rare, Et fut un du roch plus barbare Des froids Scytes la connoissant, Qu'il aille par tout annonçant Que ces cendres encores belles Furent l'honneur des Damoiselles. Las comme un bref lis qui fleuris

La plus grande beauté perit.

Et de no Zans le tant court nombre

Derrier nous fuit ainsi qu'une ombre.

Car tout en ce val terrien

X y Semble

II. LIVRE DE

semble un songe, or est moins que rien. Tant peu noz, plaisirs i setournent. Les beaux soleils couches retournent Plusieurs fois, leur course éleuant Au tour éternel, se suinant Toussours en leur splendeur semblable ? Mais si d'un coup ineuitable La Parque en ses cruels effors Empoudrant ce terrestre corps, Nous anotre lumiere éteinte, Ains qu'auoir la grand borne atteinte Que de terre on resortira, Longue nuit nous assopira: Las au monde rien n'est durable. Puis dong' que le sort indontable N'a de noz plus beaux jours merci, Muses mettes le pié ici, Et sur la Nymphe enseuelie Iettés la rose frais-cueillie, Iettés voz plus beaux lauriers verds, Lui grauant memorables vers: Affin qu'ainsi le passant sache Quel thefor cette terre cache.

FIN DV SECOND LIVRE.

PART OF THE PROPERTY OF THE PR

A IEAN D'AVRAT

I u me serat tousioure mon duin d'Aurat Apollon: Ear tu m'et auteur en ce poeme moucau. Fort que ie vien a sonce D'un Luth Dour gantue, ma

Et que le pleure l'amour, o que ce nobre me plait! frynct a Dicu: bien tot viendzont cet carnet ageancer Let Charitet, Mallat, Calliorec, l'Amour.

Qui mie auou les vieup mon fant grand' peme recter je

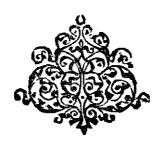
Ennolo pero Latin premier 306 Pegalis feure Oblint Du Laurier cello coronno 30 pria.

Huia Bert micup vefonant Bont feuiller, iaunic, a miner

Les bois, champe, guerriers, pau le poète Maroy. frieg De sa main sortam famais Nature n'a parse.

Sank que la tena i foit, comme la maitre De tout.

ΚΕΡΑΣ ΑΜΑΛΘΕΙΑΣ.



10. GASPARIS LAMBERti Camberiani Ad M. Clau. Buttetum,

OD E.

Euotum superi cum genus inseris
Præscirent hominum, non reuocabile
Fatorum rigidis conditionibus,
Vt lethi effugerent sortiter impias
Tot præclara manus sacta, superstitem

Virtutem exequiis non meritam mori Iussere, & Lachesin tempere luridam.

Tunc celsi soboles Calliope Iouis, Musarumá; chorus, colle biuertici Consedere, & aquis numina Delius (Quas pernix feriens edidit vngula) Inseuit, cupidis non leue præmium, Si qui Pierios gloria quos mouet Tentabunt aditus saxa per ardua.

Hinc & cum superis bella Thyphoëa, & Audacem referunt sulminis impetu
Traiectum Enceladum, fortiaq; Euij
Propter regna patris sacta, potentibus
Vates carminibus iungere gloriam
Sudoris, pretium fortibus & bonis,
Quos non æqua premit sub tenebris dies.

Heroas veteres, progeniem Deûm, Famæ musa potens eripuit rogis.
Quis non Mæonio Pergama carmine
Sublata Argolicis iudicet ignibus?
Quis Anchisiadæ magnanimi, ferum
Riualem Tyberim sanguine resciat
Turbasse Illiaco? & non memorem sua
Gestare Arcadio funera baltheo

Con-

Confossum, Ausoniam cuspide Dardana
Et felix Latium non sine consuge
Cessisse Æneadis? si foret addita
Iussæ æterna Pyre (proch scelus) Æneis.

Pelidæ Macedo cum tumulum feri Præclarum & cinerem cerneret impiger, Felicem altifona Mæonij tuba Sufpirans retulit de Thetide editum, Olim iam metuens tot sua seculis Gesta, obliuio ne cæca volucribus Auserret, celebri vate carentia.

Sed dignos meritis carmina laudibus Dum cantata beant, ad Iouis aurea Non ingrata fuum limina perferunt Autorem, comite & vindice gloria.

Hæc & quæ facili numine Delphicus
Ad maiora vocans exeruit fuis,
Te Buttete lyram pectine eburneo
Pulfare, & fidibus carmina confonis
Dudum aptare iubent, mox cinere inuido
Scintillam immeritò promere conditam,
Quæ feris patulas forte nepotibus
Vmbras magna dabit, quas neque Iuppiter,
Quas nec regna necent Ennofigeïa,
Quas olim afpiciens aduena territus
Hæc dicet patriæ præftitit Allobrox.
Felices nimium o ter, & amplius,
Quos ventura ferent fecula laudibus,
Vt fati exiguum carmine terminum
In ventura procul tempora prorogent.

FINIS.

K iiij

EIS BOYTTHTOY

AMAAOEIAN.

Τοδ σε μελίζεο θα Βου Πητ' έρον είς ઉσον άγου, Είς δσον αι ήρας, συ βρέος τε διός, Είθ όσον αι φρονέων απαλό φρονι δαίμων Νήϊδος εν κόλπω παίς στω έπαιζε Ερφού, Αίπον δι φαίντις, αμαλθείης ότι νύμφη Γείν γάλα δούσα διί, καί σε γαλακίο Ερφεί.

IN BYTTETI

AMALTHAS AM.

Quod tibi tam casti Buttete canuntur amores,
Quàm qui Iunonis, fratris erantá; Iouis:
Donec adhuc simplex cum simplice numine numen
Naidos altricis luderet in gremio:
Credibile est fieri, quòd Amaltheæ dedit olim
Quæ lac Nympha Ioui, nunc dat & illa tibi.
Io. Aurati.



L'AMALT HE'E

DE MARC CLAVDE

DE BUTTET.

SAVOISIEN.

SONNETS.



E n'ai point veu au mont à double creste Clion, ses seurs, ni le Dieu Cynthien, Ni le crystal du pie Pegasien, Ou l'Ascrean, laura sa docte teste. Bien ai le veu (l'en iure sa sagette)

Le Dieu d'amour, l'enfant Idalien, Qui m'apportant le rameau Paphien, Tien,me dit il, sois mon sacré poète.

Lors me donnant à vne Nymphe gente, Ces ieunes vers à sa gloire ie chante, Qui periront, peut estre, sans honneur. Gágne vn plus haut l'éternité heureuse,

Amoi suffit si mes chants font piteuse La grand beauté par qui heureux ie meur.

Trop

LAMALTHE'E DE

Trop fut mon oeil de voir auentureux Celle sous qui tout cueur veincu serange, Quand de moi mesme à l'heure tout étrange Ie me vi pris au lien amoureux.

En m'allechant d'un regard doucereux, Tant m'enchanta son beau visage d'ange, Que i'en langui, que tristement i'en change Ma couleur viue à vn teint langoreux.

Ah que i'étoi que i'étoi fortuné, Si mon destin helas ne m'eut trainé Voir ce soleil, qui m'ameine la nuit!

Lá des beautés ie vi le but extresme, Lá en plassir ie me perdi moi mesme, N'aimant plus rien que ce qui plus me nuit.

Du ciel çà bas les Graces descendues, D'un beau chef d'or crespe, volong étendu, Firent vn ret, qu' Amour m'a puis tendu, Ou amorcé i'ai mes forces perdues.

Lá les raions des beautés repandues M'emblant l'esprit hors de moi m'ont rendu : Quand un bel oeil par le mien descendu, Fonca mon cueur de cent fleches pointues.

En cet assaut taschant de me sauuer, si doucement ie me vi captiuer Aux chainons d'or des rets ou ie demeure,

Que bon gré moi en ma peine arreté Cette prison m'est douce liberté : Bien que par elle incessammant ie meure. Pour me montrer combien Amour est fort, Le ciel çà bas decouurant sa richesse, Tôs me fit voir une humaine Deesse Dont la beauté le cueur me lime, comord.

Quand ie la vi ie peri,ie fu mort, Ie cheu foudain en l'erreur qui me presse, Et la raison plus ne fut ma maitresse : O dur échange! o trop senestre sort!

Ie pensoi ia haut en ma fantasie, Entre les Dieux me paitre d'ambrosie, Si en ces maux ne me vinse abimer.

Ie ne sauoi ou tu prens ta naissance Mechant Amour, ni quelle est ta puissance. Mais or ie sai quelle chose est aimer.

Nymphe qui as la bouchette allaittée De l'éperdu enfantin gracieux, Qui puis fut Roi, or grand prince des Dicux, Et dont la dextre en terre est redoutée.

Par ta douceur la haut tu es montée, Faifant flamber à l'écharpe des cieux Ton Capricorne, ou Tytan tout ineux De ses trauaux la plus courts, se recrée.

Donques aiant entre les Dieux tu place, Que cherches tu en cette terre basse, Trop me geinant d'un amour rigoreux?

Las si tu veux qui par toi tant i'endure, M'abbatant mort en ma peine si dure, Fai moi au ciel auec toi bien heureux.

LAMALTHE'E DE

Ia eing hyuers (ô ma douce guerriere)
Plein d'un doux feu mon mal ie vai roulant,
Pour le monter sur ton cueur recullant,
Mais ie trebuche, & tumbe plus arriere.

Du tens trop pront la rouante carriere M'attache à foi, d'un long tour m'affoulant : Et le souci toussours plus violant Beche mon cueur, en aigreur cotumiere.

Au moins, au moins si tu n'as destiné Qu'en ce chaos à tort ie sou danné, Dresse mes pas, conferue moi Madame :

Et me fauuant de l'enfer des méchans Tire ma nef aux beaux amoureux champs De tes flambeaux, paradu de mon ame.

Ie suiségal au ieune Abydien, Qui plein d'amour, piqué d'impatience, Tranchoit des eaux la vague violence, Ne redoutant l'effort Neptunien.

Sans nef, sans mast, tendant à mon seul bien, le vainageant en la mer d'esperance: Et toi Madame es ma tour de constance, Ou ton bel oeil mon stambeau, luit si bien.

Rigueur, danger, enuie, faux propos, Sont mes rochers, ondes, vagues, & flos, Qui m'agitant me gardent de port prendre.

Mes forts foupirs font les vens furieux, Mais fi se per mon flambeau gracieux I lus malheureux se morres que Leandre.

M. CL. DE BYTTET. 79

De quel rosier, & de quelles épines, Cueillit Amour les roses de ton teint? De quel bel or qui pur tous autre éteint, Redora il ces blondelettes trines?

De quels endrois sont ces mains inoirines, Qui mont le cueur étranglé, & étreint, Et d'adorer doucement mont contreint Ce vif coral, & ces perlettes fines?

Las de quel lieu prit il encor ce reste, Ce doux parler, & ce chanter celeste, Par qui son trait des plus siers est veincueur?

Ces grands beautés ne sont point de la terre, Ni ces beaux yeux seuls ma paix, en ma guerre, Tels biens du ciel me sont cheus dans le cueur.

Dans le beau front de cete autre Lucrece, Amour guerrier fet le guet de bien haut, Láchant fes traits par locil, trop fin, & caut, Se defendant fi belle forteresse.

Et les beautés, souldars de ma Déesse, Me vont dardant les pots à feu bien chaud, Toussours crians à l'assaut, à l'assaut, De l'ennemi l'entreprise nous presse.

Helas Amour capitaine vaillant, Comme ennemi ne te fuit affaillant, Iene vien pas pour ta perte pourfuiure,

Mais ie me rend t'offrant targe, & écu, Aimant trop mieux par elle estre veincu, Qu'en liberté veincueur des autres viure.

LAMALTHE'S DE

Ia le matin qui l'uniuers redore, De franges d'or, & de perles f'ornoit, Et doucement tout en roses tournoit Le char serein, de l'Indienne Aurore.

Las le souci qui sans fin me déuore, Aucun espoir de paix ne me donnoit: Plutôt le sour allors me ramenoit Mille tormens, & mille mors encore,

Quand derrier' moi au bout dun gai preau,
Ma Nymphe émeut un orient noueau,
Qui éclaira mes nocturnes angoisses.
Pardonnés moi, ô vous celestes Dieux,
Luire la vi, de corps, de front, & d'yeux,
Plus belle encor que ne sont voz, Déesses.

Et ces beaux yeux, & cette aubine ioùe, Qui le matin mort me va reueillant, Et ce crin d'or crespe s'entortillant, Par slots ondes, ou Zephyre se ioùe,

Et l'emperlé coral que l'Inde auoüe Dont le parler me va émerueillant, Et ce beau sein doux mon cueur chatoillant, Ou l'honneur saint, & la chasteté noue,

Brief ce beau tout qui mon flanc vint clouer, Et qu'on ne peut suffisamment louer, Sont les beautés que les hauts Dieux influent:

Sont les thefors des cieux de plus grand pris, Sont les fillés las ou ie me voi pris, Et les doux traits qui rudement me tuent. Duiconque fut qui premier l'asseura
Pourtraire Amour, ne sceut ong sa puissance:
Il n'est enfant: quelle tendrette enfance
D'un petit arc les forts Dieux dontera?
Dites pourquoi deux ailes il aura
Lui qui aux cueurs eisif fet demeurance?
Aueugle il n'est, car droit il vise en lance,
Et par lui seul l'univers s'éclaira.
Si voulés dong a son pourtrait atteindre
Diuins esprits, pour mieux au vrai le peindre
N'i songés plus, voir ma Nymphe il vous faut.
Vous connoitrés si enfant tout il happe,

S'il est anengle, on si voiant il frappe, S'il est ailé, & s'il est froid, on chand.

Le baut tonnant en la trouppe immortelle,
Lui mesme atteint d'un foudre tout nouveau,
Soudein vestit le corps d'un blanc oiseau
Forçant mignard la Sparteine pucelle.
Mais non soulé de si douce étincelle,
Encor devint un asardeur toreau,
Qui galoppant par la fraternelle eau
Rauit ioieux l'Agenoride belle.
O si i auoi Iuppiter ta puissance,
Pour deceuoir ma Nymphe à ma plaisance
Ie ne seroi cygne ou beuf mugissant:
Mass comme toi a Danae non chiche,
En pluie d'or, tumbant tousours plus riche,

Par ses tetins te m'en troi glissant.

LAMALTHE'S DE

Tariche corne (à qui le ciel commande M'ouurir ses dons) i argente des mes pleurs : Bien que m'i rie vn bocage de sleurs, Et de tous fruits vne abondance grande.

Là la grenade, & la datte, & l'amande, Là font citrons, popons, pommes d'odeurs, Les épis d'or, & les bons raifins meurs, Le romarin, mariolèine, & lauande.

Mais Amalthée vne douleur me point, Car de Laurier helas ie n'i voi point, Le seul loier & l'espoir de ma gloire.

Fai qu'il i soit ie te pri ma Déesse : Car bien peu vaut l'abondante richesse Si en amour lon n'a quelque victoire.

Quand le fommeil, present des Dieux, endors La lasse nuit, d'astres toute allumée, En mes songers à coup est imprimée, Celle beaute qui tant m'a fet de tort.

Il m'est auis quelle met son effort A me gucrir ma poitrine entamée: Et qu'auec pleurs de pitié enstammée Elle regrette & mon mal, & ma mort.

Lors ce faux bien qui doux me vient saisir; Encor vn peu m'octroie de plaisir; Mais quoi? pour tout cest vne Idole vaine.

Ainsi trompas, ah traitre Amour rusé, L'aimable gars sur sa face abusé, Trop reuoiant sa meurtriere fonteine. Me blamés vous si ie vai r'appellant Auec les iours ma douleur tousiours neuue, Quand de mes yeux celle qui set vn sscuue, Est aux plus lourds vn soleil excellent?

Las ie veu bien au petit dieu vollans Clorre le pas, & en ai fet épreuue, Mais außi tôt que ce bel oeil ie treuue Ma force va comme glace écoulant.

O gent aueugle! ô peuple en vice infet! Qui ne connois des cieux le don parfet Digne à bon droit que tout le ficcle admire! Voi sa beauté, & dinine vertu, Voi voi sa grace, à l'heure diras tu

Voi voi sa grace, à l'heure diras tu Qu'heurensement par clle ie soupire.

Du feu des dieux le larron, pour l'iniure Defentraille sus un roch de Scytie Par iuste peine au ciel sourd merci crie, De ce que trop son foie & poumon dure.

Quand le bourreau oiseau portant l'augure Du foudroiant, remange la partie Qui tôt renait, pour est re remeurtrie, A l'affamé infaillible páture.

Qu'admires tu torment si violent ? Ie fuis le vrai Promethée dolent Cloué desfus ta regueur, ou s'allonge

Mon mal naissant d'une aigreur trop durable : Et Amour est mon aigle insatiable, Las qui par toi incessamment me ronge.

L T

LAMALTHE'S DE

Tu as ce crin à Phebus derobbé, Et ce beau teint aux ioües de l'Aurore, Et à Venus ta belle bouche encore, Et a son fils cet archelet courbé.

Ton oeil diuin des aftres est tumbé, Là ou Diant & se mire, se s'honore, Mais du sier Dieu que l'apre s'hrace adort Tu as raui ton cueur dur, en plombé.

Bref eu emblas de Iunon la prefence, Es de Pallas le Sauoir, Prudence, Vuidans des Dieux les thefors à grands fommes ;

Puss déuallas droit en ce monde bas, Pour i pillier la ioie, & les ébats, L'esprit, le cueur, & le repos des hommes.

Mon lieu natal, ou mon plaisir se fonde,

Non par ton ciel, non par lart sumptueux
De ton palais, en ses tours montueux,
Mais pour ma Nymphe à nulle autre seconde,
Ville de paix, & mere bien seconde,
A enfanter des enfans vertueux,
Et ou les Dieux leurs thesors fructueux
Vont repandant plus qu'en terre du monde
Que Dieu t'accrosse! o clos bien fortune

Ne crein des ans le long cours ramené, Ne crein que Mars enfondre sa memoire. Venus passant tevient rendre immortelle, Quelle Venus ? ma Venus chaste, & belle, Qui à iamais te peuplera de gloire.

Q 116

Qui veut sauoir tous les ennuis, & maux, D'un cueur constant en son plus grief martire, Et des tormens d'un vrai amant le pire, Me vienne voir, présse de mes trauaux.

Il verra las qu'a eux ne font egaux Ceux de cellui que le vautour dechtre, Et de cellui que la grand roue vire, Et de cellui qui a foif dans les eaux.

Et qui voudra en douceur femenine Voir fégaier vne rigueur typrine, Quil vienne ici mirer la beauté mesme :

Ie di ma Nymphe, ou vit la cruauté Des tygres fiers, mais qui par sa durté Faire ne peut que toussours ie ne l'aime.

Ie me per tout fur les beaux yeux de celle Par qui mon cueur brulle si doucement. O si ce corps lust si perfettement, Bons Dieux combien l'esprit celeste excelle! Les astres clairs ont écoule en elle

Les aftres clairs ont écoulé en elle Tout leur pouoir, tout leur auancement, Et si séroit parfette entierement, Si sa beauté ne m'étoit si cruelle.

Ainfi du iour la clarté amiable Se va troublant, se fet toute effrotable, Quand vn éclair ardent tranche les cieux.

Si dong tu veux encor estre plus belle, Chasse moi loin la cru inté rebelle, Sans me tromper au doux trait de tes yeux.

LAMALTHE'S DE

Ce facre bois ou ma gente Nymphette Portant son arc tant gaie alloit marchant, D'ore en auant lamente sous mon chant, Et auec moi mon sort plegne, & regrette.

Quelque Dryade en fuiant l'amourette D'un Satyreau, creintiue se cachant, Sur ce haut pin de l'ongle aille tranchant En pareils vers lécorce verdelette.

PAR CES FORESTS BYTTET EN SA IEVNESSE
ALLOIT SVIVANT DIANE LA DEESSE
ET EN CHASSANT GAGNA HONNEVE ET PRIS
MAIS QUAND IL VIT SON AMALTHEE SAINTE
ICI PENDIT LARC ET LA TROVSSE PEINTE
ET EN PRENANT LVI MESME SE VIT PRIS.

Si pour autant quelqu'un meu de pitié Degne en ces vers voir comme ie lamente, Voie Lambert mon lac qui te rechante, O toi de moi la fidelle moitié!

Antre, ni pré (bien que l'apre amitié Par qui ie meur, plus fortement m'enchante) Plus ne me rit, plus doux ne me contente, Que cil auquel mon Lambert met le pié.

Si dong à moi vn mesme soin te meine, supporte vn peu mon excusable peine, sous ce Tyran qui tant m'est rigoreux.

Ainsi son trait t'aille fuiant bien vite. Ainsi tout seul le sein de Marquerite A toussours man te tienne bien heureux. Dore en auant tu seras notre Apelle Doste I anet, qui d'un pinceau sauant En tes tableaux as ia mis en auant Les hauts pourtraits que la Grece nous cele.

Or si tu veux que ta gloire immortelle, Auec les ans ne sen aille coulant, Pein ie te pri le visage excellent De la beauté sus toute beautés belle.

Pein la, fans plus à mon dam retarder : Mais garde toi de trop la regarder, Ah trop ingrat te servit ton ouurage.

Car en voiant un doux regard si beau, Tu serois fet Pygmalion nouueau, Mourant en vain d'une tant belle image.

Ton oeil trompeur, astre de mon émoi, Doux me guetant encores me raconte Que de mes maux i aurei guerison pronte, Et que bien tôt prendras pitié de moi.

Mais toutte fois Amour ieune, & Sans loi, Secret me brulle, & me bat, & me donte, Et tu ne veux cruelle tenir conte De tant de maux que l'endure pour toi.

A tout le moins li mon angoisse extresme En la langueur de mon visage blesme,

En la langueur de mon vijage blejme, Quand tes beautés vont mon cueur deuorant.

Lors fi mon mal ne te peut douce rendre, Veuille le tens aumoins te faire entendre Que par toi las fans fin ie vai mourant,

iy Quan**d**

Q nand en pleurant au monde ie fu né, Trou fou Iunon auoit où ma mere: Lors de mon fort mon trop curieux pere, Voulut fauoir quel aftre étoit tourné.

Vn aftrophile à l'heure est amené, Il mire, il voit ce que le ciel veut faire, Et consultant l'astrolabe, & la sphere, Dit cet enfant sera bien fortuné.

Le soleil bon lui donra l'accointance Des grands Seigneurs, Mercure la science, Et mesme en biens i's voi vn heureux cours :

Mais ie crein fort ains que l'áge il entame**s** Qu'une beaute en lui captiuant lame, Auant son tens n'abbrege ses beaux iours.

Dix & neuf ans l'auoi heureusement, Gardant encor mon innocence entiere, Et le poil d'or de ma barbe premiere, Sur mon menton se frisoit seulement.

Allors qu' Amour trop cauteleusement En me flattant d'une douce maniere Me fit ton serf, mesme auec la priere Me promettoit un fort bon traittement.

Man ie n'ai eu que peine à ton feruice, Que mal, qu'ennui, & fans fere vn feul vice Pour tout guerdon ie n'emporte que blame:

Auec la mort que i aten brieuement. Voilà le bien, l'heur, & l'auancement, Que l'as gagné pour vous scruir Madame.

Combien

Combien, combien le t'ai en reuerence, N'aiant voulu renoncer à tes loix, Ingrat Amour orendroit tu le vois, Mais las i'en ai bien pauure recompenfe.

Et que me vaut d'auoir parmi la France Chantétes traits, ton arc, ex ton carquois? Et que me vaut l'auoir facré ma voix, si tousiours plus tu me fais de nussance?

Ne voi tu las fur moi ta trousse vuide? Ie ne suu pas l'outrecuidé Tydide, Qui de ta mere outra la belle main.

Au premier choc ie t'ai donné victoire: De me tuer auras tu quelque gloire? Mal font egaux vn Dieu & vn humain.

Mh Amalthée, ah trop cruelle, helas
M'ont tes beaux yeux d'une si douce amorce
Tiré à toi, se moquans de ma force.
Pour me tuer ainsi dedans tes lacs?
Est ce le bien, e est ce le soulas,
Au lieu d'aimer d'épier le divorce?
Vn tygre sier que l'apre rage essorce
N'a pas le cueur si cruel que tu l'as.
Si tant te plait la douceur e bonté,
M'as tu set sers de ta grande beauté,
Pour me paier d'une mort qui trop tarde?
Voudrois tu bien au lieu de secourir
Ton pauure amant, le faire ainsi mourir,

Las & veux tu qu'en tes beautés ie m'arde? L iij Comme

LAMALTHE'S DE

Comme le Dieu qui lance le tonnerre Voiant sus Osse Olympe amonceller, Et les enfans de la terre écheller Le ciel, dont tous abimerent grand'erre,

A coup voulut en la Trinacre terre sous vn grand mont Encelade aualler, On on le voit aigres feux égueuller Du gros brafier que sa poitrine enserre,

Ainsi ton oesl las que trop i ai tenté Non pour tenuire, ains pour voir ta beauté M'a foudroié, ranuersé sous ma pene :

Si qu'en taschant un peu m'en souleuer. En plus de feux ie me sen ag grauer Que le geant d'Etne Sicilienne.

O dieu Ianet que tu m'es admirable, Et grand temoin du haut pouoir de Dieu, D'auoir compris en vn si peu de lieu Ce dont le monde encores n'est capable!

Pun qu'a mes maux seul tu es secourable Pour toi le sacre à la memoire vn vœu, Qui ne craindra ni le ser, ni le seu, Ni du tens pront la course perdurable.

Mais qui t'a fet en ton art si étrange? Ni Raphael,ni le grand Miquel Lange, Sauroit tracer si beau divin visage.

Car tu fais voir en ce peu de peinture Tout le pouoir du ciel, & de nature, Es de mes ans la perte & le dommage.

M. CL. DE BYTTET.

Vn lourd espris n'a iamais connoissance Que cest qu' Amour : qui veut Amour blamer Digne n'est pas que lon le doine aimer : Amour en soi n'a mal ni deplaisance.

Les élemens briseront l'alliance Qu'ils ont çà bas, tout viendra s'abimer, Leau sera seu, & la terre la mer, Auant qu'amour ait perdu sa puissance.

Veuille le ciel que ie soin tant heureux Quand ie morrei, d'estre encor' amoureux, Ne perdant point cette diuine slame,

Affin qu' Amour de Dieu l'ange puissant, Me deliurant de ce corps languissant En paradis droit emporte mon ame.

Nymphes des eaux, qui d'à bas sous les ondes Souvent moiés fere parler ce val, Et de pitié en rompés votre bal, Sous le bon Pan en branle vagabondes, Gentiles seurs, of follatres Nauondes, Couvrés voz fronts d'un vert ionc triumphal: Et saillés hors du liquide crystal, Pour arriver en ces vertes épondes. Debout, debout, or Amalthée vient: Cest celle Nymphe ou mon amour se tient, Qui votre gloire en ce bord a plantée Mon luin veincuer à peine eut ces vers dis Que le rivage à coup lui répondit Debout, debout, ores vient Amalthée.

LAMALTHE'S DE

Le petit dieu gentil, l'angelet Cupidon,

Qui en corps si subtil si grande force porte,

Ce bas genre mortel a guerroié, de sorte

Qu'il set sentir par tout son arc, & son brandon.

Et qui plus luppiter (qui d'un iuste guerdon

Lance sur les peruers sa pronte soudre entorte)

Trebuche sous sa main, & toute la cohorte

Des puissans immortels, sans merci, ni pardon.

Les manoirs infernaux lieux de tout desarroi.

Pour la sille à Ceres virent gemir leur Roi,

Et aux stots de la mer sentis son seu Neptune.

Amour peut tout en tout. si lui seul peut donter

Le ciel, la terre, & mer, & l'enser surmonter,

Hé puis ie resister à sa force importune?

Infame Circe, & maitresse d'écolle

De l'amour feint, qui pour mieux attiser

Les tendres cueurs, se an à tens déguiser

Comme tu veux ta face, & ta parolle,

Qui ta contreint, ô infernale Idole,

Par tant de fois à Madame causer

De mon service, & tant le mepriser,

Toussours nommant mon saint amour frivole?

Puisse ton ame en rage vehemente

Estre autant dans par l'Acheron errante,

Que mon amour tout divin durera.

Et elle à tous à iamais soit exemple

Qu'en ferme cueur, ou la foi se contemple,

Vn faux propos bien peu de pouoir à.

Sus un costaut tout aupres ou ma Lesse Va voir son lac, qui le fier Rosne atteint, I e fonderei bien haut un temple saint, Au seul honneur de ma chaste Déesse. Desia ie voi que superbe il se dresse D'un marbre tel que la nege il éteint : Et au dedans ia tout l'ouurage est peint De sa riqueur de ma peine, o angoisse. Lá son Idole en or triumphera: Et mon esprit deuot l'adorera, Auec mon seil qui sout en pleurs se tramte. Mon corps aiant tout son sang écoule, Sera lagneau deuant elle immolé, Mon cueur ardant sa bien luisante lampe.

Ne cuide pas Nymphe Melissienne Quand le destin aura couppé noz, pas, Qu'auec le corps l'amour souffre trepas, Combien qu'il soit décable de sa pene. Selon la los de cette vie humaine, Le iour écrit nous enuoira là bas Aux champs heureux, pour doubler no ? ébats, Nous rétreignant d'une foi plus certeine. Car & l'esprit au corps cherche, & demande Vn sien semblable, ô quelle amour plus grande Sera entre eux retreuuans leur moitie! L'esprit celeste est essence éternelle, L'amour se voit en tout spirituelle, Confesse dong ne mor ir l'amitié.

Fausse

LAMALTHE'E DE

Pausse Pelise en magique malice, Qui pour bruller mes os d'une langueur, Cherches en vain des charmes la vigueur, En appellant le ciel sourd à ton vice.

Or'd'une aiguille, ore d'un écreuice, Sus vn model tu poinçonnes mon cueur, Mais ie fondrei plutôt fous ta rigueur, Que mon amour d'elle f'éuanouisse.

Inuoque Hecate & dresse vn Hecatombe, Faisant sortir cent manes de leur tombe, Pourtant, pourtant, si ne m'auras tu pas.

Le ciel sogneux de mon amour diuine, Si bien l'encharne au vif en ma poitrine, Qu'elle i sera,mesme apres mon trepas.

Ores qu'aux champs tout ton plaisir se iette, Phœbus plus chaud dardera ses challeurs: Mais les Zephyrs épris de tes valleurs Baisotteront ta ioue vermeillette.

Quand tu peindras fur l'herbe nouuelette Tes gais bouquets des printanieres fleurs, Recorde toi chanter les triftes pleurs De mon auril, qu'en langueur ie regrette.

Voi puis comment la beauté est pareille A vne fleur blanche, bleüe, ou vermeille, Qui se panchant fanie perira.

Pren vne rosc, & au soir la regarde, Mais de morir qu'est ce que plus ie tarde? Ia pour cela ton cueur n'amollira. De nuit le bien que de iour le pourchasse M'aduient en songe, image du desir, Car ie sen bien ma mignonne gesir Aupres de moi, nu à nu, sace à face.

Doux soupirant coup, à coup, ie me lasse, Sentant mes slans mignardement saisir: Et au doux point ie fond tout en plaisir, Si doucement la follatre m'embrasse.

Par cet iuoire, & ces rofes, mon ame En cent douceurs & fe perd, & fépáme Sur son tecin, du mien appriuois é.

O que de bien, de plaisir, de merueille, Quand la baisant ie me sen rebaisé, Mourant tous las sur sa lêure vermeille.

L'or endoiant du combat cresselet De ces cheueux, vent Fauon que tu guides, Semble au long trait des campagnes liquides, Qui vont trottant au printens nouuclet.

Et le fraisé iuoire iumelet De ce dur sein-souhait de mes mains vuides, Passe en odeur, à Nymphes Hesperides Votre iardin, & en blancheur, le lait.

Vraiement cellui ne vit ong beauté grande, A qui ses yeux par liberalle offrande, N'ont set tant d'heur que de se laisser voir.

Et nul ne scait comment guerit, & blece Le Dieu d'Amours, s'il n'a veu ma maitresse, Qui les rochers pourroit bien émouuoir.

Quand

LAMALTHEE DE

Quand des hauts cieux les chandelles sont mornes En tens obscur, & le croissant dissere Se couronner des raions de son frere, En r'allumant ses argentines cornes,

Par l'ample mer lamentant tu seiornes Creintif nocher, man las que peux tu fere Fors qu'enuoier aux bons Dieux ta priere Qu'au choc des vens loin tu ne te detornes?

L'ocil de la nuit, la trouppe des étoiles Te rend ioieux, éclairant à tes voiles, Mais la clarté plus que l'obscur me nuit:

Car par les flots d'une mer violente Plus ma lune est belle, claire, & luisante, Plus ie me sen en vne aueugle nuit.

Ores me tient mon beau champ de Troisserue Mau las Amour de ses traits dou-tranchans Plus fort m'assaut,en ces lieux allechans, Es de mon cueur set sa depoùille serue.

Vien me donq voir: ce grand lac te reserue Cent mille ébats t'appellant sous mes chants: Vien, les hauts Dieux n'ons dedeigné les champs, Ni mesme encor la ciusle Minerue.

Prés émaillés, ô qu'heureux ie vous vensel Ou mon amour de sa marbrine plante Se promenant, ses pas viendra fermer.

Vn ápre hyuer vous gardost de renaitre, Mais ce printens ainsi qu'a votre maitre En la voiant vous apprendra aimer. Lors que du tens, & des siecles veincueur,

At a grand's foif Ronsard tu allas bosre

Au saint crystal des silles de Memoire

Qui t'ont sacré vn grand chantre en leur chœur,

Le petit Dieu du genre humain moqueur,

Et qui abbat des celestes la gloire,

Pour la beauté telle qu'on ne peut croire,

Heureusement triumpha de ton cueur.

Du mesme coup qui captif te vint prendre

Chacun fut pris, man non pas de Cassandre,

Ains de ta Muse o contraires amours!

Chacun fut pris, mais non pas de Cassandre, Ains de ta Muse, ô contraires amours! Car de Cassandre est la beauté mortelle, Ta Muse au ciel s'en va tousiours plus belle, Cent mille amans tirant apres son cours.

Ia de bien pres l'aspiroi au beau bord De mon repos, pret de tourner la pouppe, Des slots chenus ia l'écumeuse trouppe Me rehurtoit & iettoit à bon port.

Sans vn scadron de vens mis à discord, Qui m'élancant pront le chemin me couppe, Manef se perd, chancelle, vire, co chouppe, Pour m'engorger au naufrage de mort.

Ie crie au ciel,lors faillit vne roche En pleine mer,qui quand plus i en approche Me pipe au chant d'vne douce sereine.

Ce chant des lors tant m'enchanta, pleut. Que maugré moi il me tirc ou il veut, De son beau son tant i'at l'oreille pleine.

LAMALTHEE DE

souuent lassé de dueil, & de plaisir, sur son giron couché d'un doux malaise, Ie vai priant las qu'un peu elle appaise Le mal qui vient par elle me saisir.

De la serrer me prend vn pront desir, Peu peu s'enfaut qu'étroit ie ne la baisé, Mais en cregnant que ie ne lui deplaisé Ahie ne puis vn si grand bien choisir.

Ams l'arret de ma peine fatale, Estre me fet vn malheureux Tantale, Qui sa bouche ouure,& tend le bras en vain :

Et ma creinte est une rude furie, Qui au milieu de si douce ambrosse Me fet languir & relanguir de faim.

Quand trop foiblet Amour me fit en place Ioindre au combat à ta fiere beauté, Tôt fur le champ la ieune volonté Et la raison se mit deuant ma face.

Raison étant aussi froide que glace, Me remontra ta dure cruauté: L'autre au contraire ardente ma planté La force au cueur, & sur le front l'audace.

Qu'eusse ie fet ? quand veincre ie pensoi, Celle ie creu que plus ie connoissoi, Mal auis é à mon prochem dommage.

Encor ma mort relieue ma vertu D'un feul confort, cest qu'étant abbatu Jemeur Gras beur mais non pas Gras courses Teli'accompare au grief mal que i'endure

Et au trauail qu' Amour me forge, of forge,

Ce tant subtil of tant mignon horloge,

Qui pend doré à ta chaste ceinture.

De dent, en dent, il roue sa mesure,

Et de penser, en penser ie me loge,

Lui doux criquant tousiours marche, of déloge,

Mon cueur debat contre ma peine dure.

Mais le petit d'un mesuré seiour,

Ne peut durer qu'une nuit, of vn iour,

Loin de ta main, plus qu' Archimedienne:

Et sans te voir of iamais seiourner,

Mon long trauail ne cesse de tourner,

Dieu des amans, Tyran plein d'infolence,
Ores sans toi v'aspiveroi aux rangs
Des bien lettrés, voire plus apparans,
Par dur labeur achetant la science.
I'épieroi en longue experience,
Montant au ciel, les astres differans:
Ou pour complaire à mes facheux parans
Des riches loix la douceur, er vangeance.
Mais quoi? Amour de sa peste m'abbat.
Amour puissant tout surmonte, er combat,
Et nous aust a l'Amour donnon place.
Tout ieune cueur épris de son brandon
Pour sa foiblesse est digne de pardon,
Dont quelques ou respece creuver grace.

Faisant son sour, mon éternelle pene.

LAMALTHE'S DE

Or qu'en ce pré tu t'en vas moissonnant De tes beaux dois les plus belles fleurettes, Ton chien mignon tremblant des oreillettes, Apres tes pas dru s'en va piétonnant.

Las le petit desia te va donnant D'un oeil piteux petites oeilladettes, Ia se plegnant qu'entre tes mains doucettes, A tresgrand tort tu ne le vas prenant.

O chien heureux pour ta grace follatre! Chargette douce à ce beau sein d'albatre, Ainsi que moi ta maitresse tu suis:

Mais plus heureux ta rendu la Nature, Qui t'enrichit si mince creature De si grands biens, dont si pauure ie suis.

Quand détournas des riuages promis La nef mentarde, et les rames lointeines, Les champs, les bois, les rocs, et les fonteines, Auecques moi à pleindre se sont mis.

Lair étois coi, les grands flots endormis, Au lac trembloient les étoiles féreines: Mais tout troublas par tempestes soudaines, Lus defendant d'encrer aux ports amis.

O haut palais du grand Olympien,
Pourquoi es tu contraire à mon seul bien,
Qui vient à moi si chastement se rendre ?
Ta porte ainsi horrible ne tonna,
Quand le pasteur Phrygien emmena
Auec ses naufs son paternel ésclandre.

Trait,

M. CL. DE BVTTET. 90

Trait, flamme, & lacs d'amour, ne point, ne brulle, & lace, Vn cueur plus endurci, plus froid, ni plus déceint Que le mien, quand se fu frappé, brullé, êtreint, Le premier sour qu'Amour esclaua mon audace.

Plus dur, of freidureux, que le marbre, of la glace, Libre ie ne crenoi qu'à ma fin m'eut contreint Plaie, ar feure, ni neud: pour autant m'ont atteint Larc, le feu, o les rets, ou faut que ie trepasse.

Et tellement ie suis blecé, ars, mis en serre, Que dard, brandon, lien, ne blece, ambrase, enserre, Si violentement, ni si chaud, ni si sort.

Et rien n'est qui le coup, & l'ardeur, & la chaine, (Qui me plaie le cueur, qui m'enstamme, & me geine) Guerisse, éteigne, & las che au monde, que la mort.

Iettant le fort des Babyloniens,

Be renombrant tous les maux, & les biens,

Que le ciel veut que son cours te départe.

Sans que iamais de toi mon cueur s'écarte

On matreuué tant sers des beaux yeux tiens,

Que ie mourrei par eux dans tes liens,

Me deut prier la grand' beauté de Sparte.

Si par cet art les Dieux t'ont set sauoir

Que tu me dois tout mon viuant auoir

Pour ton amant, pour ton servant sidelle,

Si pour toi seule en ces tens ie suis né,

Si d'estre tien le ciel ma destiné

Di moi pourquoi, pourquoi m'es tu cruelle?

Point, apres point, sus une blanche carte

Soit

My

LAMALTHE'E DE

Soit que d'un vers gaillard fet à la Teienne Ton pouse donne vne ame à ta lyre Belleau, Ou que ta ioue ronde enfle le challemeau Faifant en France ouir la voix Sicilienne,

Il n'est rien qui raui entour de toi ne vienne, Tout te preste l'oreille: & mesme le trouppeau Des neuf seurs, descendant de leur double couppeau Va quittant ses chansons, pour écouter la tienne.

Ie te pri donq Belleau qu'a ce coup on flechisse Ma Nymphe, qui me fuit ainsi qu'vne genisse Son furieux toreau, foulant les prés herbus.

Tu la pourras mouvoir : la compleinte d'Orphée Emeut bien les enfers, & ta lyre dorée Rien ne dit qui ne (oit bien digne de Phebus.

D'esprit, & corps, les autres elle excelle,
Comme le iour est plus beau que la nuit :
Cest en beauté l'autre aube qui nous luit,
Celle du ciel ce croi ie n'est point telle.

Amour riant volle entour de la belle,
Toute douceur, & beauté la conduit,
Achaque pas vne Grace la suit,
Et la vertu iamais n'elogne d'elle.
Mais de quel los irei se déuoilant
Ces front diuin, cet ocil étincellant,
Ce corps gentil, ce beau port, cette adresse?
Rien elle n'a qui ne sois excellent,
Rien de mortel elle ne va parlant,
Et au marcher me semble vne Déesse.

I bilel-

Philelphe sus que plus l'aube on ne dorme, Va les pauets & l'encens apprester: Ores ie veu humblement presenter Vn sacrifice or au Songe, or au Somme. Mon Dieu, mon Dieu, O quelle chofe énorme Toute la nuit me vient épouanter! Quel grand Morphée apre à me tormenter, D'auant mes yeux etrange se trans forme! Ores ie voi ma Naiade qui pleure, Or' à ses pieds m'est à vis que le meure, Or ie refui, or Felise me suit: En cent contours vainement le tracaffe, Puis au reueil un tremblement m'englace,

De tes beaux yeux celle plaisante ardeur Qui glisse aux miens l'aigre flamme auallée, Eut iufqu'au fond ma poitrine brullet, Si n'eut été le gelon de ton cueur.

Qui tout poureux me r'allonge la nuit.

Et ce ret d'or, prison de ma langueur, Sans fin tiendroit mon ame encordelée, Mais ta main belle au secours appellee, Couppe le noud de sa blonde rigueur.

Par toi mon feu se degenere en glace, L'un m'étreint fort, & l'autre me delace, Lun m'a nauré l'autre vient me guerir,

L'un m'est loial, l'autre est tout plein d'enuie, Ainsi chassant or ma mort, or ma vie, Tes grands beautés me font viure & mourir. Fleu-

M in

Fleuue roial à qui de ce grand monde A tout iamais tout l'empire est promis, Asant les Dieux & les aftres amis, Qui à l'enui se mirent à ton onde.

Quand les beautés d'une Laure seconde Auant mon tens au tombeau m'auront mu, Des tristes vers qu'apres moi tu gemu, Quelque soupir ton riuage réponde.

Son fun les ans le temoing de mes maux Heurense Seine, & pun que dans tes eaux Sans i penser, mon cueur beut cette flame.

A ton beau bord, mal caut, en te passant Ma liberté helas i allei laissant, Pour suiure en vain cette trop belle Dame.

Dans la forest d'esperance lointaine
Souci, douleur, regret, en déconfort,
Comme apres chiens abboians pressent fort
Vn pauure cerf, hatant sa course vaine.
Souci le tient, douleur presque l'entreine,
Regret pront saute, en le serre, en le mord,
Desir haut trompe: Amour veneur accort
Mande à son cueur vne sleche soudeine.
Que fera ils chiens n'ont point de pitié,
Puis le chasseur est apre en mauuaitié:
A l'Amalthée il vient dong' secours prendre,
Et en suiant leur assaut inhumain
Plutôt qu'aller à vn autre se rendre,
Aime trop mieux de morir par sa main.

Pren ie te pri Atlantide Mercure

Ta verge d'or, & te glissant des cieux

Endor Argus, qui tout étoilé d'yeux

Ya m'epiant, & tous mes pas mesure.

En apres fas (or que la nue obscure

Emble par tout les clairs flambeaux des Dieux)

Que i aille ouurir mon souci ennuieux

A la beaute qui ma tant été dure.

Ie chanteres celeste iusenceau

Ta pronte gresue, & ton ailé chappeau,

Et en ton poing la trompe en serpens belle.

Et que premier la lyre allas sonnant,

Et que tu es du pere haut-tonnant

Fils bien aimé, & messager sidelle.

Ce port roial, cette dinine adresse, Ce large front, ce bel oeil rauisseur, Fet que par tout on te pense estre seur, (Veu ton sausir) de Pallas la Deesse. Mais ce dur cueur qu'as emprunté maitresse Des fiers rochers, sans pitie,ni douceur, Fet que par tout on te pense estre seur (Veu ta rigueur) de Mars plein de rudesse. Nature aux Dieux f'efforçant d'agréer, N'osa çà bas Déesse te créer: Et a grand tort te fit femme mortelle. S'elle n'auost encor sous ta beauté En ton dur cueur fiché la cruanté, Le ciel n'auroit une Venus si belle. Ab M 114

Ah ie pensoi que pour changer de lieu Auec mes pas se tourneroit la chance De ma fortune, à qui des ma naissance Ie n'ai serui que d'ébat & de ieu.

Toussours pourtant, tousiours ce cruel Dien Me vient reuoir, met à ma presence Celle beauté, en qui plus fort ie pense, Qui sans repos me mine d'un doux seu. Sans cesse helas (bien que suis d'elle absent)

Mon cueur la voit, & de plus pres la fent, Car bon gré moi bien auant ie l'i porte.

Que me vaut dong's tant loin ie la fui, Quand la fuiant de plus pres ie la fui? O dieu qu'amour est vne chose forte!

Divins flambeaux ornement de la nuit, Du fort divers des vains mortels coulpables, Au moins bien tôt foiés moi fauorables D'une mort brieve, puis que tout me nuit.

Or que du ciel la palle lune luit Dessus la terre, & qu'en lits agreables Le somme tient les mortels misérables, Amour tout seul par ces bois me conduit.

Mourant d'ennui se lui tient meint propos: Et ce pendant que tout est en repos, Sans peur se vague auec les ombres vaines.

Las & la nuit qui se tait coiement, A ce grand tout donnant soulagement Iamais ne met une tresue à mes peines. Or voi ie bien Felise trop à creindre, Vieille Heriphile ennemie à pitié Que ton aiguille en ius d'inimitié A mon desastre a sceu ta cire poindre.

Si n'as tu peu par tes arts me contreindre, Si n'as tu peu auec ta mauuaitie Fausser mon cueur, comme de ma moitié, Auss helas son amour étoit moindre.

Mais ie te pri, ie te pri rezoin nous : Ie te donrei des vers mignards, co doux, Qui te louront si plus tu n'es cruelle.

Ainsi Hecate à toi veiulle venir, Ainsi Pluton ne te puisse punir Aux bas ensers d'une peine éternelle.

Me veux tu dong effacer de ta grace? Donques veux tu me donner mal pour bien? Ne fcai tu pas helas que te fuis tien? Et que veux tu que veux tu que ie face?

O cruant é sous angelique face, O rude cueur d'un tygre Hircanien, O grand beaut é trop dure au malheur mien, O foi legere, ô faueur qui tôt passe!

Serués, veillés, marchés pauures amans En mille ennuis, en en mille tormens, Viués de dueil, paissés vous d'esperance, Soiés constans, forcès votre pouoir,

Essaies constants, serces vorre pount Essaies tout : pour toute recempense La mort aurés, trahis de votre espoir.

1

LAMALTHE'S DE

Vn faint Demm qui pas à pas me suit,
Quand ie suis seul beau d'une grand merueille
Tot m'apparoit, me parle, en me conseille,
(Cas merueilleux!) puis se perdant s'enfuit.
Soit que ie dorme au plus coi de la nuit,
Ou soit que l'Aube au point du iour m'éueille,
Toussours il vient d'une face pareille,
Toussours me presche, en toussours plus m'instruit.
Qui que tu sois du nombre des celestes
Qui as pissé de mes peines molestes
Las aide moi sans toi l'alloi mourant.

Il n'est cellui tant soit iuste qui n'erre. Lieue moi haut de cette obscure terre Pour voir au ciel ce dont suis ignorant.

Le feul mouueur de foi, & de Nature, Au veul duquel tout le monde se pand, En ce grand corps sa Desté repand, Donnant à tout & matiere, & figure.

Quand il lui plast le ciel tonne, murmure, Et quand il veut lui seul la terre fand: Qu'allons nous dong en vain philosophant? O des mortels folle entreprise, co cure!

Ainsi qu'en tout il est tresadmirable, De le voir tel, quel esprit est capable? Tout l'uniuers par tout le set sauoir,

Les cieux astrés nous préschent à le creindre, Cette beauté qui par lui me vint poindre, M'anonce & dit son merueilleux pouoir. Si les fecrets des Philosophes Sceus, Sondans le fond des causes plus fecrettes, Disent aux cieux toutes choses suiettes Sous les lons cours des lons secles issus,

Et que les corps des quatre corps tissus Par certeins ans perdus en leurs cachettes, En mesme point auecques les planettes Retourneront encores au dessus,

Helas ô moi à iamais miferable! Qui renaîtrei mis en peine femblable, Voir la beauté qui tous mes fens détruit.

Micux m'eut vallu iamais au monde n'estre, Ou que la mort (si tant me faut renaitre) Cillat mes yeux d'une éternelle nuit.

Iniuste Amour ah que sous ta caresse Secretement vont de maux s'assemblant! Auec vn ris, auec vn doux semblant, Les cueurs tu pais d'esperance traitresse.

Tu mets à coup que la voile se dresse Le vent en pouppe, puis nous accablant, Auec l'éspoir le plaisir vas emblant, Rien ne laissant que la seule tristesse.

Tu fais paroitre estre ce qui n'est pas, Tu mets en haut, o tout à coup en bas, Tafaueur rit, mais bien peu elle dure.

Tufais lover ce que lon deut blamer, Ce qui nous nuit tu nous contreins aimer, Des plus constans tu changes la nature,

Mal-

LAMALTHE'E DE

Malheureux Or quels maux n'oses tu faire Aux vains mortels? aussi t'ont ils cherche Insqu'aux enfers, ou tu fus arrache (Comme ie cros) du ventre de Megere.

La tour d'érein, et la garde guerriere, Acrife anoit ta fille bien caché, Si l'or ne fut dans son sein épanché: L'or en amour set plus que la priere. Dieu que le monde étoit bien fortuné

Qui ne t'auoit! vn cueur étoit donné Ferme, co constant, sans auare se vendre. Amour depuis nons à set cette loi,

QVI YEVT TIRER SABELLE DAME A 501
A FILETS D'OR IL CONVIENT LA SYRFRENDRE.

En tous ses sets la Nature admirable Mit en la semme vne grace, & beauté, Par qui soudein l'homme pris, & tenté, S'enuint à elle, & forgea son semblable.

Et pour tenir notre genre durable Si son dur cueur s'obstinoit depité, Pour la r'anoir par douce volupté Fut de besoin la créer variable.

Tu deuois bien(si ie puis hors blaspheme Le dire ainsi) sans l'aide d'une femme, Multiplier les humains sous les cieux:

Mais tu la fis alme Nature naitre, Affin qu'ainfi le bas homme terrestre Loin de malheur, ne fut egal aux Dieux.

M. CLAV. DE BVTTET.

Tousiours ne sera d'or ton poil qui s'entrelace,
Ni de perles auec ton blanc ordre de dents,
Ni deux beaux astres clairs tes yeux doux-regardans,
Ni de rose, or de lis, le vis teint de ta face.

Beaute comme vne sleur tantôt nait, tantôt passe,
L'une peu d'heure dure, or l'autre bien peu dans,
Et ne se renouelle ainsi que les serpens,
A qui nature plus, ce semble, à fet de grace.

Donques si tu m'en crois hauteine ne presume
Par elle t'orqueillir, mais change de cotume:
Du grand assaut des ans qui se peut garentir?

Toute chose se passe: or pour en fere preuue
Ton crystal auiourd'hui ainsi qu'hier ne te treuue:
La folle erreur nous tire à vn vain repantir.

Vicille ou que soit que ton pie te deplace
Terreur de mort t'emmuraille en vn rond,
Ta foi perdue à coup te face front,
La palle peur grimpe dessu ta face.
L'ire du ciel, l'éclair, en la menace,
L'écrollement, en le tonnerre pront,
Meuue dans toi vn long discord profond,
Vn dur regret qui le cueur te tirasse.
Le tendre dur, le doux te soit amer,
Les élemens ne te veuillent aimer,
Creux tenebreux te soient vaine retraitte,
Iusques à tant que sachant le tort tien
Nies noue, en refet le lien
De l'amitié par tes propos desette.

LAMALTHE'S DE

Il me souvient (si tu ne m'as otée La souvenance) vn iour qu'en vn laurier Tu entaillas ce vers encor entier, Et en l'écorce est ta lettre notée.

Quand tu verras Seine que l'Amalthée
Lairra Buttet, pour ailleurs f'allier,
Quittant bien loin ton Paris famillier
Retire à coup ta belle onde argentée.
Tu le douois ô inconftante écrire
Dessus le vent, l'arbre ne pourroit dire
Si grand reproche à bondroit contre toi.
O seine, ô Seine, écarte ta belle onde,

O Seine, o Seine, ecarie ta veue onde, Fui t'en, fui t'en, au dernier coin du monde, Elle à rompu vilainement sa foi.

Songe divin qui tant as de pouvoir
Qu'en me trompant auec la nuit obscure,
Celle qui loin n'a de moi soin, ni cure,
Douce de pres me fau toucher, & voir.
Sus mon g yron tu la me viens assoir,
Et de tels mots piteuse elle m'asseure,
Bien mon loial si fortune t'est dure
Atten vn peu, pren confort, & espoir.
Et qu'attendra mon espoir dommageable
Le bien qui tard lui seroit sauorable?
Songes d'amans sont deceuans, & faux.
Soient faux, ou no, Dieu te gard sainte image,
Ainsi tousiours ta faueur m'accourage,
Tousiours sou tu le confort de mes maux.

Si quelquefois Madame par méprife
Ce liure mien quelqu'un vous faisoit voir,
Ioüant aux champs le matin, ou le soir,
Apres souper qu'on lit, en qu'on deuise.
Laissés aumoins que quatre vers il lise,
Mes passions vous feront assauoir
Qu'à tresgrand tort vous aués fet douloir
L'amant loial, qui sus toutes vous prise.
Pensés adong: quand plein d'ennui étrange
Buitet traçoit cette euure à ma loüange,
Le pauure gars d'amour étoit lancé.
Lors de mes vers qui vous font immortelle
(Bien que toussours vous me soiés cruelle)
Asses par vous serei recompensé.

Bien que n'aiant outragé la lumiere
De tes vertus, ta cruelle beauté
Donne l'affaut à ma grand' loiauté
Prenant à tort mon ame prisonnière.
Ie ne sauroi tourner visage arrière
Comme un couard, du combat écarté:
Ains mes desirs ensuivront ma bonté,
Qui au dauant portera la bannière.
Ie me ren tien: man si ne veu ie pas
Que ie sou veu si debile aux combas
Que sans honneur ie coure en guerre telle.
Et ne me chaut à la parsin de choir
Sous ta riqueur, mau que ie sace voir
Que ie suu mort en bien iuste querelle.

Amonr

LAMALTHEE DE

Amour si quelque dueil pouoit ton cueur serrer, Meintenant tu deurois faire vnc étrange pleinte : Ton Dubellai est mort, ta grand gloire est éteinte, Qui sera plus ton los parmi la France errer?

Las laisse moi, ne vien de rechef enferrer D'un trait, mon pauure cueur : va voir la troupe sainte Des Graces, qui d'ennui aiant la face teinte Pleurent dessus son corps que lon veut enterrer.

Mais n'ois tu pas les cris de ta dolente mere ? Va voir ses grands regrets, en permets moi de faire Deux tristes vers trempés aux ruisseaux de mes yeux, Qui soient ainsi graués dessus sa tombe dure :

NE CHIRCHE'S DVEELLAL EN CETTE SEPVLTVRE LES NEVE MYSES VIVANT L'ONT EMPORTE AVX CHEVE.

Cen'est en vain qu'on me voit animer Lesbe aux François ta dotte ly re croche: Le mesme sort las à grand tort m'approche Qui fit en dueil ta Sapphon consummer.

Impatiente helas de trop aimer Cellui qui tint fon amour à reproche, Se ruant bas d'une pendante roche, De son trepas fit coulpable la mer.

Ah ie voi bien, ie voi bien quoi quil tarde, Qu'amour cruel pareil guerdon me garde; Nymphe par toi ton amant perira. Fiere beauté plus que Phaon cruelle,

Puis qu'as iure tousiours m'estre rebelle La scule mort bien tôt me guerira. le t'ai aimé trop impatiemment : Mais cet amour ou mon dur sort m'obstine D'une pitié, non de mort étoit dine,

D'une faueur, non d'un élongnement. Ie t'ai aimé ah trop perfettement,

Et t'aime encor , tant ton oeil mon cueur mine, Obstiné moi qui l'amour femenine

Ne pensoi pas suiette au changement.

Et toutefois par ces larmes ie iure, Par ta main dextre (er si quelque foi dure

Encor au monde) à tamais t'aimerei.

Scule tu fus ma douce ardeur premiere, seule seras & premiere, derniere, Et apres mort tien encor le serei.

Appelles tu estre vice d'aimer ? L'oses tu crotre? ô execrable iniure! Le tout-mounant enuers sa creature Autre qu'il est peus tu bien estimer ?

Tout par Amour nous voions confirmer, Et rien saus lui ne nait ne vit, ne dure: Sans cet Amour un chaos en nature Pront a l'instant feroit tout abimer.

Du haut en bas, de l'un à l'autre bout Amour commande, Amour gouverne tout,

Et sans Amour ce monde ne fut onq'.

Si dong' tous corps qui font, qui vont, qui viennent, Par Amour seul s'entrelient, & tiennent, Et pourquoi las ne veux tu aimer dong'?

Biep

ZAMALTHE'E DE

Bien que fortune, ou quelque astre contraire, Sans t'offenser las de moi t'à détret, l'atteste Amour ong n'arracher le trait Qui dans mon cueur ta sceu si bien attraire.

D'estre ton serf cest ma plus grande gloire, O de vertu exemplaire & pourtrait! Et aime mieux par un si doux attrait. Mourir ainsi, que d'autre auoir victoire.

Las si ton oeil si ta main, si ta bouche, Ne me veut voir, ne me parle, ey- ne touche, Si ton oreille est fermée à mes cris,

Et si l'amour, la foi, & la constance, Merite auoir un brin de recompense, Cruelle au moins écoute mes écris.

Que me fuis tu?mille Nymphes me cherchent: Les Muses m'ont apporté leurs presens, I'ai de Venus les verds myrtes plassans, I'ai de phebus les lauries qui ne sechent.

Cruelle au moins si tels biens ne t'allechent, Si mon amour si mes soucis pesans, Pren,pren pitic de ces miens ieunes ans, Qui comme l'herbe au solcil se desechent.

Mais que me vaut tant estre de dueil plein? Si mon erreur ne prophetise en vain, Si d'Appollon sont les fureurs certeines,

Vn iour viendra qu'apres mon mal passé Sur ton giron doucement ranuers é Tes doux baisers me pairont de mes peines. Si plus tu vas plegnant apres ta belle Sainte, Mon Defautels pour qui doux me seroit l'exil Aux Scytes, aux Indois, aux sept gorges du Nil, Ecoute comme Amour a ma force contreinte.

Quand ie vi Dubellai premier faire sa pleinte, Puis ton docte Tyard, pris dun oeil si gentil, Ie me moquei d'Amour, & de son trait subtil, Et vous estimei tous ne gemir que par feinte.

Mais ce Dieu se riant de si ieune constance Bande son petit arc, & d'un trait de vangeance En décochant, me dit suiras tu mon effort ?

Dépuis plus que tous vous i'ai vécu miferable, Car vous aués encor le baifer fauorable, Et ie n'ai autre bien que le feul déconfort.

Pere tonnant pren ta foudre mutine, Quest ce que plus ton bras vangeur attend?

Encor encor la malheureuse entend, Maugre les Dieux rompre vne amour divine.

Les chiens d'enfer éteignent leur famine De son tetas qui infame lui pand, Ou l'entortille en horrible serpant

Out entortsue en norrible ferpant

Des le nombril, comme étoit Mellusine.

De ses forfets en ce point condamnée,

A Pluton foit par Cerbere trainée: Puis receuant son iuste paiement

Pren la, pren la, Tisiphone & la fesse, Tant quelle crie helas se le confesse, Lors double lui plus seuere torment.

LAMALTHE'E DE

Et bien, soit fet, puis qu'il vous plait Madame Ie vous lairrei, en suinant mes malheurs, I irei à mort tiré par mes douleurs, Außi de viure es tu lasse pauvre ame.

Ah si iaman quelque pitié t'enstamme, Si ong' à gré tu eus tant de labeurs, Pour dernier don aumoins reçoi ces pleurs : Ains que la mort m'abbate sous la lame.

Et ce pendant comme cil qui tout perd T'aiant perdu, dans vn lieu plus desert Obliant tout, ie vai ma fin attendre.

Là serei tien, sant que ie pourrei voir Ce haut soleil, deut on mon sang éj andre, Autre sur moi n'aura iaman pouoir.

Horloge heureux dont le depart ie pleure
Stntant venir ma prochaine douleur,
Puis qu'or il faut par destin, ou malheur,
Que ton thesor à moi plus ne demeure.
Lus seras tu iamais approcher l'heure
Qui brisera la tant dure riqueur
D'une qui ong' ne laissera mon cueur:
Non quand le ciel mandera que ie meure.
Or à Dicu dong' puis qu'il faut deplacer:
Mu que ne puis-ie ores te dépecer,
Vn brin de toi me seroit allegeance.
Mais ne pousant t'oter ce que tu us,
De ton riban ie cernerei mon bras,
Miant de toi à iamais souvenance.

Ne verrei ie iamais ma follatre Dryade Mecherir d'un fourri, & foupir enuoie, S'accoudant fur mon cou, d'amour tout ennuie, Par si douces faueurs si doucement malade?

Et n'aurei se onques plus la messagiere ocillade, La belle blanche main, le poil d'or delsé, Et son doux bras au mien mollement allié, Faisant par son iardin la ronde promenade?

Que ie e'aie forfet, nul ne le fauroit dire: Mais en corps si diuin se loge bien tant d'ire? L'homme fuir ne peut ses destines malheurs.

Les Dieux vangeurs certeins courrouces fur les vices, En fin font appaifes par humbles facrifices: Pren dong' d'un innocent les pitotables pleurs.

Hé Nymphe, Nymphe, & m'as tu fi fouuent Par vn fourris mu au cueur l'esperance Me rendant tien, pour or' en recompence Vn dur refus m'aller mettre en auant?

Tu me peux bien donner en te feruant L'indigne mort, mais ie te prie panse Que le forfet porte la repantance, Et qu'à iamais ce tort t'iroit suiuant.

Comme Paris ardant ie ne quier pas Les faintes loix de Iunon mettre à bas, Affin lascif que ton honneur ie blece. Ta seule amour m'est plus de volupte Qu'estre seigneur de celle grand' beauté Par qui iadus f'arma toute la Grece.

N iij

LAMALTHE'S DE

Or allant voir ta Geneue fameuse
O Rosne heureux meintenant ie te voi,
Que Dieute gard: en la mer sans esfroi
Puisse poster ta belle onde écumeuse.
Si quelquesois la Saone dedaigneuse
De tes Amours, te mit en tel émoi,
Là ou tu sais ie te pri porte moi
Ces lons soupirs, cette pleinte angoisseuse.
Et en passant par celle heureuse terre
Ou la Dame est qui tant m'a fet la guerre
Débride toi, va ses beaux champs lauant.
S'elle s'enquiert d'ou viennent tels allarmes,
Fai lui sauoir que ce ne sont que larmes;
Et qu'es enssé des pleurs de son seruant.

Iamais ie ne senti nuit plus malencontreuse
Que la veille des Rois, qui dormant m'a set choir
En vn triste songer, a coup me sorçant voir,
Madame au lit malade, pp palle plangoreuse.
En me serrant la main, non plus tant rigoreuse,
Elle m'a dit à Dieu, n'attent plus de m'auoir:
Ce monde il faut laisser, ie sen ma sin mouuoir,
Et quitte de bon cueur cette vie peneuse.
Dieu du ciel qu'est ceci, que m'apporte ce songe!
Quel des astre plus fort mes grands ennuis allonge!
Veut la parque desia ses heureux ans coupper?
Encor de la reuoir me tient quelque asseurance
Car son lit étoit verd: le verd porte esperance,
Face Dieu que l'espoir ne me vienne tromper.

Beaux

Beaux yeux veincueurs d'ou Amour caché tire Vn champ de traits sur mon flanc herisé, Quand m'aurés vous asses outrepercé L'ame, & le cueur, serf d'un si doux martire? Crespes cheueux passetans de Zephyre, Seres se plus en votre or enlacé? Et toi beau bras de mon cou deplacé, Quand seras tu mon ioug en son empire? Plus ôt bel æil qu'estre banni de toi Retire encor, cheueux r'enlacés moi, Bras s'il te plait tue moi, & m'acolle, Afsin qu'ams doucement assoulé, Ie meure heureux lacé, & accollé, D'un æil, d'un crin, & d'un bras qui m'assolle.

Droit contre moi ton chemin fe hatoit, Ne me pouuant desourner de la place: Ia de lon tens aiant fui ta trace Et ce bel ail ou mon mal faugmentoit. A ton regard qui sur moi se settoit Soit par fortune, ou par ire, ou par grace, Amour chassa dessus ma palle face Le peu de sang qui encor me restoit. Trois ans étoient que languissoit ma vie Prine de toi, quand par flamme sortie Mon front t'ouurit le brasier de mon cueur. Tu sceus allors par tougeur si étrange Qu'auec le tens mon amour ne se change, Dont t'accusas, peut estre, de riqueur. o blons N 114

O blons cheueux qui prinés l'or de gloire,
O front Nymphal, front sur tous gracieux,
O sous fue bouche, ô l'oeil delicieux,
Qui repilliés sur mon cueur la victoir el
O vous rubis, perles, marbre, & iuoire,
Du corpségal aux mignonnes des Dieux,
Helus iadus vous nourrissés mes yeux,
Or seulement vous paissés ma memoire.
Ah chetis moi qui n'ai seu retenir
Voz grands beautés, qu'en vn doux souvenir,
Qui vainement toussours à vous me meine.
Il m'est à vu que ie vous reuoi bien
Vous recherchant, mais ie ne treuve rien
Qu'ennui, douleur, regret, tristesse, er peine.

Tous mes descins de toi seront moqués Tant que voudras: les astres me raisonnent Que tes dedains qui mon eueur époinçonnent, Par toi seront à la fin reuoqués.

Les traits vermeils en mes deux mains merqués, Vn ferme espoir de victoire me donnent: Et les tourtreaux qui sur mon toit iargonnent, Et des tombeaux les manes invoqués.

Le propre iour que m'anonças la guerre, Lair me bondit vn senestre tonnerse Qui m'allegra: ne sou dong importune, Car nul ne peut la ou le ciel se met: Mesme ton nom renombré me promes Les vens amis, apres mon infortune.

Sarme

S'arme sur moi haineuse felonnie
Qui se repait du crin Medusien,
S'arme sur moi le faucheur ancien,
Et moissonnier des doux ans de la vie.
S'arme le dueil, s'arme la ialousie
De l'envieux qui creue de mon bien,
Dame tousiours, tousiours ie serei tien,
Et ne seras ong de mon cueur bannie.
L'une des trois qui mon iour vital tire,
Tirant mes maux rien ne m'i sauroit nuire:
Les Dieux m'ont set sus les parques voincueur.
Le traitre tens qui tout de loin menace,
Ni moins l'obli qui en l'éthe se brasse,
N'ent le pouvoir t'arracher de mon cueur.

Hé si à ai dit quelle m'ait ésé telle

Pere Phebus, Dieu au long crin doré,

Ton verd rameau, que tant l'ai adoré,

Seche pour moi à ma honte éternelle.

Si ie l'ai dit Pallas me soit rebelle,

Ma chere Lesse, mon lac az uré,

Prenne à dedain mon lut ennamouré,

Et onques n'ait de moi mercs la belle.

Mais si ma bouche ong' n'ourit telles choses,

Enlaurés moi mains d'iuoire, c' de roses,

Qui me naurés, c' guerisés le cueur,

Assin qu'à plein tant de beautés ie chante:

Et qu'à samau s'ur gent si medisante

D'un front leué l'apparoisse veincueur.

Palle & mourant, tout à plat tu me vois, Sur le fablon de ton prochem riuage: Ou meinte Nymphe à l'enui m'accourage Main mon malheur ah trop tart tu connois.

Cette forest de leur voix loin hurtée Qui crie, & crie, Amalthée, Amalthée, D'une pitié ne te meut nullement.

Tandis mon æil, qui ia par mort fommeille, 'A ton doux nom un petit fe reueille: Puis tôt rechet à mon trepassement.

Mon pié fauché de ma fin qui m'embrasse Helas me fet de moi mesme tombeau: l'enroidi tout, & l'esprit du fardeau Se debattant, à peine se delace.

Mes pleurs sur moi trouuans nounelle trace, De leurs deux creux font fontener vne eau, Qui triste sent dessous mon apre peau Pierrer mes os: par mort froids comme glace. Hé hé quel Dieu iuge qu' ainsi ie meure! Ma forme suit, & rien ne me demeure

Qu'un cri nonçant mon dur malheur aux bois. Atten, ô Nymphe ame de la montagne, Atten Echon, ia ia ie t'accompagne, Rien plus en moi n'est viuant que la voix.

Mais

Mais dites moi Eolides fouldars

Dont le discord terre, mer épouente,

Fites vous ong' guerre si violente

Que mes soupirs fonçans lair comme dars?

Temple eternel qui ceins de toutes pars

D'un tour virant la terre permanente,

Eus tu encor slamme si vehemente

Quand Phaeton culebuta tout ars?

O monts, ô rocs en terre enracinés,

Estes vous tant que mon cueur obstinés,

Est votre source autant de larmes pleine?

O en beautés ma douce enchanteresse,

Helas pourquoi changes tu ma ieunesse

En vent, en seu, en rocher, en sonteine?

Par la mort froide à la fin combatu
Du long de moi verse sur cette areine,
Ie vas humant auecques lair ma peine,
Sec comme vn arbre en vieillesse abbatu.
Mon æil voilé banni de sa vertu,
Ne voit plus rien qu'une nuit qui m'emmeine:
Et mon oreille out des ombres procheine
L'horrible abboi du grand chien troi-tétu.
L'esprit debat, of las de seiourner
Voit sa sous soi les clairs aftres tourner,
Et droit aux champs des vrais amans s'élance.
Ie sen pourtant cent voix me consoler
Entour de moi, ne pouvant reucler
Ce que l'esprit hors de sa prison pense.

I'alloi

LAMALTHE DR

l'alloi veincueur sous les ombres borner Tous mes trauaux au fleuue d'obliance, Quand le heraut qui là les ames tance En me chassant çà me sit retourner.

Vn bon Démon me voulut ramener Me r'animant d'un souffle d'esperance. Mais Dieux quels maux, quelle ang oisse, & souffrance, Et que de gens iai veu là enchainer!

Tai ven meurtrir Daphne vierge obstince,

Et marteller le deloial Enée

Et les amans qui vont faussant leur foi.

l'ai puis là veu du vieil Danas la race, Et tout aupres ta destinée place, Si tu ne veux auoir pitié de moi.

O des hauts Dieux demeurance eternelle, O terre basse ou tout va empirant, O air par moi or de pitié pleurant O feu,ô stambe en moi continuelle!

O doux repos de la vie mortelle, Que plus on perd plus on va esperant : O nuit, ô iour, ingratement courrant, Me Narcisant sus vne ombre infidelle!

O Dieux, ô cieux à ma fin coniurés, O traits en moi fi doucement tirés! O forte ardeur,ô trop debile enuie!

Hé quand sera que les parques d'accord En leurs destins, pour commencer ma more De si lons maux deuviderons ma vie ?

M. CLAV. DE BYTTET. 10:

En quelle part que le repose, ou alle, Dormant, veillant, bien prosond deuant mei En mes pensers celle beauté le voi: Celle beauté qui m'allanguit si palle.

Helas ie croi que cest chose fatale Que de mon fet : en tout ie me deçoi, Fuiant le coup plus fort ie le reçoi, Tant me contreint mon étoile natale.

O dieu Amour que tu me fais de mau Au moins par mort ront ici mes trauaux : Sans tant moquer mon entreprise vaine.

Pour me sauuer qu'est ce que se nai set ? Mais se suis pris dun lien si êtret Que se ne puis m'arracher de ma peine.

Lambert mon autre moi, quand la mort qui moissonne Ce tout également, perdra mon sour plus beau, Le te pri ne me dresse vn superbe tombeau, Pour ma cendre presser de pesante coulonne.

Tant seulement ie veu qu'un marbre lon maçonne (Sans grand art, sans chercher terme ni chapiteau) Qui enferme mon vase, es ce triste écriteau Arros e de tes pleurs, ton amitié me donne.

EI DEDANS EST L'AMANT QVI SACRA SA ISVNESSE AVE NEVE SEVES. ET AIMA VNE DEMIDÉESSE BIEN DIGNE D'ESTRE AIME D'VN AMOVE AVSSI FORT PAR SES YERS IL LA FIT ICI BAS IMMORTELLE ÉCRIVANT SES BEAVTES. TOVTEFOIS LA CRUELLE AM TROB INGRATEMENT LYI A DONNÉ LA MORT.

LAMALTHEE DE

O toi que i ai plus chere que ma vie, La feule fin & le commencement De mon enui, de mon contentement, Et de moi feule entre toutes fuiuie.

Dea si ie t'ai vn si lon tens seruie Aurei ie ainsi la mort pour pasement? Me sera dong tant outrageusement Tout à vn coup less crance rauie?

Ah que ne fu-ie & feint, deloial, Si pour le bien tu vas donnant le mal Méconnoissant comme amour on mesure?

Non, il vaut mieux que lon voie ton tort, Que tu sois dure, or que saie la mort, Que d'auoir set à ma soi tant d'iniure.

La beauté feule à mes yeux fi fonefue D'un peu despoir voulant me recréer, Cesse me dit les astres maugréer, Ce mien baiser soit de tes maux la tresue.

De ce nectar, de cette douceur breue, Mon cueur fentit vn nouueau feu créer, Quand le soupir me cuidant agréer Souffla en moi le trepas qui me greue.

Or voi ie bien qu'a tort ie me courrouce Encontre toi, Nymphe tu m'es fort douce: Plus de mon mal ne te donrei le tort,

Du plus sauant la seure medecine Perd sa vertu, quand le ciel qui domine A condanné le malade à la mort. Va malheureux corbeau Saturnien message, Qui trois,& quatrefoss,hideux à ce matin Es venu croasser dans mon aimé iardin, Ramplissant de fraieur tout le prochein bocage.

Méchant vien tu ici pour rauir mon frutage, Pour bequeter mes noix goulu, ou bien affin D'apporter le pacquet d'un senestre destin. Donnant à mes amours quelque triste presûge?

Ladis pour parler trop, & pour croire a son oeil, Toi qui vollois si blanc chargeas robbe de dueil, Et sus set compagnon des oiseaux de tenebres.

O que n'ai ie mon arc pour t'auoir à mon gré! Va t'en,ce lieu est saint, or aux Muses sacré, Va malin, porte ailleurs tes tristes chants funebres.

Tu pourras bien en dueil me consummer, Tu pourras bien de moi estre élognée, Et ne pourras par merci dedaignée Ma fermeté en mille ans entamer.

Plusôt les eaux de l'Atlantique mer Seches seront, es la terre bagnée, Et sus Amour la victoire gagnée, Que ie sois las, ni saché, de l'aimer.

Ni le plus beau des plus belles beautés, Ni le plus dur des dures cruautés,

Ong ne feront que ton amour le quitte.

La mort, le tens, peut tout rompre, & casser, La mort le tens n'ont pouoir d'effacer Ta grand beauté dedans mon cueur écrite.

LAMALTHEE DE

Il étoit nuit, & dormant pensois estre Dans un grand bois, qu'a cours ialloi brossant De çà, de là, un fier senglier chassant Auec Diane, & sabande champestre.

Il me fembla que lá vint m'apparoitre Mon Amalthée, un bel arc enfonçant. Et i étos Nymphe an long posliaunsfant, Fors de ce point qui fet l'homme connoître.

Puis dans un roch feutre de verte mousse, Elle faifant un cheuet de fa trousse Me dit,ma seur prenons ici seiour.

l'épioi lors un plus grand bien encore Qui m'attendoit, mais l'enuieuse Aurore Chassa mon songe, & fit venir le iour.

Mon ieune cueur courut voir ma maitresse. Et du chemin il i vit si bcau lieu Qu'étant ia loin me va crier à dieu: Puis pour iamais le pauure sot me laisse. Mais à son dam, car geiné de detresse De tous cotés embráser il s'est veu:

Et toutefois plus se plait en ce seu Qu'auecques moi viurefranc de trissesse. Pour l'aimer tant l'i lairrei ie mourir?

Kon, mon esprit courra le secourir, Et par doux mots taschera l'en distraire. Ah quel danger ai se encor entrepris ?

An quel danger as se encor entrepri Ainsi que lui il pourroit estre pris: Amour di mos qu'est ce que se doi faire.

Trifte

Triste souci qui tousiours m'accompagnes Ou que le soi, er qui las à grand tort Àuec Amour me desoles si fort Que le me per par bois, vaux, er montagnes.

Dedans mon fang, ô cruel, tu te bagnes, Me palissant au regret qui me mord. Au moins en sin guide moi à la mort, Puis que d'un coup m'assommer tu ne degnes.

Tout me déplair, tout me pince, & me nuit, le ne puis voir ni le iour, ni la nuit, Est il va mal plus que l'amour extresme? O Dieux d'enhaut oeilladans l'amitié,

En autre corps changés moi par pitié: Car ie defire estre tout que moi mesme.

Allume l'encensoir, o me serve le front De ce beau linge blanc, apporte la verueine, Apporte de pur lait une grand tasse pleine, Et du premier labeur que les auettes sont.

Di apres moi, ainsi que ce que ie tien fond, Fonde celle beauté qui toute à soi m'emmeine : Et que ien aie soin la tirer hors de peine Comme elle n'a de moi, les hauts Dieux iustes sont.

Ainsi qu'en elle suis, ainsi soit elle en moi, Pour m'auoir, sans m'auoir, soit tousiours en émoi, l'obtienne mon souhait, le sien tumbe en arriere,

Ne reusenne par l'huis ou elle sen alla, Ne di mot: cest asses, Philelphe la voila, La Reine de Paphos areceu ma priere.

LAMALTHE'E DE

Pour ce qu'au mont qui a iumelle creste Heureusement tu m'as set seiourner, Pource qu'en Lesbe as voulu me mener, Pource que d'or vne plume m'as sette,

Pource qu'as fet par louable conqueste L'arbre à Phebus couronne me donner, En me faisant sur les cordes sonner, En écriuant comme Venus me traitte,

Au faint cristal de la docte fontene, Au plaifant clos qui serre Mitylene, Aux blans papiers de mes liures ouwers,

Phebus, Sapphon, & ma douce Thalie, Te met au front, t'acorde, te dedie, Mon faint laurier, ma guiterre, mes vers.

Amour par les regards d'une indontable femme, Rigoreux enuoia tous ses traits dans ton cueur: Et sa mere Cypris d'un puissant bras veincueur Son brandon brulle-tout le lança dedans l'ame.

Ton cueur en sang, en seu, par les traits, par la flame, Presqu'à sac s'en allost: quand voi ant ton malheur Venus en larmota, son fils en eut douleur, Mais le dernier secours se cachost en ta Dame.

Lors Amour de son aile vne plume arracha, Et pour t'en faire don lui mesme la trancha; D'Espinay tien dit il ceci soit ta conqueste.

Tu la pris, écriuant tes ennuis, de tes pleurs, Si bien qu'en fin ta Dame ocillada tes langueurs, Et Venus du beau myrte environna ta teste.

Lune

Iune du ciel l'autre belle splendeur, De front humide en ta palle lumiere, Des six slambeaux sidelle depensiere, Et qui çà bas meintiens tout en vigueur.

Par toi la mer compasse sa hauteur, En qui Venus print naissance premiere: Plaise toi dong receuoir ma priere, Et à ce coup ne m'oser de rigueur.

Va te cacher, aff in que par la voie Quelque épion en ces lieux ne me voie : Fui de ces bois Déesse à ma faueur.

Tu scais combien point l'amour d'une amie, Qui descendant sur le mont de Latmie Ne dedaignas l'amitié d'un pasteur.

Fenestre heureuse, ou ie vi que s'ornoit Si gentement ma terrestre Déesse, Entrelaçant auec sa longue tresse Ses frisons d'or lors que le iour venoit.

D'un istomach decouuert, qui donnoit Vn doux chatoeil, vne douce liesse, Tant me charmas au doux mal qui me presse, Que du plaisir l'ame m'abandonnoit.

O quel grand bien me fis tu receuoir En ce iardin, mais paradis terrestre, Ou de mon dueil le plaisir fut veincueur.

Ainsi souvent te puisse ie revoir Maison d'amour, et toi douce senestre, Qui lors me cheus, pour iamais, dans le cueur.

o ij Estre

LAMALTHE'E DI

Estre ne peut que tousiours ie n'adore, Sous l'acueil doux de si grande beauté Le cueur constant, la sainte chasteté, Et la vertu dont le ciel te decore.

Etant flatté des ieunes ans encore, Amour cruel par toi m'auoit donté, Mais ton esprit, digne de rotauté, De ce tyran mon grand triumphe honore.

O mille fois bien aftiée influance, Sur la nuit douce ou i'eu ta connoissance! Nuit que plutôt mon iour ie doi nommer

Me bienheurant d'une telle maitresse, Qui releuant ma tumbante reiunesse Me fet sauoir comme lon doit aimer.

Oblier tout, voire soi, & son estre, Impatient n'auoir point de repos, Estre muet au milieu d'un propos, Perdre le tens, sans le sauoir connoitre,

Tousiours auoir un vain espoir pour maitre, L'erreur pour guide, & i sonder son los, La pluie, & vent porter dessus le dos, Sonner un luth deuant une senétre.

Cuider par pleurs la riqueur amollir,
Rougier de honte, & de creinte pallir,
De chaud, de froid, & de tout faire épreuue,
Perdre ses pas, son esprit, & son bien,
Et à la fin pour tout n'emporter rien,
Est le prousit qui en amour se treuue.

Si la vertu diuinement connue De l'esprit seul, à l'ocil se faisoit voir, Comme tu as grand Platon set sauoir, De quel amour seroit notre ame émeüe!

Or en ce tens elle est au iour venue, Et ie l'ai peu moi mesme apperceuoir: Sous les beautés qui forcent mon pouvoir, Emerueillable elle m'est apparue.

En regardant ma Déesse l'exemple D'un corps parfet, la vertu ie contemple; La vertu seule adorée de moi.

N'admirés dong' fitant i aime la belle, Le ciel ma fet voir la vertu en elle, Plus la voiant, plus m'attirant à foi.

Quand le clair ciel fera l'obscure terre, Quand le chaud feu les ondes de la mer, Quand l'ample mer cessen d'écumer, Quand on saura les monstres qu'elle enserre,

Quand les siers vens ne se ferent plus guerre, Quand les hauts monts plains on verra nommer, Quand les vers bois cesseront de ramer,

Quand l'été chaud n'aura point de tonnerre,

Quand plus au ciel les astres n'auront flame, Quand l'ame corps, ve le corps sera l'ame, Quand notre main arrétera le tens,

Quand la fortune aura quelque constance, Et quand Amour n'aura plus de puissance, Adong scront les amoureux contens.

o ij Lu

LAMALTHE'S DE

Aux grands erreurs de l'amour deceuable Mon apre fort pour à la mort m'outrer, L'abandon me contreignit d'entrer, Me faifant proie à vn monstre indontable.

N'asant que toi qui me fut fauorable Ta vertu vint vn fillet me montrer, Q ui me guidant or me fet rancontrer L'huis, pour fortir d'un lieu inéuitable.

Le ciel pour moi Artadne t'a fet : Pour moi, qui suis ton Thesée parfet, Et mieux grandant ma foi non offensée.

Car comme lui quand la mer il passa, Trop laschement sa promesse faussa, Iamais de moi ne te verras laissec.

Amour me foit ou rude, ou fauorable, Comme il voudra: puisqu'il est Dieu puissant S'il veut m'auoir pour s'erf obeissant, Quil donne au siens vn plaisir pardurable.

Cellui qui voit sa Dame mal traitable Desesperé va tousiours gemissant: Et cellui là qui en est sonissant, Tousiours a peur de la voir variable.

Quand tout est dit amour fort grand peine est: Cest vnc sleur qui en l'épine nait, Vn bien, non bien, enuironné d'angoisse.

Encor le doux que bref il fet fentir, Se tourne tôt en amer repentir : La fin d'amour n'est autre que tristesse.

M. CL. DE BVTTET.

Du supresme puissant la prudence eternelle A l'image de soi ensousta la Raison Dans ce terrestre corps, báti pour sa maison, Pour estre reconnue en l'euure vniuerselle.

Mais ce traitre mutin à son Roi infidelle, Tousiours nous va cherchant la mort, en la poison: S'efforçant captiuer en son orde prison Par folles voluptés, la belle ame immortelle.

He Dieu, he Dieu qu'en soil homme a des grads discords! L'esprit genre diuin tasche à donter ce corps, Qui rompant le dur frein en vains plaisirs veut viure;

Il croupit tout en terre, & l'autre est desireux S'en retourner au ciel. O esprit genereux Heureux, sus tous heureux, qui constant te peut suiure.

Sus dong'esprit va. plus ne te moùille Aux slots d'erreur: pren vn cueur non petit, Et en t'armant contre l'ord appetit Fai que captis à toi il s'agenoùille.

Happe (en rompant la prison qui te souille) Le fer tranchant, dont Hercule abbatit Hydre à sept chefs, Hydre qui se sentit A la parsin sa superbe depositile.

Courage dong ta victoire est ia preste. Cour massacrer sa detestable teste,

Lui faisant voir de qui tu es enfant. Ainsi au ciel, apres cette aspre guerre,

(Dessous tes piés laissant bien bas la terre) Seras tiré dans vn char triumphant.

o ing

DIEV

LAMALTHE'E DE

D I E V eternel, Dieu fort, Dieu inuincible, Estre premier, tout parfet, tout puissant, Par qui tout nait, or tout va sinissant, Le seul, le grand, l'admirable, or terrible,

Puis que fans tot à iamais n'est possible De mer'auoir, tant ie suis languissant, Et que sauuant l'vniuers perissant Pour moi, ton fils sut set homme passible

Ne me per pas (ò bonté souveraine!) Mais abbatant le fardeau de ma peine, Fai qu'à ce coup l'abus i aille laisant:

Et que mon ame en peché toute obscure, I dolatrant apres ta creature, Pour son seul bien seul t'aille connoissant.

O de mes iours non reparable perte, O faint repos fi long tens attendu, O doux fouhait entre mes bras rendu, O clarté d'or à moi du ciel ouuerte!

O beauté vraie à la vertu experte Si l'eusse bien tes saints mots entendu! O libre esprit ia non plus éperdu, Puis que vraiment ta moitié t'est offerte!

O de la terre amour plus haut montée! O alme fainte, co celeste Amalthée, Pour dieu voiés quel etoit mon naufrage.

Et vous divins, en amoureux esprits, si quelque fois vous estes ainsi pris, Receues gain de mon plus grand donnmage.

Amour

M. CL. DE BVTTET. . 109

Amour va t'en : par mes yeux plus ne saute Forcer mon cueur : tu as trop fet essai De ranuer ser la constance, que i'as Sus les vertus reconnue plus haute.

Helas en vain ma ieunesse peu caute Trop mal expert soudain ie te liurei, Suiuant l'erreur, & m'elognant du vrai, Mais la raison or me montre ma faute.

O sage tens de toute chose maitre! Auec tes pas tu donnes à connoitre Al ignorant, ou habite le bien.

Heureux qui tout à la vertu s'épreuue: Car à la fin, tout bien cherché, ie treuue Que ce qui plait en ce monde n'est rien.

FIN.

KEPAE AMAAGEIAE.



G. ALTARIVS AD M. c. BVTTETVM.

Malthea tua illa, Marce Claudi,
Nympharum optima Nympha, seu Dearum
Mauult optima diua nominari,
Aut nutrix Iouis, aut Sibylla dici,
Quam tu deperis impotente amore,
Ignis ille tuus venustus, illa
Amalthea tuo venustiore
Æternum decus assequuta versu,
Nuper, pro merito tuo & labore,
Maximam tibi gratiam rependit,
Te suis opibus remunerata.

Namq; omneis tibi copiz benigno
Effudit, quod habet beata, cornu,
Ruris delitias, opes, honores.
Primum pampineas patris Lyzi
Frondeis, turgidulis graueis racemis,
Spicatas Cereris deinde fruges:
Tum Pomona suis decus quod hortis
Addit, Alcinoum quibus beauit,
Aut quos Hesperides colunt puellz:
Postremò Zephyritis ipsa quicquid
Picturata creat: genus omne, virumq; viriq;
Permixtum, viile quod simus della est.

Ex his seligit omnibus quod ipsi Visum est aptius: hinc tibi corollam Fulgentem vario colore texit: Et sacrum caput hac tuum reuincit. Nunc incede superbus,inter Quos seclum tulit hoc bonos poëtas:
Quem circunspiciunt & hinc, & illinc,
Omnesse; attoniti stupent Poëtæ
(Inuidum nimis ah genus Poëtæ!)
Qui non mente bona, tuos amores
(Impetrent similem sibi vt coronam)
Assectantur, amant, colunt, precantur,
Instant, inuigilant, student, laborant,
Carmina aurea pollicentur, omnes
Omnia experiuntur, omnibusse;
Amalthea negat: petunts; rursus
Ipsi, inuicta negat sed ipsa rursus:
In te vno bona Nympha conquiescit,
Vnum te beat hoc honore Nympha.

Fælix ergo tuo Poëta amore!
Ter quaterq; beate, Marce Claudi,
Nam dolentibus, inuidentibusq;,
Et stupentibus omnibus Poëtis,
Quos nostra, aut prior vlla vidit vnquam,
Quos & posterior videbit ætas,
Tota huius tibi gloria est coronæ.

FINIS.

NON OTIOSYS IN OTIO.



ER EPITHALAME AVX

NOSSES DE TRESMAGNANIMA PRINCE EM. PHILIBERT DVC DE SAVOIE & de tresuertueuse Princesse MARGVERITE de France, Duchesse de Berri, sur les triumphes qui étoient prets à faire, sans la mort du Roi suruenue.

E beau iour est venu, ou l'heur du ciel abonde,
Que MARGVERITE seur du plus
grand Roi du monde,
Sera iointe d'vn neud diuinement étraint,

Par l'amour mutuel du mariage faint, Au Prince autant vaillant entre ceux de l'Europe, Que Mars pourroit choisir au milieu de sa trope.

Ce iour fait solemnel soit à la France cher, Lins à tout l'vniuers, puisse démarcher Entre tous le plus beau, ple plus fauorable, Et par les siecles longs à iamais memorable. Qu'il face tout son heur à tous peuples sauoir: Et puis que maintenant le bon Dieu nous fait voir Ce grand E M A N V E I, dont la seule presence E tonnant notre tens, maintenant à la France Par ses hautes vertus donne plus d'ornement, Et de publique ioie, de contentement, Que ne fait sur le dos des fertiles valées Apres le trouble grand des tempestes coulées Le desiré soleil, qui d'un lustre noueau Va le monde dorant, or plus gai, or plus beau: Car c'est lui dont le ciel nous auoit fait promesse

L'aiant

L'ajant scul destine d'auoir cette Princesse.

Quand il n'auroit en soi tant d'illustres honneurs, Et ant sorti du sang des puissans Empereurs Et vieux Princes Saxons (descendence certene Du grand Tirynthien fils de la belle Alcmene) Son cueur haut & vaillant, & la seule vertu Dont son divin esprit largement est vetu, Et mesme ce beau front, de soi tout venerable, Entre Princes & Rois le rendroit admirable.

Il n'a tant seulement en guerre acquis le los D'accoutrer bien ses bras, en son robuste dos D'vn dur horrible ser se montrant à outrance Par tant d'apres combats redoubtable à la lance) Mais tousiours d'vn bon oeil aux affaires veillant Il se montre prudent, tout ainsi que vaillant, Et par tout le voit on autant de gloire acquerre Durant le tens de paix, qu'aux troubles de la guerre, Rendant de ses vertus tout le monde amoureux. Nonce donques ô iour, ô iour sur tous heureux, Qu'ores la France voit sa chere MARGVERITE Receuoir les honneurs de sin divin merite.

Vraiment à iuste droit elle ne pourroit voir
Vn Prince plus orné de prouesse, & fauoir,
Et vinssent des Cesars : aussi n'à veu nul âge
Princesse qui reluise en bonté d'auantage,
Ni ne verra iamais bien que le cicl tournant,
Par ses belles vertus nous aille ramenant
L'antique siecle d'or : car telle il l'a pourtraite
Sur la viue bonté, qui toute l'aparsaite.

Les Déesses Dieux pour la rendre tesmoing, De leur pouoir treshault, i mirent tout leur soing: Iupiter lui donna cette façon Roiale,

Iunos

Innon mit fur son chef la couronne Ducale,
D'écarboucles ardans Vulcan l'alla conurant,
Que Tethis rechercha aurines du Leuant:
Python feit son parler, la riante Cyprine
L'orna de tous les dons de la beauté dinine:
Et adienta encor vne grace à ses yeux
Qui dérobbe les cueurs aux hommes, er aux Dieux.

Les neuf Muses ses sours toutes à sa naissance,
Laissant leur mont Olympe, accoururent en France
L'allaiter au berceau, dansant à l'enuiron:
Et se faisant plus grande, en son vierge giron
Pallas ouurit le liure, & par experience
Lui seit en peu de tens cognoistre la science:
Puis lui meit en la main d'un doux soing diligent
L'âpre de iuoirin, & l'éguille d'argent,
Le sil d'or, & la gaze, & soie cramosie,
Dont elle seroit honte aux Nymphes de l'Asie,
Trompant du tens oisis les appasts doucereux.
Nonce donques ô iour, ô iour sur tous heureux,
Que ce Duc fortuné d'une si grand Princesse,
Rencontre la vertu digne de sa proviesse.

Maintenant peut on voir par effet merueilleux Que ceci ne se fait sans le vouloir des Dieux. Mars qui par ci deuant d'une rage indonsée L'Europe a si long tens sans repos tormentée, Faisant plus, & plus fort, horriblement armer Les Princes irrités, & par terre, & pax mer, Ores foible se tait, or a honteuse face Sans pris, & sans honneur, esse vaincu sur la place: Et cela qu'en vingt ans en seur plus grand pouvoir Les peuples & les Rois iamais n'ont peu auoir, Deux vierges par douceur or nous en sont largesse En vn si peu de tens! ô Dieux eternels qu'est ce! Quel miracle bons Dieux nous allés vous montrant! Cest accord tant heureux,ce mariage grand, N'apporte seulement vne ioie nouvelle, Mais à tout! vniuers la paix perpetuelle.

Si dong'iamais tu eus souci de notre bien, O Hymenée, Dieu qui au roc Thespien Apres ta mere en suis l'Aonienne bande, A ce coup, à ce coup, il fault que l'on descende. Ce n'est pas maintenant que te doiuent tenir Les antres d'Helicon, c'est or qu'il faut venir En ton habit pourpré, car ta mere Vranie Mesme n'i faudra pas, auec sa compagnie. Pren ta torche en ton poing, mais mets premierement Tes souliers écoltés, aiant gaillardement De beaux riants bouquets les molles ioues ceintes: Et fai flamber ce soir tes belles torches peintes. Ne tarde plus, vien t'en, d'un gai gosier chantant Vn hymne de la feste, & ballant, & sautant, Ores ça, ores la en ta libre cadance, Retrepignant des pieds vien commencer la dance.

Ainsi sois tu tousiours vn Dieu gai, & gaillard,
Sans te montrer iamais ni lasche, ni vicillard:
Tousiours vn cotton d'or sur ton menton se frize,
Et la bonne I unon tousiours te fauorize.
La Déesse des bleds te pour suiue, & austi
Le bon pere Bacchus qui chasse le souce.
Les longs ris, & les ieux, & la douce liesse,
Le petit Cupidon, & sa mere Deesse
Soient tousiours à ta dextre: & tousiours te querant
Tout le mende amoureux humblet t'aille adorant.

O Hymen, bon Hymen, que tu es admirable! Sans Sans toi un trifte amant languiroit miserable, Et de son long espoir ne gouteroit le fruit : Par toi seul il reçoit la desirée nuit Ministre de tes dons, tu r'allentes sa flamme, Et la fille en un soir tu sais deuenir semme.

Mais quel Dieu oferost à toi s'accomparer?

Le grand supiter mesme a voulu t'honnorer

Et reccuoir tes loix, toute l'humaine race

Periroit sans auoir le secours de ta grace,

Et sans toi longuement rien ne pourroit durer.

Mais quel Dieu oseroit à toi s'accomparer?

O Hymen, bon Hymen, sous tes divins affaires
Que Nature a caché de merueilleux my steres!
Sans ton piteux secours, or qui eut veu iamais
Ce grand heur aduenir? craindrons nous desormais
Armés de ta faueur qu'aucun mal nous aduienne?
L'antique siecle veit la molle Cyprienne
Iointe par amour douce au grand Dieu des soudars,
Mais or'tu nous fais voir Minerue auecques Mars.
O siecle fortune, ô douce destinée,
O bien heureux Hymen, ô heureux Hymenée!

Quelle langue pourroit te louanger à plain,
Pour les biens qui si grands nous pleuuent de ta main?
Par ci dauant sembloient tous les hauts Dieux celestes
Contre nous courroucés, or nous étoient molestes,
Si non toi pere Hymen, qui tant en nous te plais,
Car essurant noz yeux as amené la paix
Fais ant guerre à la guerre, en ses plus grands puissances,
Et tes torches au choc ont surmonté ses lances.

Puis dong'que pour notre heur la victoire tu as, Maintenant vien nous voir, & tu triompheras: Vien receuoir l'honneur de ton ample conqueste, Vien, one tarde plus, car la pompe s'appresse:

Le peuple te criant commence à s'éueiller,

Le peuple on voit par tout sans cesse sourmiller.

Paris la grand' cité des l'aube retournée,

De nouvelles beautés brauement s'est ornée:

Chascun tout par tout bruit, chascun va redonnant

Grand signe d'allegresse, on est cil maintenant

Qui ne dance de ioie, on aux rues ne sorte:

Par tout le plaisir nait, on la tristesse est morte.

L'air est clair on serien, les Zephyres statans

Nous baisent en la ioue, on du riche printens

Les thesors émaillés largement se répandent

Des grands paniers comblés, que les Nymphes nous madent.

Le foleil gai montant en fon braue midi Ses rais d'or va settant d'un flambeau attiedi: Et de luire plus beau de plus en plus s'esfaie, Par vn commun accord tout l'vniuers s'égaie.

La belle Nymphe Seine issant du profond creux De son vicillard palais, ses distillans cheucux Et son beau front roial repousse hors des ondes, Et appelant à soi ses filles vagabondes, A la grande cité va ses longs pas batant: Marne d'un cou panche la suit, o va portant Sur l'épaule sa cruche, en celeste az ur peinte, De trois grands cerceaux verds bien proprement enceinte. Auec elle un troupeau de Naiades la suit: Mais elle par sus tout divinement reluit A son graue marcher, & de beauté, & grace, Ainsi que de grandeur toutes elles surpasse. Elle choisit en fin vn doux lit pour s'asseoir Dans une Isle sleurie, or là la peult on veoir En scs grandes beautés, de son long étendue, Constrant

Couurant de iones sa hanche, au reste toute nue. Les belles à l'enus on voit d'elle approcher Atant le peigne en main, pour au soleil s cher De ses moites cheueux la longueur qui s'épanche sur les muscles polis de sa charneure blanche: Les autres qui aux fleurs ia intentiues sont, De beaux lis argentés lui couronnent le front. Elle montrant en soi l'eternelle ieunesse Pour faire plus d'honneur au iour de sa Princesse, Toute belle se va sur sa cruche accoudant, Sa cruche au ventre large, & d'un bouillon ondant En couchant ce vaisseau épanche une eau dorée Courante loing au sein de Tethis az urée, Qui d'un long filon d'or tiré du trait de l'eau Voiant ainsi broder son large bleu manteau En seroit étonnée, or toute sa sequelle, s'elle ne sauoit ia ceste heureuse nounelle.

Le monde spacieux n'est ample pour cacher Vne si grande ioie, elles en court chercher Mesme iusques au ciel le Tonnant sur sa chaize, Et les Dieux maintenant tous ioieux de notre ause. Des pais bien lointains elle a fait déloger Maint peuple paresseux, or main Prince étranger Accourans pour nous voiril Espagnol se déplace, Puis en nous saluant bien vegné nous embrasse. L'Alleman est ici, le Hongre, or Thracien, 1. Arabe parsumé, or le riche Indien, Et l'Angloit mainienant non plus notre aduersaire, Saute la Mer, or vient pour à nous se retraire. Tous peuples tant soient ils des Gaules écartés, Débordans à grands flots viennent de tous cotés, Et se pressent ici en si grande abondance,

Que se croi que l'Europe est maintenant en France.

On ne voit que des gens qui's en viennent, er vont, Il semble tout par tout que le chemin se ront Sous une si grand' presse: à troupes ils s'épandent, Serrés en toutes pars, or les nosses attendent. Aux fenestres on vost infinis regardans Mesmes aux murs fonces, on en voit se pendans Des connerts des maisons, iettans en bas leur veue Dessus le trouble épes de la tourbe menue.

Chacun attend que soit le triomphe conduit Dans le grand temple ouuert mais n'oi ie pas le bruit Des trompes & clairons, qui d'un haut accord sonnent, Qui degoisent leurs voix, qui cornent, co claironnent? Le peuple emeu ne peult or ferme se tenir, Chacun s'appreste à voir, Ha les voici venir: Vne troupe awant fuit, or desia lon regarde L'ordre en-hallebardé des archers de la garde.

Acoups drus redoublés on oit bastre & tonner Les tabourins de Suisse, & les fifres sonner: Ils viennent pas à pas, & d'une ardante presse On voit longue approcher la Roiale noblesse.

Dieux quelles brauetes! plus rien n'apparoit or' Que Roiaux vetemens, pierreries, O or, L'air ard tout à l'entour, tant le triomphe est braue De ces Princes marchans d'une maiesté graue.

Ie te salue Roi, de Mars victorieux, Et vous vaillans Hectors, heureux genre des Dieux, Que la forte vertu desia au ciel assemble Pour la commune paix qui vous a ioints ensemble: le vous salue tous. Mais toi premierement Diuin EMANVEL, qui es fatalement De notre heur par toi né la puissante coulonne:

Reçoi

Reçoi les grands faneurs que la France te donne, Reçoi le doux accueil, o l'honneur merité Qu'ores les Roi te fait, o fa grande cité: Et doucem nt époint d'une amour paternelle, Oi un peu ie te pri ton pais qui t'appelle.

En ce triumphe grand maintenant peult on voir
Des Princes plus puissans la fleur, & le pouoir,
Entre les quels H & N R I tel se fait apparoître
Que non cognu pour Roi il se seroit cognoitre.
Le Roi-Dauphin i est, son chef d'euwe parfait,
Par qui l'heur de l'Ecosse en grandeur seresut:
Et le Duc d'Orleans, l'autre espoir de la France,
Et celui d'Angolesme, vn miracle d'enfance.

Mais ne voi-ie pas la le grand Roi Nauarrois, Clair honneur de Bourbon? auecques ces Rois Le Prince de Condé, qui retient en sa face De ses puissans aieux la vertu, l'audace? Le Duc de Montpensier plus hardi qu'vn Lion, Le Prince au bon conseil la Roche Surion Se sont voir en la troupe: aussi ce ieune Achille Tout braue, tout dispos, le Duc de Longueuille.

D'un maintien genereux on voit sage marcher Ce beau Duc de Lorraine, ou ne peult se cacher Ne scai quoi de bien grand, qui croit auec son áge, Aiant un cueur chenu sous un ieune visage.

Qui ne lasse aller l'œil pour se mirer à voir Le vaillant de N B M O V R S, f. is sant gaie mouuoir Tousiours auecques soi vne robuste adresse, Qui dedans vn tournoi fait bruire sa prouesse?

Ce Connestable grand on voit marcher außi, Ce Vulcan de la paix,ce grand Mommorenci, Aqui mille lauriers auec l'oliue appreste La France, s'honorant d'une si sage teste.

La le Duc de NEVERS Prince meur, & vaillant, On voit, Guise ausi le rude bataillant, Le grand preneur de ville, & Aumale qui tire A la guerre apres soi cola fureur, co l'ire, Comme par les forets un grand foudre éclattant. Ces Heroes s'en vont au temple, se hátant D'un triomphe admirable, ensemble tout le reste, Des hauts Princes François, origine celeste, Et les forts Cheualiers, à qui d'un col ardant Vn arcange v tincueur en collier va pendant.

Mais tout ainsi qu'on voit flamboier la lumiers Parmi les autres feux de la flamme guerriere Du bel astre de Mars, brillant tout rouge aux cieux, Par sus la troupe luit, tout resemblant aux Dieux, Ce braue E M A N V E L, dont la force puissante Vatirant apres soi d'une tourbe suiuante Vn bel ordre chossi de Princes amenés, D'une parure tous bien richement ornés: Les uns aiants laißé la sept fois Roine Espagne L'accompagnent ici, de la longue Allemagne Les autres sont venus: on cognoit les Flamens, Et les Milours Anglois, en riches vétemens.

Mais qui dire pourroit d'une pompe si grande Le triomphant honneur? en l'admirable bande On ne voit marcher qu'or, connemens nouneaux: De loin sont regardés les rouges Cardinaux Et les sacrés Prelats, une longue noblesse De Princes étrangiers, en honneur se caresse. Toute la France à coup douce les recueillant, Tousiours de plus en plus se va émerueillant: Mesme Phæbus la haut, qui sa course retarde, P iu

Voyant

Voiant ces nouueaux Dieux étonné les regarde: Et ses coursiers oiants tant de cheuaux hanir En abbaissant le col çà bas veulent venir.

Ces Princes triomphans que ciel & terre aguettent, Au grand temple s'en vont:diuers peuples se iettent Apres eux,en grand' foule:vn monde merueilleux De loing les regardant est tire par les yeux.

En longs hurts se poussant la presse étrainte coule D'un coté, puis de l'autre, emportée en la soule:
Non autrement qu'on voit aux neiges du printens
S'accroître par les eaux des siennes & étangs
Ie Rosne debordé, qui assemble ses forces:
Puis en se dégorgeant en mille & mille entorces
Accable tout à soi: & rigoreux flottant
Ce qu'il treune il élieue, & le va emportant
Rabatté par les eaux, d'une suite lointaine
Entrainant les sorests, & les champs, & la plaine.

Comme iadis on veit d'un cours audacieux

La Déeße I unon descendre des hauts Cieux

Dans Samos ceinte d'eaux, en sa grandeur hauteine

Se publiant par tout estre celeste Reine,

Braue en un Char tout d'or, superbement luisant,

Que parmi l'air épes, doux alloit conduisant

Ses beaux Paons ver-dorés, qui à la longue cueixe

Semblent l'arc peinturé rebigarrant la nue:

Comme par les vers bois du mont Idalien,

Ou en Paphe, ou dedans le clos Cytherien,

La riante Venus en ses beautes plus belles

Se feit voir dans son Char, par blanches Colombelles

Tiré d'un roide vol: en comme on veit orner

Diane de sa trousse, en se faisant trainer

Sur des roues d'argent, ou son plaisir l'arreste,

Par

Par cerfs longs-encollés à la rameuse teste: Brief, tout ainsi qu'on voit sortir de l'Orient La belle Aurore claire au visage riant, D'un cramoisi ardant divinement parée, Qui aiant épars l'or de sa tresse honorée Porte un beau chapelet de perles sur le front : Quand auecques la nuit les estoilles s'en vont Deuant son Char, gemmé, les repoussant en fuite, Par des grands cogs cretés au hault du ciel conduite: Par des cogs herißes, qui des ailes battant S'efforçans du gosier, vont aux mortels chantant Que le sour vient chasser les grands ombres épesses: Tout ainsi vont luisant les divines Princesses De ce pompeux triomphe, & toutes en leurs rang On les voit, en premier, celles du Roial sang, Puis d'un ordre suinant celles du sang plus proches Admirables en or, dans leurs superbes coches.

Mais sus tant de beautés que si grandes on voit, Celle Princesse Epouse entre tout se cognoit. Chacun lui iette l'æil, o tant plus on regarde Son beau maintien Roial, d'autant plus elle durde De graces o beautés: les regards obstinés Tous i visans à coup demeurent étonnés: Car rien d'elle on ne voit qui ne soit admirable.

Vne couronne ardante en pris inestimable Raionne sur son chef, son Roial vétement Tout en gemmes, & or, relut superbement.

Vn bel ordre la sust de Déesses mortelles, Et quand l'air est serein la nuit n'a tant d'étoilles, Que lon voit parsemés leurs riches ornemens D'Emeraudes, Rubis, Perles, & Diamans.

Vne grand mer de gens en ondoiante presse

Par hurts se va portant apres ceste Princesse Iusqu'à ce temple grand, qui d'un front merueilleux De deux geantes tours semble toucher les cieux.

La ioint au haut portal d'une longue étandue Vn theatre est dresé, ou elle sera veue Auec son Duc époux, tant qu'en constante soi Le nuptial aneau lui étregne le doi.

Sous les voutes on voit de l'admirable temple Mille lampes ardoir, or au cueur en contemple Les peres Cardinaux, or grands Prelats mitrés, Et les Prestres en blanc, puis les Chantres sacrés, Qui d'un divin accord tous à Dieu graces rendent. Les sumeux encensoirs or montent, or descendent.

Dedans le grand Palais le retour attendant, D'vn labeur fort haté s'appresse ce pendant Le fessin somptueux:en braueté Roiale Les slans sont tapissés de la superbe sale.

Toute vuide on la voit d'un cours fort spacieux Grande, longue, admirable, & ou les vieux aieux Des bons peres Gaulois, & des Rois plus antiques Tousiours ont celebré les triomphes publiques : Et qui ia de long tens comme ores a eté Venerable & en pris, par son antiquité.

Sur pilliers affembles d'un hautein artifice, A longs arcs étendus fe foutient l'edifice: Le plancher est doré de ce beau long manoir, Le bas est à carreaux de marbre blanc en noir Paué comme un tablier, en longue ordonnance Sur les hauts pilliers sont les sacrés Rois de France.

Du haut bout de ce lieu le beau iour apporté Là dedans se rabbat, d'une sombre clarte: Les vitres peintes sont en ouurage semblable, Puis d'un pur marbre noir la belle longue table Se voit tout le grand large en la falle tenir: Et trois degrés on monte auant que d'i venir.

Vn peu plus bas de front superbement se dressent Quatre hauteins buffets, que grands richesses pressent En si pesans the sors, qu'ils sont les ais ploier, Et sout le lieu ardant de bien loing slamboier. Là degrés, sur degrés, en leurs duisantes places Sont les beaux vases d'or, les hanaps, co-les tasses, Les larges plats, flaccons, les égueres, en ness, Et les barils d'argent nettement burinés: Il semble tout par tout que la grand salle rie, Par les riches éclairs de tant d'orfaurerie.

Desia voit on leans les grands sieges porter
Pour le souper Roial, qu'on commande hâter:
Ia sur la table on voit l'ouurée nappe mise,
Ia belle assiette d'or en sa place est assise
Auec le pain counert; tout est bien ordonné,
Et ia sent on en bas au triomphe amené
Les cris applaudissans que mille peuples donnent:
Et l'agreable bruit des trompettes qui sonnent.

Vn grand monde de gens que lon voit approcher, Dedans la large court ruant vient s'épancher D'un tumulte confus: L'assemblée pronte Des beaux Princes disso haut au grand palais monte. Toute la riche pompe en bel ordre venant Par les larges degrés se hausse, maintenant Les Princesses on voit hors des coches des cendre: Mille doux instrumens par tout se sont entendre Entrant dans la grand salle, to tout le lieu orné En nouuelles beautés prend le peuple éconné. Chacun s'obstine à voir ces ardantes richesses

Atten-

Attendant le fouper : & les belles Princesses A l'Epouse à l'enui mille œillades refont, Et par tout vont montrant la ioie sur le front.

En fin lon vient au Roi, aupres de la table
On presente à lauer, d'un service honorable:
Auec ces Princes pronts en semble à s'inuiter,
Les Princesses on voit blanches se déganter:
L'éguiere peu à peu filant l'eau est vuidée,
Le bassin st desse us, la serviette ondée
Se iette sur leurs mains: ils se vont tous assoir,
Et chacun à l'enui s'essorce de les voir.

Dans des plats bien garnis en différente sorte, Les mets les plus exquis d'un bel ordre on apporte: Tout est desia couvert, couvert abondmment, Et par tout les bons plats sont mis egalement. Ores les escuiers, comme ces mets se rangent, Selon leurs appetis les scruent, & ils mangent, Des corbeilles par sois on apporte les pains, On decoupe la chair ca & là, & des mains Chacun fait son devoir, & chacun en sa place A sorce de macher l'importune faim chasse.

Par les pronts échançons le nectar precieux Dans des grand couppes d'or se presente à ces Dieux: Ils bouent, et le vin qui en l'or vire, et nage, Vne ardante clarté leur repousse au visage.

Incontinent tout bas commencent à sonner Les taués violons, qu'on oit refredonner D'un archet bien conduit, en si douces merueilles Que leurs divins accords vont gagnant les oreilles : Chacun est écoutant stoutes fois vis à vis Ces Princes se parlans, sont par fois en devis : Aucuns de bien manger les Princesses reprient, Qui auec doux propos doucement leur fourrient. L'Epous Duc se paissant de mets delicieux, Repait aussi son œil de ce qu'il aime mieux : Et son Epouse auec qui bien s'en est pris garde, Par fois d'un œil ietté doucement le regarde.

Desià plus láchement la troupe on voit manger, Puis en leuant les plats, tout commence à changer En beaux mets apportés, d'un seruice agreable, Et desia le dessert s'en vient charger la table.

Aux dinerfes façons on se trompe à choisir
Les doux presents bien feints, ne servans qu'au plaisir:
Et en succre marbre, d'une viue stature
Meinte image se voit, étonnant la nature.
L'euvre dérobe l'æil: ces Princes ce pendant
Sur les mets ensucrés vont la main étendant,
Goutans diversement de ces douceurs consties:
Puis on dessert, on lave, & ia graces sont dites.

Ce pendant le Soleil va deuallant en bas
Raui par le grand ciel, bien qu'il tarde ses pas,
Et en cachant de nous sa loin-raiante teste,
Le iour va faisant place à la nuit qui s'appresse.
Desia voit on par tout les grands slambeaux ardans
Dans la salle alumés, en par tout au dedans
Le haut plancher doré double clarté élance
Sur le grand bal Roial, qui bien renge commence.

Ainsi comme lon oit les instrumens toucher, Ces beaux Princes dispos s'auancent à marcher: Chacun d'eux par la main va prenant sa Princesse, Puis d'un pied doux glisant chacun la terre presse. A part ensemblement or les voit on aller, Et d'un long trait apres les Princesses couler. Tantôt tous d'une part à l'autre ils se remuent, De l'autre on voit tantôt que tous ils se saluent : Ils s'entremessent puis, ils se vont reprenant A leur estre premier, ioieusement tournant D'un ondoié repli, & tousiours à la dance Le pied ensuit le son de la iuste cadance.

Mais or desia voici divers masques entrés En sumptueux habis bravement accoustrés: Ils marchent, on les voit: leurs vouloirs manifestes Ils vont rendant par tout, par signes, or par gestes, Ils se sont admirer des peuples regardans, Et ia mille autres sont aux portes attendans: En sin veus ils s'en vont, or soudain recommance Le beau contournement de la Roiale dance.

Mais qui n'admireroit sous les grands brauetés
Des éclairans atours, ces divines beautés?
Voiés comme en tournant ces Déesses reluisent!
Voiés comme leurs pas toutes elles conduisent,
D'un marcher si égal, qu'il semble proprement
Que ce beau tout s'en va par vn seul mouvement!
Qui ne se mire à voir la mesure que tiennent
Les vaillans balladins qui si dextrement viennent?

Princes, ne vaut il mieux d'ouir ainsi sonner Ces instrumens ioieux, que de faire tonner Tant d'horribles canons ? Or voir ces masquarades, Que parmi tant d'assauts, que par tant d'embuscades Aller chercher la mort? qu'on aille abandonnant La guerre pour iamais, Or qu'ici maintenant Votre force à l'enui de grands coups la temposte: Et en balant, des pieds qu'on lui casse la teste.

M.is quelle grand clarté as ie veu ondoier Contre ces vitres las voies vous flamboier Voiés vous,voiés vous plus grand flamme renaîtres Et d'ou vient ce grand feu?page ouure la fenestre, Sans plus nous retarder si faut il le sauoir.

Hà, c'est l'astre ioieux qui stamme sur le soir, Compagnons venés voir, c'est l'etoile sereine Qui vne claire nuit maintenant nous ameine. Mais voiés qu'elle est bellelon diroit que les Dieux Tous à notre faueur ont allumé les cieux. Iamais ie ne la vei stamber de telle sorte, Et croi qu'aux mariés vn presage elle apporte. Mais regardés, il semble en la voiant aller Que comme nous de ioie elle veiille baller.

Diente gard ô flambeau, ô soieuse lumiere,
Digne de luire au ciel sus toute la premiere:
Comme aussi ie croi bien que premiere tu sus
Qui t'échappas d'ehors du vieil Chaos confus,
Et qui crias tes seurs pour æillader le monde.
Diuine étoile d'or, ceste lumiere blonde
Qui peu a peu montant fait les autres mouuoir,
Rend tous émerueillés les peuples a te voir.

Mais ie croi que tu n'es l'astre clair qui s'allume Sur le soir, to voiant plus grand que de constume: Tu vas montrant encor ne scai quoi de plus beau. Serois tu bien d'Amour le celeste slambcau Qui vint pour r'embraser l'amoureuse poitrine De ce vaillant Heros, & sa Nymphe divine? Iele croi, car venant à ce coup t'enslammer, Ils sentent ia leurs cueurs à l'enui s'allumer Tous deux d'un mesme scu sois l'étoile cognue, Ou le brandon d'Amour, tn es la bien venue. O qu'auec grand desir de long tens on t'attent! Ton beureux arriver rend le monde content: Par toi le ciel nous mande vne douce nouvelle,

Et quelque grand plaisir som ta clarté se cele.

Hasie scai que tu veux, à ton divin marcher.

Tu annonces par tout qu'il faut s'aller coucher:

Tu ameines la nuit, qui dessous ta conduite

Vn paresseux repos attraine pour sa suite:

Et le mieleux semmeil, qui se coulant des cieux

Pour nous pancher le chef, sait malade noz, yeux.

Or denques c'est assés, il est tens qu'on repose,

Les mariés amans demandent autre chose:

Qu'on se retire dong', que veut on plus tarder?

Iamau on ne seroit soulé de regarder

Ce triomphant miracle, or plus sort on s'i mire,

Le plaisir non content toussours plus nous i tire.

Mais ne voiés vous pas maintenant déliger De ce prince attendant le regard messager Portant vn feu d'Amour à l'Epouse princesses. Princes, retirés vous, & que tout le bal cesse, On balera demain: c'est assés arresté, Vous pourriés faire tort à la posterité.

Sus dong vuides d'ici chacun, & que lon sorte,
Car il est tens d'aller: on a ouvert la porte,
Et le lit se découvre en Roiaux ornemens.
Allés donques, allés, ô bien heureux amans,
La pudique Venus, qui voz deux eneurs attise,
Et la saincte I unon da sa main vous conduise.
Le bien heureux Hymen qui se triomphe a fait,
Vous etregne à iamais d'un saint vouloir parfait.
Vne agreable paix, vne amour mutuelle,
Couchant auecques vous, i soit perpetuelle.
Vos plaisirs tousiours tels sans iamais vous faillir,
Quand vous enuieillirés ne se puiss nt vieillir:
Au moins quand le printens de la pronte ieunesse

Aura tourné le dos aux pas de la veillesse, Les votres pussiés voir en si doux traitemens.

Alles donques, alles, ô bien heureux amans, Et auecques tout l'heur que le ciel vous presente, Receues le doux fruit de votre longue attente: Receues le, & entrés au desiré seiour, Car le croi que demain il sera trop tôt iour.

Dieux, si votre bonté la haut est contumicre
D'ouurir votre palais à vne humble priere,
Si vous aucés souci de nous & nos presens,
Si vous aimés l'odeur de nos sumeux encens,
Et si à votre gré vn autel le vous orne,
Vous voüant vn belier attiré par la corne
Dans votre temple saint, ô debonnaire Dieux,
Atterrant mes genoux, tendant les bras aux cieux
Entende's mot tresous. Puis que votre lustice
En sin à ramené notre diuin VIsse,
Ie prie en inuoquant votre eternel pouoir,
Que dans trois sout trois mois nous bienheuriés de voir
Vn petit Telemach, qui tout resemble au pere,
Et pour chanter leurs faits, faites mot leur Homere.

FIN.

ΚΕΡΑΣ ΑΜΑΛΘΕΙΑΣ.



L'AVTEVR AV LECTEVR.

A priere plusieurs sois à moi sette par mes plus chers, & samiliers amis, à la sin m'a tant commandé, qu'outre ma deliberation elle m'a, quasi comme par sorce, arraché des mains ces miens petis ouurages, que i'ai acheués non à autre fin que pour les facrer à la nuit, & au perpetuel obli: rechérchant plus en ceci le plaisir que ie m'i donne (pour ne chanter qu'à moi, aux Muses, & à ceux à qui ie les adresse) que l'applaudissement populaire, ni la faueur des grands. Et encores que naturellement des mon enfance, ic me sente incité à la mesure de ces nombres, qui n'en trent iamais en esprit mal né, le trauail de la Mule depuis quelq tens m'auoit tat degouté, qu'il me sem bloit rien ne m'estre moins necessaire q me mettre? faire des vers: considerant la peruersité de notre siecle (en ceci autant déplorable qu'en plusieurs autres choses) estre si grande, qu'apres le long trauail & continuel étude, mesme des plus excellens, bien fouuent pour la recompense on n'en a que le blame, la perte, & si de quelques vns la louange, cest tout. Qui est cause asses suffisante pour retarder les plus courageux. Ie ne doute point que si les gentils csprits qui de ce tens ce sont montré au jour, eussent rancontré la faueur digne de leurs merites, que nous n'eussions veu en France des Homercs, & Virgiles, & que l'antiquité n'eut plus vsurpétant de gloire sur nous, mesme pour auoir si bien comencé qu'au genre décrire que noz Poëtes ont touché iusques ici, il ne sont en rien redeuables aux anciens Gress,

ni Latins. Mais puis qu'il faut que la vertu, au lieu d'eltre reconnue, mandie la faueur de ceux qui la deuroient supporter, ie me crein fort que ne soions contreins de dire le dernier adieu aux Muses, qui si heureusement étoient venues habiter la France. Cest peu de chose, ô Princes & Rois, que de se mon trer courageux & hardi aux armes, que de rapporter mille triomphantes victoires de l'ennemi, que de ramplir tout le monde de ses faits, si on ne táche (puisque ne sommes seulement nés pour nous) de faire apres soi étendre sa vertu si loin, que maugré l'obscure nuit, à la fin elle paruienne insqu'aux suc cesseurs, pour leur servir comme de flambeau & guide, se traçant vne claire & perpetuelle memoire. Le pourroit on mieux faire que par ce tant louable étude des lettres? Mais les scieces sont si difficiles, & obscures (pour estre infinies) qu'elles ne vienent iamais à se manifester, si elles ne sont premierement appellées par la faueur des grands, sans l'aide desquels, ceux qui s'i amusent n'en rapportent pour tout le plus souvent que la repentance. Me mettant tout ceci au deuant, & voiant le vent mal fauorable à mon nauire, i'etoi tout pret de retourner en arriere, & de prendre les armes pour le liure, facrifiant tous les presents que les Muses m'auoient faits, à Vulcau, à lheure que la paix traittée entre les Princes Chresties, m'apporta ie ne fcai quoi de meilleure esperance, qui du tout rompit la deliberation que i'auoi, étant bien affeuré que ce qui en ceci retarde plusieurs de continuer leur entreprise, ne me scauroit en rien nuire: voiant meintenant si heureuse notre Sauoie, que de iouir de la de la presence d'un Prince si grand, qui de tousiours à eu en finguliere reçômandation les lettres. ausquelles aiant bien été instruit d'enfance, ne cede à Prince aucun de son tens. L'ajoute en ceci l'affe. ction que toufiours leur à portée celle qui fus toutes les Princesses qui furent iamais, à bon droit merite d'estre ditte LA SEVLE MINERVE. Que fi à son occasion les Muses ont pris plaisir d'habiter en France, deuons nous estimer rien moins qu'elles ne la fuivent, & que ceux qui táchent à l'emploier à leur vertueux exercice n'en rapportent & faueur, & contentement? Toutes ces choses mises ensemble, m'ont fet prendre si bon cueur, que si iusques ici l'ai emploié quelques heures (ainsi que mon csprit de soimesme s'i acheminoit) à visiter, comme d'une gaieté de cueur, ces saintes Picrides, des mein tenant ie proteste, que d'une affection plus grande ie les irei voir, ie leur ferei la court, ie les supplierei si souvet, que l'espere à la fin pouoir obtenir quelque lieu en leur bonne grace. Et meintenant, Lecteur, affin que ie ne me montre ingrat de ce peu qu'elles m'ont donné, ie t'ai assemblé tout ce que i'ai peu recouurer de mes vers, lesquels, pour les auoir nonchallamant delaissés, étoient perdus quat à moi, lans quelques vns de mes amis, & ceux à qui i e les auoi adressé, qui, plus curieux que ie n'en étoi, à cette heure m'en ont set part: esperant faire encores vn volume aiant recouuré le reste. Ie ne doute point que quelque Monsseur le repreneur des euures d'autrui ne se veuille formaliser contre moi, de ce que le recherche vne nouvelle poësse bien disterente de l'accotumée: estimant du tout la langue

Fran-

Françoise (qui suiuant le naturel de ceulx de sa nation à tousiours été libre) ne pouoir endurer vn frein si rude, que de s'asseruir aux mesures des anciennes langues. A cellui ie direi ce petit mot en passant, que si les Latins eussent eue cette opinion de la leur, nous ne la verrions au jourd'hui si excellente, ni tant de divins poëmes qu'ils ont. Ils ont eu quelquefois des rimasseries, qu'ils laisserent aux vieux Faunes, & les chantoient come nous faisons noz vaudeuilles. Que si ils laisserent la feüille pour le fruit, qui nous doit empécher de faire le semblable? de l'estimer être impossible, ce seroit faire tort à notre langue, & penser les autres esprits tels que le fien, auec ce que l'espere que le tens le nous fera connoitre, si les doctes deignent s'i emploier: car par vn scul l'acheuement ne peut estre set: & quant à ma part, l'elpere te faire prefent d'une euure entiere en diuers especes de vers. Ce pendant affin que ie ne fáche ton oreille du premier coup, ie te donne pour arres le vers Sapphique, par autre auant moi non mis en auant, rymé à la mode accoutumée (chose si difficile que nul ne le scait qui ne l'assaie) lequel i'ai fet expressement tumber par sons femenins, car autrementils ne pouoient auoir grace: comme il est ainsi que toute langue a quelque particularité differete des autres: & ai treuué à ceux ci estre bien seant, aux autres non. Dauantage pour coplaire à quelques vns de mes amis, qui m'ont iugé trop superstitieux d'obseruer & les piés, & la ry me, i'en ai fet qui seulement ont le son, encores que ie ne leur en donne le nom ne le meritans, comme font, le triumphal retour de Boulogne, l'ode au pre Q i , fident

fident Truchon, au vent Zephyre, à Anne. En outre, i'ai bien voulu interpreter certains mots, que i'ai enchasséz dans mes poèmes comme precieuses reliques de l'antiquité, sans l'exposition desquelz quelques lieux ne pourroient estre clerement enten dus. En l'ode seconde du premier liure, tu treuueras ce mot Naroues, duquel vsoient les anciens Gaulois, qui signifie les Parques, mot qui (encores qu'il ne soit plus des long tens en vsage) toutes soit estre r'appellé, tant pour la reuerence que nous deuons à l'antiquité, que pour la maiesté d'icellui, que ie pense estre sorti du Grec vaso & de se son signifiant côme diroit le Latin, mulgentes vitam. ie l'ai tiré d'un vieil romant rymé, en ces vers,

Les Naroues ce malencontre Lui auoient fille si m'aist Dieux.

l'ai encores treuué Nauondes (que nous disons en écorchant le latin Naiades) quasi voulant dire Nauigant aux ondes, duquel l'ai vsé en L'amalthée, & en l'ode troisiesme du secon liure: & encores de quelques vns anciens, combien qu'ils se soient chá gés comme, nauieres, pour nauires, non sans l'imitation des plus doctes, qui décriuant vne chose antique pour la faire mieux sentir son tens, prenoient le vocable vsité d'allors, come en quelques endroits se voit dans Virgile.

Fauen, vent soufstant de l'Occident, au leuant, mot venu du Latin Fauonius, qui autrement s'appelle Zephyre.

Aussi vai tourné quelques motz propres, comme Danas de Danaus, au patron de Menelas Menelausde Narcissus i'ai dit Narcis puisqu'ainsi vulgairemet

on nomme sa fleur.

l'ai inuenté aussi plusieurs mots, voulant m'aider de la licence que l'estime m'estre permise comme aux autres, pour mieux representer ma coception: cobien que le face aus modestement, & le plus à propos qu'il m'est possible: comme troi-tétu pour exprimer le Latin triceps. desentraillé qu'on dit enferratus, & plusieurs autres que tu trouueras lisant mes vers. Que si ilz te semblent durs (comme par ci d'auant aucuns que tu as ia receus) il saut éstimer que l'usage les pourra amollir, auec ta faueur, que ie pense estre si bonne, & equitable, qu'elle pourra accroitre l'industrie, & de moi, & de ceux qui táchent iournellement à chercher les moiens pour t'estre plaisans, & prousitables.

A DIEV.

Ie dedierei le troisiesme de mes vers à la hautesse de Monseigneur, là ou l'espere louer la vertu des plus illustres person nes de mon pais.



Fautes commises en l'impression du present liure.

Fueillet 3. page. 1. ligne 26. naitre. f. 23. p. 1. l. 1. vile f. 20. p. 2. l. 13. tsenne. f. 23. p. 2. l. 9. enchantés? f. 28. p. 1. l. 12. prudens. f. 49. p. 1. l. 14. tonnans. f. 50. p. 2. l. 27. obeisse. f. 52. p. 1. l. 9. qui. f. 53. p. 1. l. 3. ta. f. 56. p. 1. l. 21. point. f. 60. p. 2. l. 5. Lueuglé. f. 60. p. 2. l. 15. Retourne. f. 62. p. 1. l. 13. nerfs. f. 66. p. 1. l. 18. qui. f. 70. p. 1. l. 21. menonne. f. 70. p. 2. l. 23. gueule. f. 72. p. 2. l. 19. Emeut. f. 82. p. 1. l. 4. presé. f. 89. p. 2. l. 22. Luil. f. 101. p. 1. l. 12. Léthe. f. 105. p. 2. l. 18. te. f. 106. p. 2. l. 24. Rougir. f. 107. p. 2. l. 11. gardant. f. 108. p. 2. l. 11. laissant.

ESEXTRAICT DV PRIunlege du Roy.

Lest permis à Michel Fezadat, maistre imprimeur & libraire en l'université de Paris, d'imprimer ou faire imprimer un liure intitulé, Le premier & second liure de Marc Claude de Buttet, Ensemble L'amalthée. Et dessenses faictes à tous autres imprimeurs & libraires de ce royaume, de n'imprimer, ou faire imprimer, vendre ne distribuer autres que ceux imprimez par ledit Fezandat, insques au temps & terme de six ans, sinis & acomplis, sur peine de consiscation desdicts liures: comme plus à plein est contenu en l'originale.

